



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

7
DIX LIBRARY



McCroft Collection.
Purchased in 1893.

NKE

Thomas

BRARY



microfilm Collection.
Purchased in 1893.

NKE
Thomas







ŒUVRES
DE M. THOMAS,
DE
L'ACADÉMIE FRANÇOISE:

NOUVELLE ÉDITION
REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

— — — — —
TOME SECOND.
— — — — —



A AMSTERDAM,
Et se trouve à PARIS,

Chez **MOUTARD**, Libraire de Madame
LA DAUPHINE, rue du Hurepoix,
à S. Ambroise.

M. DCC. LXXIII.

M/W

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 435

LECTURE 10

STATISTICAL MECHANICS

ENTROPY

AND THE SECOND LAW

OF THERMODYNAMICS

AND THE ARROW OF TIME

AND THE BOLTZMANN

CONSTANT



ESSAI

SUR

LES ÉLOGES.



CHAPITRE XXIV.

Siècles de barbarie. Renaissance des Lettres. Eloges composés en latin moderne dans le seizième & le dix-septième siècles.

ON sçait que l'invasion des barbares en Occident, fut dans cette partie de l'univers, l'époque d'une destruction presque générale. On sçait que l'Europe & l'Afrique furent ravagées. Des villes entières furent consumées, sans qu'il en restât de trace.

Tome II.

A

D'autres ne conservèrent pas un seul habitant. Ailleurs quelques hommes épars se cachèrent parmi des ruines. Les campagnes couvertes d'ossements étoient abandonnées & désertes. Au sein de l'Italie même & dans les climats les plus rians , la terre devint stérile & sauvage. Des forêts incultes s'élevèrent où l'industrie & la paix avoient fait croître des moissons. Dans plus d'une province , les bêtes féroces prirent la place de l'homme , & vinrent s'emparer des pays qu'il laissoit déserts. Les monumens des arts étoient détruits. Ces édifices qu'avoit élevés l'architecture grecque & romaine , les statues, les tableaux, les chefs-d'œuvre du génie déposés dans les bibliothèques ; tout avoit disparu. Le sol de l'ancienne Rome avoit été caché deux ou trois fois. Des restes de palais ou de temples noircis par les feux , & un terrain immense couvert de décombres , attestoient seuls son ancienne grandeur. Sur une partie de

la terre régnoient la dévastation , le silence , & cet étonnement stupide qui suit les grands malheurs. L'homme dans cet état fut condamné à l'ignorance & à la barbarie. Il devint sauvage comme le globe qu'il habitoit. Le barbare qui avoit vaincu , c'est-à-dire qui avoit égorgé & brûlé , dédaignoit des arts inutiles pour les combats ; il illes regardoit comme un instrument de servitude , & la vaine occupation de la mollesse ; le vaincu esclave & avili par ses malheurs , avoit perdu tout ce qui élève l'ame. Ainsi l'éloquence & les lettres furent éclipsées.

Le sixième siècle n'offre que la lutte des nations qui se disputent l'univers. Les Lombards & les Grecs en Italie , les Francs dans les Gaules , les Vandales en Espagne , les Saxons en Angleterre , chacun démôlit l'empire , & tous s'égorgent pour s'en arracher les débris. Au septième, Mahomet s'élève , & répand un fanatisme tout à la

fois religieux & guerrier. Pendant huit cents ans , les hommes ne furent occupés , qu'à se déchirer & à combattre. Nulle politique ne présidoit au carnage. Une forte de superstition tantôt foible & tantôt féroce , quelquefois esclave & quelquefois conquérante , régna presque d'un bout du monde à l'autre.

L'univers connu étoit alors partagé en trois grandes masses ; l'empire des califes ou des arabes , l'empire grec , & l'Europe occidentale échappée aux fers des romains. Chez les arabes on fut fanatique & conquérant pendant trois siècles ; pendant trois autres on cultiva les arts ; mais ce peuple ingénieux & brave eut des Médecins , des Astronomes , des Géomètres , des Chymistes , des Poètes même ; tout , excepté des orateurs. Sous un despotisme religieux & militaire , on croit , on agit , on commande , on ne persuade pas ,

Chez les Grecs le temps de Photius & de Léon le philosophe, ou le neuvième siècle, fut le temps le plus célèbre pour les connoissances ; mais les crimes du palais , la superstition du schisme , la petitesse du gouvernement & les fureurs scholastiques étouffèrent tout.

L'Europe chrétienne fut occupée & divisée tour à tour par les établissemens des barbares , par les incursions des normands , par l'anarchie des fiefs , par les guerres sacrées des croisades , & par les combats éternels du sacerdoce & de l'empire. Il y eut pourtant à travers ces ravages quelques éclairs de connoissances. On enseigna sous Charlemagne un peu d'Arithmétique & de Grammaire , & quelques formes de raisonnemens qu'on prenoit pour de la Logique. Alfred en Angleterre , vers la fin du neuvième siècle , fut lui-même Grammairien , un peu Philosophe , Poète , dit-

on , Historien & Géomètre ; c'étoit beaucoup pour un Roi , & surtout dans ces temps ; mais il étonna son pays , & ne le changea pas.

Au onzième , l'exemple & la rivalité des arabes , & quelques voyages en Orient firent naître en Europe l'idée de s'instruire ; ce fut l'époque de cette science barbare , nommée Scholaistique ; l'esprit s'exerça & ne s'éclaira point.

Dans le suivant on commença à mieux écrire ; on vit en France Saint Bernard , qui par ses talens s'éleva au-dessus de son siècle , & par sa considération fut presque au-dessus des papes & des rois ; & l'amant d'Héloïse , bien plus célèbre aujourd'hui par ses amours & ses malheurs , que par ses ouvrages.

Au treizième , parurent tous ces docteurs qui jouèrent un si grand rôle dans leur temps , & qui sont si peu lus dans le nôtre , dont quelques-uns sont au nombre des Saints , mais qui ne sont plus au nombre des écrivains cé-

lèbres. Frédéric second, si fameux par ses démêlés avec les papes, fonda dans le même siècle plusieurs écoles en Italie & en Allemagne ; mais ces écoles étoient bien loin d'être des écoles de goût. Alphonse en Espagne fut Astronôme & réforma les cartes des cieux ; mais on n'en ignora pas moins l'art de parler & d'écrire avec éloquence sur la terre. Les sciences exactes accompagnent quelquefois, mais ne supposent pas toujours ces arts brillants qui tiennent à l'imagination & au génie.

Enfin les langues même dans presque toute l'Europe étoient barbares. C'étoit un mélange de plusieurs idiomes corrompus, sans harmonie, sans goût, & qui n'avoient encore été façonnés par aucun de ces hommes de génie qui dominant sur les langues comme sur la pensée. L'Italien ne fut formé que dans le treizième & le quatorzième siècles par le Dante & Pé-

trarque; l'Anglois du temps d'Elizabeth, par Spencer & Shakespear; l'Allemand demeura long-temps une espèce de jargon tudesque, dont les nationaux même, en écrivant, dédaignoient de se servir. Le Français, mélange informe, fut sauvage & dur jusqu'à François I. Peu-à-peu ses sons se polirent, mais il ne devint une langue harmonieuse, précise & forte, que sur la fin du règne de Louis XIII.

Un Latin plus que barbare étoit chez tous les peuples la langue générale des loix, de la religion, des sciences & des arts. C'étoit un reste d'hommage que l'Europe au bout de dix siècles rendoit encore à ses anciens tyrans. Enfin le temps arriva, & la lumière partit du fond de l'Italie; mais elle ne se répandit que peu-à-peu sur le reste de l'Europe.

On remarque une conformité singulière entre toutes les époques où les arts ont fleuri. A Athènes & dans l'an-

cienne Rome, l'éloquence & les lettres eurent un grand éclat dans des temps orageux, quand la liberté disputoit ses droits contre la tyrannie qui s'avançoit. Ainsi la grande époque des Grecs, fut de Pysistrate à Alexandre; & celle des Romains, de Marius à Auguste. En Italie la renaissance des arts fut précédée par les factions des guelfes & des gibelins, & par tous les orages qu'excita dans la plupart des villes le choc du sacerdoce & de l'empire, de la tyrannie & de la liberté. En Allemagne les lettres ne commencèrent à être florissantes qu'après la guerre de trente ans; en Angleterre sous Charles II, après Cromwel; en France après les troubles de la Ligue, & les agitations des guerres civiles. Mais par la combinaison des gouvernemens, & la constitution singulière des états, il avoit fallu d'abord dans la plus grande partie de l'Europe que le pouvoir monarchique

s'affermir , pour que les lettres & les arts pussent renaître. Le pouvoir des nobles qui pendant plusieurs siècles combattit le pouvoir des Rois , ne donnoit point aux ames l'élévation & le genre d'activité dont elles ont besoin pour les lettres. Ce gouvernement n'étoit que l'indépendance de cinq cents tyrans , & l'esclavage d'un peuple. Jamais la grande partie du genre humain ne fut plus avilie. D'ailleurs l'oppression , le malheur , les guerres renaissantes , les haines si actives entre des voisins jaloux , haines d'autant plus vives , qu'ils avoient moins de forces pour se nuire , mettoient partout des barrières , & empêchoient la communication. Chaque ville , chaque bourgade étoit séparée. La petitesse même des intérêts devoit retrécir tous les esprits , & empêcher les idées de s'étendre. Il falloit donc que les grands souverains & les rois commençassent par former des corps

de toutes ces masses dispersées. Il falloit rétablir des liens entre les hommes. Il falloit surtout que les hommes cessassent d'être esclaves; car la nature a défendu à l'esclave de penser.

Plus l'autorité monarchique gagna sur l'autorité féodale, plus les hommes & les peuples se communiquèrent, plus les idées s'étendirent, plus les nations & les rois concurent & exécutèrent de grands desseins, & plus les esprits purent s'élever. Enfin dans le seizième siècle les querelles de religion vinrent agiter les esprits. Alors il fallut s'instruire pour combattre. On remua, on consulta les anciens dépôts. De grandes passions se mêlèrent à un zèle sacré.

Qu'on imagine un pays couvert autrefois de villes florissantes, mais renversées par des secousses & des tremblemens de terre, & un peuple entier assoupi sur ces ruines, au bout de mille ans s'éveillant tout-à-coup com-

me par enchantement , ouvrant les yeux , parcourant les ruines d'un pas incertain , & fouillant à l'envi dans les décombres , pour en arracher ou imiter tout ce qui a pu échapper au temps : tels parurent les Européens dans cette époque. Rome , l'empire , tout avoit été bouleversé ; tout avoit changé ou péri : mais il restoit encore une telle idée de la grandeur romaine , qu'on ne s'occupà chez tous les peuples qu'à faire revivre les loix , les arts , les monumens & la langue du peuple-roi qui n'étoit plus. Ainsi , tandis qu'on déterroit les statues & les débris d'architecture échappés aux barbares pour tâcher de les copier ; on s'efforçoit en écrivant de copier l'harmonie & les sons des orateurs de Rome. Les descendans des Bructères & des Sicambres , des Celtes & des Bataves , eurent l'ambition de parler sur les bords du Danube & dans les marais de la Hollande , comme Caton & Pompée

avoient parlé dans le sénat , ou Cicéron sur la tribune. Ce fut pendant deux siècles la seule éloquence qui régna d'un bout de l'Europe à l'autre.

Le besoin éternel que l'on a de flatter & d'être flatté, fit bientôt renaître les panégyriques. Des orateurs aujourd'hui très-inconnus , firent les éloges de princes plus inconnus encore. Papes , Evêques , Cardinaux , Princes d'Italie , Princes d'Allemagne , Ducs , Margraves , Electeurs , Abbés même , pour peu qu'ils eussent l'honneur d'être souverains dans leur couvent , ne manquoient point d'avoir un orateur , qui en phrases de Cicéron ou de Pline , les comparoient ou à César ou à Trajan. On sent bien qu'en leur parlant à eux-mêmes, il n'étoit guère possible de les mettre moins haut. L'orateur & le panégyrique , comme cela devoit être , avoient beaucoup de célébrité un jour ou deux , & le lendemain , comme cela devoit être encore , personne n'y pensoit.

Il ne faut pas confondre avec tous ces misérables panégyriques prononcés dans de petites cours , pour de très-petits princes , les éloges consacrés à quelques grands hommes de ce temps-là. Tels sont par exemple ceux que l'on prononça à Rome , & dans plusieurs villes d'Italie , en l'honneur de Léon X. On peut lui reprocher sans doute de n'avoir point eu assez d'austérité dans ses mœurs ; & sa cour étoit plus celle d'un prince que d'un pontife ; mais le protecteur de Raphaël , de Michel-Ange & du Bramante, l'ami du Triffino & du Bembo , celui qui cultiva les lettres en homme de goût , & fut les protéger en souverain , mérita l'honneur des éloges publics.

J'ajouterai encore à ce nom celui de ce célèbre Gustave Adolphe , qui au commencement du dix-septième siècle , fit trembler le Dannemark , la Pologne & la Russie , parcourut ensuite l'Allemagne en conquérant ,

ébranla le trône de Ferdinand second, vengea la liberté germanique écrasée, donna à la Suède l'ascendant sur l'empire, créa plusieurs grands hommes, fit tous ces prodiges en deux ans & mourut dans une victoire. Le génie des conquêtes a presque toujours réveillé le génie des arts. Gustave Adolphe fut célébré par un grand nombre d'orateurs. Les panégyriques parurent en foule & de son vivant, & après sa mort.

Sa fille Christine eut le même honneur, & à plusieurs égards s'en montra digne. Elle passa long-temps pour avoir su régner comme son père avoit su combattre. Personne n'ignore que son ministère influa beaucoup sur ce fameux Traité de Westphalie, qui soumit à des loix une anarchie de sept cents ans, & fixa en Allemagne l'équilibre des pouvoirs. Christine fut louée en Suède comme la législatrice de l'empire. On lui adressa plusieurs pa-

négyriques sur cet objet. Les arts d'ailleurs qui jamais n'ont oublié ni leurs bienfaiteurs ni leurs tyrans, les arts lui devoient de la reconnoissance. Elle les préféroit à tout , puisqu'elle les préféra au trône même. Amie & disciple de Descartes , liée avec tous les savans de l'Europe , mécontente des intrigues & des petites passions qui trop souvent entourent les princes , on fait combien elle mettoit l'art de s'éclairer , au-dessus des étiquettes & des cérémonies des cours. Cependant on peut dire qu'elle eut moins de grandes vertus que le goût des grandes choses , & qu'elle inspira plutôt l'étonnement que l'admiration. Son principal mérite fut de n'avoir presque aucun des préjugés qu'on a sur le trône. C'est par là surtout qu'elle parut supérieure à son rang. En général elle méprisa presque toutes les conventions , celles de la beauté , comme de la grandeur. Mais en dédaignant les bienéances , elle pa-

rut ne pas assez connoître les hommes , qui entr'eux ont institué des signes pour reconnoître tout & même la vertu. Comme elle étoit dominée par son imagination , sa conduite fut inégale & souvent peu mesurée. Elle agissoit plus par des mouvemens que par des principes. Elle eut la fermeté d'un moment qui conçoit & fait de grands sacrifices , & n'eut pas cette fermeté plus rare qui soutient l'ame par sa propre force , quand elle n'est plus animée par les regards & par l'effort même que demande tout ce qui est difficile. Son amour pour la gloire étoit plutôt une coquetterie inquiète , qui tenoit à l'esprit , qu'un de ces sentimens profonds qui subjuguent l'ame & la remplissent. Aussi obtint-elle plus de célébrité que de gloire. Elizabeth en Angleterre avoit fondé sa renommée sur celle de sa nation. La célébrité de Christine ne fut que pour elle. Etrangère au milieu du peuple qu'elle

gouvernoit , elle se passionnoit pour les grands hommes de tous les pays , & étoit assez indifférente sur le sien. Elle sépara trop ses goûts de ses devoirs ; & destinée à régner , elle eut le malheur de n'estimer assez ni la souveraineté , ni les hommes.

On fait que de son vivant même elle trouva des censeurs ; les femmes en France lui reprochèrent de n'avoir point les manières & les agrémens de son sexe , les protestans d'avoir changé de religion , les politiques d'avoir quitté un trône , tous ceux qui avoient quelqu'humanité , d'avoir pu croire que sa qualité de reine put autoriser un assassinat ; mais elle fut l'objet éternel des hommages des savans & des gens de lettres. Dès qu'elle sortit de l'enfance , chaque année de son règne fut marquée par un éloge ; & après son abdication même , elle conserva des panégyristes quand elle n'eut plus de courtisans *.

* Un de ses historiens qui a compilé très-

Cette femme célèbre fut louée en France, en Allemagne, en Hollande, en Italie, en Suède. Il seroit seulement à souhaiter que tous les panégyriques eussent cessé au moment du meurtre de Monaldeschi. Ce seroit en même-temps & l'honneur des lettres & l'instruction des princes.

Outre les éloges & les panégyriques que je viens de citer, il y en eut des milliers d'autres, écrits en latin moderne, dans le cours du seizième & dix-septième siècles. Mais il s'offre naturellement ici un problème à résoudre. Parmi tant d'orateurs Allemands, Italiens, François, Hollandois, Suédois, comment n'en y eût-il pas un seul qu'on puisse lire aujourd'hui avec intérêt, & qui ait conservé du moins quelque célébrité ?

exactement toutes les lettres & billets qu'elle a écrits, & tout ce qu'on a écrit d'elle, compte près de deux cents panégyriques qui lui furent adressés.

On peut dire d'abord que l'érudition étouffa le génie ; & l'on en conçoit les raisons. Leur caractère & leur marche sont trop opposés. L'une est scrupuleuse & lente , l'autre hardi & rapide. L'une pèse sur les détails , l'autre saisit les résultats. L'une amasse des faits , l'autre combine des idées. L'une enfin se défie de la pensée & craint l'imagination ; l'autre a le besoin de créer , & n'est riche que de ce qu'il invente. On connoît d'ailleurs la malédiction éternelle dont est frappé l'esprit d'imitation ; & cet esprit , comme nous l'avons vu , étoit la maladie dominante du siècle. L'éloquence & les discours de ces temps-là , étoient donc bien loin d'avoir cette rudesse originale & forte , qu'il sembleroit qu'on dut attendre au sortir des siècles de barbarie. Chez un peuple barbare ou qui cesse de l'être , & où l'on commence à écrire , les orateurs & les poètes sont avertis de leurs talens par leurs

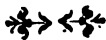
passions, & par les secouffes que des objets extraordinaires donnent à leur ame. Delà vient leur caractère inégal & sauvage, mais jamais froid & surtout jamais servile. Ce n'est que par degrés que le goût vient les polir; & quand ce goût est arrivé, ils ont déjà assez de connoissances & assez d'art pour substituer des beautés grandes & correctes, à ces premières beautés inexactes, mais fières. Il n'en est pas de même, quand chez un peuple l'esprit d'imitation & un goût puisé chez des modèles, succèdent tout-à-coup & presque sans degrés à la barbarie. Alors les écrivains n'ont ni la vigueur originale & brute dont ce goût d'imitation les éloigne, ni les beautés solides & vraies auxquelles ils n'ont pas eu le temps d'atteindre, & qui sont presque toujours le résultat de la philosophie & des passions mêlées ensemble. Par la même raison ils doivent encore être plus loin de la finesse de l'esprit.

prit & des idées , qui ne peut être que le partage d'un siècle exercé & très-poli , & qui peut-être suppose déjà un peu le dégoût des grandes choses & le desir de s'ouvrir de nouvelles routes. Ajoutez que dans les temps dont nous parlons , la plûpart des écrivains étoient étrangers à leur pays & à leur siècle. C'étoit Rome , c'étoit Athènes qui étoit leur patrie. Ils se passionnoient pour Mantinée ou pour Pharfale , bien plus que pour Pavie ou Marignan. Ils vivoient , ils sentoient , ils respiroient à quinze siècles d'eux. Veut-on que des hommes ensevelis dans les mines , parlent avec éloquence de ce qui se passe sur la terre ?

Mais leur plus grand obstacle , c'étoit la prétention d'être éloquent dans une langue morte. Ce sont les mœurs d'un peuple qui donnent la vie à son langage. Que ces mœurs s'anéantissent , la plus grande partie du langage périt. Les mots ne sont plus que des

simulacres froids qu'il est impossible de ranimer. L'orateur qui au bout de quinze cents ans veut ou croit employer cette langue, a donc deux torts : il ne peut bien apprécier la valeur des signes ; & les signes ne peuvent recevoir l'empreinte de son esprit & de son ame, qu'il voudroit leur donner. Son style ne sera donc jamais qu'une traduction affoiblie de sa pensée. Il aura aisément des passions & des idées dans la langue naturelle, qui faite pour lui, correspond avec souplesse à tous ses mouvemens : mais la langue étrangère résistera à tout, & dénaturera tout ce qu'il voudra lui confier. Il y aura, pour ainsi-dire, un frottement & un choc continuel, entre le sentiment & le signe, entre l'expression & l'idée. Pour affoiblir cette résistance, l'orateur ou l'écrivain tâchera d'emprunter avec le langage, & d'adopter autant qu'il est possible, les passions, les goûts, & pour ainsi-dire les idées re-

ligieuses, politiques & civiles du peuple dont il veut imiter la langue. Mais cette adoption factice & qui ne sera jamais entière, ne peut avoir l'effet de la réalité. Ainsi ces fortes d'écrivains n'auront ni la physionomie de leur nation, ni celle de leur siècle, ni celle de la nation & du siècle qu'ils prétendent imiter, ni la leur même. Leurs ouvrages seront une espèce de production équivoque qui ne tiendra à rien, ne peindra rien, & restera à jamais sans caractère & sans couleur. Telle est l'histoire des orateurs du seizième siècle. En voilà assez, je crois, pour nous dispenser d'en rien citer. Il est triste pour tant d'écrivains, qu'en les oubliant on ne leur ait rendu que justice.



CHAPITRE



CHAPITRE XXV.

De Paul Jove, & de ses Eloges.

TOUS ces Cicérons ou ces Plines modernes dont nous venons de parler, ou étoient, ou avoient la prétention d'être orateurs; & leurs éloges étoient de longs panégyriques prononcés dans des assemblées, & débités avec pompe pour honorer les morts, & quelquefois ennuyer les vivans. Mais dans le même siècle, il y eut un écrivain qui publia des éloges d'un genre tout différent, & qui parla mérite d'être distingué. C'est Paul Jove. Il étoit Italien & Milanais. Il eut la même patrie que Pline le jeune: mais Pline fut l'ami de Trajan, Consul de Rome, & Gouverneur de province; & Paul Jove commença par être médecin, & finit par être Evêque. Il aima passionément les lettres, écri-

vit l'histoire de son siècle en latin , fut admiré pour le style , peu renommé pour la vérité , plut aux uns , déplut aux autres , & fut accusé tour à tour de flatterie & de satire ; sort presque inévitable de tous ceux qui ont l'ambition & le courage d'écrire de leur vivant , ce qui ne peut être écrit avec sûreté que cent ans après. Nous avons de lui , outre son histoire , sept livres d'éloges , consacrés aux hommes les plus célèbres dans le gouvernement ou dans la guerre ; & un autre livre très-considérable , sur les gens de lettres & les savans du quatorzième , quinzième & seizième siècles. Ceux-ci sont au nombre de cent quatre-vingt ; ce qui joint aux premiers , forme une suite complète de près de trois cents vingt éloges. Qu'il me soit permis de raconter ici à quelle occasion ces éloges furent composés.

Paul Jove avoit une très-belle maison située dans une presqu'isle , & aux

bords du lac de Côme. Il nous apprend qu'elle étoit bâtie sur les ruines mêmes de la maison de campagne de Pline. De son temps, les fondemens subsistoient encore; & quand l'eau étoit calme, on appercevoit au fond du lac, des marbres taillés, des tronçons de colonnes, & des restes de pyramides qui avoient orné le séjour de l'ami de Trajan. L'évêque, son successeur, nous a laissé, à la tête de ses éloges, une description charmante de ce lieu. On y voit un homme enthousiaste des lettres & du repos, un historien qui a l'imagination d'un poëte, un évêque nourri des doux mensonges de la mythologie payenne. Car il nous peint avec transport ses jardins baignés par les flots du lac, l'ombre & la fraîcheur de ses bois, ses côteaux, ses eaux jaillissantes, le silence profond & le calme de sa solitude; une statue élevée dans ses jardins à la Nature; au dedans, un salon où pré-

siédoit Apollon avec sa lyre , & les neuf Muses avec leurs attributs ; un autre où présidoit Minerve ; sa bibliothèque , qui étoit sous la garde de Mercure ; ensuite l'appartement des trois Grâces , orné de colonnes doriques , & des peintures les plus riantes ; au dehors , l'étendue pure & transparente du lac , ses détours tortueux , ses rivages ornés d'oliviers & de lauriers ; & dans l'éloignement , des villes , des promontoires , des côteaux en amphithéâtre , chargés de vignes ; & les hauteurs naissantes des Alpes , couvertes de bois & de pâturages , où l'œil voyoit de loin errer des troupeaux. Au centre de cette belle habitation , étoit un cabinet où Paul Jove avoit rassemblé à grands frais , les portraits de tous les hommes célèbres. On peut dire qu'il avoit une collection de grands hommes , comme dans d'autres temps on a fait des collections d'histoire naturelle. Il fut aidé dans cette recherche par des

particuliers & des souverains. Le fameux Fernand Cortès lui envoya son portrait, avant de mourir. On ne peut douter que d'autres qui n'avoient pas le même droit, n'aient voulu donner le même exemple : mais il y a apparence que Paul Jove ne plaçoit pas tous ceux qui s'envoyoient eux-mêmes ; dans le choix de ses grands hommes, il s'en rapportoit un peu moins à eux qu'à la renommée.

C'est pour servir d'explication à ces portraits, qu'il composa ses éloges. D'abord ils ont le mérite d'être très-courts : ils renferment quelquefois en peu de lignes, & d'autres fois en peu de pages, l'idée du caractère, des actions, des ouvrages de celui qu'il loue, ou du moins dont il parle ; car quelquefois il fait le portrait d'hommes plus célèbres que vertueux ; mais il les représente tels qu'ils sont, loue les vertus, admire les talens, & déteste les crimes. En second lieu, ces éloges

font la plûpart historiques ; & des faits vrais valent beaucoup mieux que de la fausse éloquence. Enfin ils ont le mérite de présenter une grande variété d'hommes, quelques-uns grands, & presque tous fameux, de tous les pays, de toutes les religions, de tous les rangs, & de tous les siècles.

Ainsi on y voit parmi les anciens, Alexandre, Pyrrhus, Annibal, & Scipion : parmi les destructeurs de l'empire, Attila & Totila : parmi ses vengeurs, Narsès qui né esclave, devint général, & qui eunuque, fut un grand homme.

Dans le nouvel empire d'occident, Charlemagne, le plus grand homme de la France, & peut-être de l'Europe moderne ; & ce Frédéric Barberouffe, sous qui commença la lutte sanglante du sacerdoce contre l'empire, qui fit la guerre aux papes & aux Sarrazins, & mourut dans son pèlerinage guerrier.

En France, Godefroi de Bouillon, chef de la seule croisade qui aït réussi; Charles VIII. qui conquit & perdit le royaume de Naples avec la même rapidité; Louis XII. qui fut tour à tour dupe de ses amis & de ses ennemis, mais à qui on pardonna tout, parce qu'il étoit bon; François I. qui, à beaucoup de défauts, mêla des qualités brillantes; le maréchal de Trivulce, sur la tombe duquel on grava; *Ici repose celui qui ne reposa jamais*; le maréchal de Lautrec, également opiniâtre & malheureux; Gaston de Foix, si connu par son courage brillant, & par la bataille de Ravenne qu'il gagna & où il perdit la vie; enfin ce connétable de Bourbon, si terrible à son maître, & dont l'ame altière eut à la fois le plaisir & le malheur d'être si bien vengé.

En Espagne, vous trouvez Ferdinand le Catholique, qui chassa & vainquit les Rois Maures, & trompa

tous les Rois Chrétiens ; Charles-Quint , heureux & tout-puissant , politique par lui-même ; grand par ses généraux ; & cette foule de héros dans tous les genres , qui servoient alors l'Espagne ; Christophe Colomb , qui lui créa un nouveau monde ; Fernand Cortès qui , avec cinq cents hommes , lui soumit un empire de six cents lieues ; Antoine de Lève qui , de simple soldat , parvint à être duc & prince , & plus que cela , grand homme de guerre ; Pierre de Navarre , autre soldat de fortune , célèbre par ses talens , & parce que le premier il inventa les mines ; Gonsalve de Cordoue , surnommé le grand Capitaine , mais qui put compter plus de victoires que de vertus ; le fameux duc d'Albe , qui servit Charles-Quint à Pavie , à Tunis , en Allemagne , gagna contre les Protestans la bataille de Mulberg , conquit le Portugal sous Philippe II , mais qui se déshonora dans les Pays-

Bas, par les dix-huit mille hommes qu'il se vançoit d'avoir fait passer par la main du bourreau; enfin le jeune marquis de Pescaire, aimable & brillant, qui contribua au gain de plusieurs batailles, fut à la fois capitaine & homme de lettres, épousa une femme célèbre par son esprit comme par sa beauté, & mourut à trente-deux ans, d'une maladie très-courte, peu de temps après que Charles-Quint eut été instruit que le pape lui avoit proposé de se faire Roi de Naples.

Si nous parcourons l'Italie, ces éloges nous offrent un très-grand nombre d'hommes qui, dans le cours du quinzième ou seizième siècle, s'y distinguèrent par le gouvernement, ou par les armes. Il faut se rappeler qu'alors l'Italie étoit divisée & sanglante. Une foule de tyrans ou étrangers, ou domestiques, déchiroient ce beau pays pour le partager. Les papes excommunioient, combattoient & né-

gocioient pour se faire un état. Les empereurs n'avoient point perdu de vue ce fantôme d'empire romain , que de temps en temps ils vouloient faire revivre. Les rois de France , poussés & par leur propre inquiétude , & par celle de leur nation , avoient la fureur de conquérir Naples & Milan. Le sénat de Venise , politique & hardi , commerçant & guerrier , vouloit dominer sur la mer , & s'étendre en terre-ferme. Une foule de villes & de républiques étoient agitées à la fois par les orages de la liberté & par ceux de la guerre. Des factions s'élevoient , se choquoient & tomboient. Des conjurés & des tyrans périssoient tour à tour. Des généraux qui n'avoient pour bien qu'une armée , la vendoient à qui vouloit ou pouvoit la payer. Par-tout les intérêts religieux se mêloient aux intérêts politiques , & les crimes aux grandes actions. Tel étoit l'esprit de ces temps : & parmi ces dangers , ces

espérances , ces craintes , il dut naître une foule d'ames extraordinaires dans tous les rangs , qui se développèrent , pour ainsi-dire , avec leur siècle , & qui en reçurent le mouvement , ou lui donnèrent le leur. Paul Jove a fait l'éloge ou le portrait de tous ces hommes , la plûpart plus courageux que saints. Mais dans cette foule de noms , on aime à retrouver à Florence , les Médicis ; à Milan , ces fameux Sforces , dont l'un simple payfan , devint un grand homme ; & l'autre , bâtard de ce payfan , devint souverain ; à Rome , les Colonnes , presque tous politiques ou guerriers ; à Venise , plusieurs doges & quelques généraux ; à Gènes , ce célèbre André Doria , qui vainquit tour à tour & fit vaincre Charles-Quint , redoutable à François I. & à Soliman , mais grand surtout pour avoir rendu la liberté à sa patrie , dont il pouvoit être le maître.

Si vous portez vos regards plus

loin , vous trouvez en Hongrie ce fameux Jean Hunniade qui combattit les Turcs , & simple général d'un peuple libre , fut plus absolu que vingt rois ; & ce Mathias Corvin son fils , le seul exemple peut être d'un grand homme fils d'un grand homme ; en Epire , Scanderberg , grand prince dans un petit état ; & parmi les Orientaux , ce Saladin , aussi poli que fier , ennemi généreux , & conquérant humain ; Tamerlan , un de ces Tartares qui ont bouleversé le monde ; Bajazet qui commença comme Alexandre , & finit comme Darius , d'abord le plus terrible des hommes , & ensuite le plus malheureux ; Amurat II , le seul prince Turc qui ait été philosophe , qui abdiqua deux fois le trône , & y remonta deux fois pour vaincre ; Mahomet II , qui conquit avec tant de rapidité , & récompensa les arts avec tant de magnificence ; Sélim qui subjuga l'Égypte , & détruisit cette aristocratie

guerrière établie depuis trois cents ans aux bords du Nil, par des soldats Tartares; Soliman vainqueur, de l'Euphrate au Danube, qui prit Babylone & assiégea Vienne; le fameux Barberouffe Chérédin, son amiral, qui de pirate devint roi; & cet Ismaël Sophi qui, au commencement du seizième siècle, prêcha les armes à la main, & en dogmatifant, conquit la Perse, comme Mahomet avoit conquis l'Arabie.

A la suite de tous ces noms de guerriers ou de princes rassemblés des trois parties du monde, c'est un spectacle curieux de retrouver les noms du Dante, de Pétrarque, de Bocace, de l'Arioste, du cardinal Bibiéna, auteur de la comédie de la Calandre, jouée au Vatican sous Léon X; & du célèbre Machiavel; sans compter cette foule innombrable de savans, presque tous Grecs ou Italiens, qui dénués, il est vrai, de ce mérite rare du génie,

contribuèrent cependant par leurs travaux , au rétablissement des lettres , en faisant revivre les langues qui ne s'étoient conservées que chez les chrétiens de Constantinople , & la philosophie ancienne qui , depuis la chute de l'empire , n'avoit été cultivée que par les musulmans Arabes.

Tel est le spectacle aussi varié que rapide que nous présentent les Eloges de Paul Jove. Je me contenterai ici d'ajouter quelques remarques. Il est d'abord fort singulier que ce Pannégyriste , ayant loué près d'une centaine de Princes Grecs , Idolâtres , Musulmans & Chrétiens , n'ait pas fait l'Eloge d'un seul Pape : il étoit cependant Italien , & Evêque. Je remarquerai ensuite qu'il a fait l'Eloge de plusieurs Princes qui étoient encore vivans , & dans ces articles il change tout-à-coup de ton ; il ne raconte plus , il loue , & l'Historien devient déclamateur. Voici comment

débuté l'Éloge de Charles-Quint.

» Je te salue , trois fois très-grand ,
 » auguste Charles-Quint , qui par le
 » concours & l'union des vertus les
 » plus rares , as mérité le surnom de
 » très-invincible empereur ». On reconnoît à cette grande phrase , que Charles-Quint devoit lire l'article. Un autre assez singulier , c'est celui où il parle de ce Christierne , roi de Danemarck , surnommé le Néron du nord , qui après avoir juré aux Suédois la paix sur une hostie , fit égorger , comme on fait , au milieu d'un repas , tout le sénat de Suède , deux évêques , & quatre-vingt quatorze citoyens des plus distingués. Quoique ce prince fût encore vivant , Paul Jove ose l'appeler de son véritable nom , c'est-à-dire un monstre. Il est vrai que ce monstre étoit alors détrôné , & enfermé dans une cage de fer ; mais beaucoup d'autres auroient craint que la cage ne se rompît , & que ce mon-

tre , en remontant sur le trône , ce qui est arrivé quelquefois , ne rede-
vint un très-grand prince. Enfin pour
connoître l'esprit de ce temps-là , il
ne fera pas inutile d'observer que Paul
Jove loue avec transport ce Pic de la
Mirandole , l'homme de l'Europe &
peut-être du monde , qui à son âge
eût entassé dans sa tête le plus de
mots , & le moins d'idées ; qu'il n'ose
point blâmer trop ouvertement ce
Jérôme Savonarole , enthousiaste &
fourbe , qui déclamant en chaire con-
tre les Médicis , faisoit des prophé-
ties & des cabales , & vouloit dans
Florence , jouer à la fois le rôle de
Brutus & d'un homme inspiré ; qu'en-
fin il loue Machiavel de très-bonne
foi , & ne pense pas même à s'étonner
de ses principes : car le Machiavélisme
qui n'existe plus sans doute , & qu'une
politique éclairée & sage a dû bannir
pour jamais , né dans ces siècles ora-
geux , du choc de mille intérêts , &

de l'excès de toutes les ambitions joint à la foiblesse de chaque pouvoir, fait uniquement pour des ames qui suppléoiient à la force par la ruse, & aux talens par les crimes, étoit, pendant quelque temps, devenu en Europe la maladie des meilleurs esprits, à peu près comme certaines pestes qui nées dans un climat, ont fait le tour du monde, & n'ont disparu qu'après avoir ravagé le globe.





CHAPITRE XXVI.

Des Oraisons funèbres , & des Eloges dans les premiers temps de la littérature Françoisè , depuis François I, jusqu'à la fin du règne de Henri IV.

AP R È S avoir suivi le genre des éloges chez les peuples barbares , où ils n'étoient que l'expression guerrière de l'enthousiasme qu'inspiroit la valeur ; chez les Egyptiens , où la religion les faisoit servir à la morale ; chez les anciens Grecs , où ils furent employés tour à tour par la philosophie & la politique ; chez les premiers Romains , où ils furent consacrés d'abord à ce qu'ils nommoient vertu , c'est-à-dire à l'amour de la liberté & de la patrie ; sous les empereurs , où ils ne devinrent qu'une étiquette d'es-

claves , qui trop souvent parloient à des tyrans ; enfin chez les savans du seizième siècle , où ils ne furent , pour ainsi-dire , qu'une affaire de style , & un amas de sons harmonieux dans une langue étrangère qu'on vouloit faire revivre ; il est temps de voir ce qu'ils ont été en France & dans notre langue même. Je m'arrêterai peu sur les anciens monumens que nous avons dans ce genre. L'esprit , le goût , l'éloquence , la langue même , rien n'étoit formé. Nous avons été long-temps des barbares pleins d'imagination & de gaieté , qui savions danser & combattre , mais qui ne savions pas écrire. L'esprit humain , toujours curieux , aime à revenir quelquefois sur ces temps de son enfance ; mais quand on a jetté un coup-d'œil sur des masures ou des palais gothiques , on aime ensuite à se reposer sur les grands monumens de l'architecture moderne. En repassant les premiers temps de

notre littérature, & les éloges écrits dans notre langue, il ne sera pas inutile de remarquer souvent à qui ces éloges ont été prodigués, & de comparer quelquefois les vertus dont le panégyriste parle, avec les vices plus réels dont parle l'histoire. Peut être à force de reprocher aux hommes leur bassesse, parviendra-t-on à les faire rougir : mais quand on ne pourroit l'espérer, il est doux du moins de venger la vérité, que la flatterie est toujours prête à immoler à l'intérêt. L'indignation même que l'on éprouve contre le mensonge, est utile. Elle affermit dans l'heureuse habitude d'être libre, & dans le besoin d'être vrai.

Les éloges funèbres que nous avons vu établis chez tous les peuples, ne furent connus en France que sur la fin du quatorzième siècle. On croit que le premier François à qui on rendit cet hommage, fut le célèbre

Duguesclin. C'étoit le prix de ses victoires, & plus encore de ses vertus*. Ce grand homme mérita sans

* Cette oraison funèbre fut prononcée en 1389, c'est-à-dire neuf ans après la mort du Connétable, par un évêque d'Auxerre, & en présence de toute la cour. Le texte fut ; *Nominatus est usque ad extrema*. Son nom a été connu aux extrémités de la terre. Ensuite l'orateur entrant dans le détail des victoires, des faits d'armes, & de toutes les grandes actions de Duguesclin, prouva que ce grand homme avoit rempli tous les devoirs d'un vrai chevalier, puisqu'il avoit uni au plus haut degré la probité & la valeur. Il remonta à l'origine & à la première institution de la chevalerie, & la représenta comme une institution politique, militaire & sacrée, aussi nécessaire pour la défense que pour le gouvernement des Etats, & qui demandoit dans un guerrier l'accord de la probité & du courage, des vertus & de l'honneur. Il finit par exhorter tous les seigneurs de la cour qui étoient présens, à ne jamais prendre les armes que par l'ordre & pour le service de leur maître, s'ils vouloient, comme Duguesclin, remplir les devoirs de la chevalerie, & mériter

doute que cet usage commençât par lui. Il faudroit seulement que ce qui étoit alors une distinction flatteuse, n'eût pas cessé d'en être une. Mais il en est ainsi de presque tous les honneurs. La justice les institue ; la politique les conserve quelque temps au mérite ; bientôt la vanité les réclame comme un droit ; le vice les usurpe par l'intrigue ; au lieu d'honorer ceux à qui on les accorde , quelquefois ceux qui les obtiennent les déshonorent ; & ce qui devoit être glorieux & rare, finit par être prodigé & avili. Voilà l'histoire des éloges funèbres parmi nous , & apparemment chez toutes les nations. Ils sont devenus trop souvent des discours , où avec une fausse éloquence on célèbre des vertus encore plus

à la fois l'approbation de Dieu & l'estime des hommes. Tel est l'extrait de cette oraison funèbre , qui nous a été conservé par le Moine de S. Denis, historien de Charles VI.

auffés , & où l'on étale avec pompe , les titres que le mort a flétris , des talens qu'il n'a point eus , & des services qu'il n'a pu rendre.

La collection des oraisons funèbres que nous avons dans notre langue , commence à peu près en 1547, c'est-à-dire à la mort de François I.

Ce prince qui eut bien plus l'éclat & les vertus d'un chevalier , que la politique & les talens d'un roi , fut loué sans réserve ; & il ne faut pas s'en étonner. Une nation militaire & brave dut estimer sa valeur. Une noblesse qui respireroit l'enthousiasme de la chevalerie , dut applaudir ses propres vertus dans son chef. Les hommes de lettres & les savans qui commençoient en France à s'emparer de l'opinion , & dirigeoient déjà la renommée , durent célébrer à l'envi le prince qui les honoroit. Ses malheurs même & la bataille de Pavie , où à des fautes trop réelles il mêla de la grandeur de caractère , durent ajout

ter à sa célébrité , en fixant sur lui les yeux de l'Europe , & devoient surtout intéresser un peuple qui pardonne tout pour le courage , & se rallie toujours au mot de l'honneur.

Ses contemporains gravèrent sur son tombeau le titre de grand. Il faut convenir que s'il avoit pu le mériter , c'eut été par son respect pour les connoissances , & le désir qu'il eut d'éclairer sa nation. Il entrevit ces principes étouffés tour à tour par l'ignorance & par l'orgueil, qu'il n'y a ni législation, ni politique sans lumières ; que ceux qui éclairent l'humanité , sont les bienfaiteurs des rois comme des peuples ; que l'autorité de ceux qui commandent , n'est jamais plus forte , que lorsqu'elle est unie à l'autorité de ceux qui pensent : que le défaut de lumières en obscurcissant tout , a quelquefois rendu tous les droits douteux , & même les plus sacrés , ceux des souverains ; qu'un peuple ignorant devient nécessairement

sairement

fairement ou un peuple vil & sans ressort , destiné à être la proie du premier qui daignera le vaincre , ou un peuple inquiet & d'une activité féroce ; que des esclaves qui servent un bandeau sur les yeux , en sont bien plus terribles , si leur main vient à s'armer & frappe au hazard ; qu'enfin tous les princes qui avant lui avoient obtenu l'estime de leur siècle & les regards de la postérité , depuis Alexandre jusqu'à Charlemagne , depuis Auguste jusqu'à Tamerlan né Tartare & fondateur d'une Académie à Samarcande , tous dédaignant une gloire vile & distribuée par des esclaves ignorans , avoient voulu avoir pour témoins de leurs actions des hommes de génie , & relever partout la gloire du trône par celle des arts. Ce fut là le vrai mérite de François I. Il honora donc les lettres ; & les lettres reconnaissantes ordonnèrent à l'Europe de célébrer ce prince ;

& de placer le vaincu à côté du vainqueur.

Après François I, Henri II son successeur & son fils eut l'honneur d'un panégyrique, même de son vivant. On trouve en 1555, un éloge, qui lui est adressé sur la *grandeur* de son règne. Qu'on ne s'étonne pas de ce mot. Tous les peuples désirent que leur maître soit grand, & aiment à se le persuader. La vanité de celui qui obéit, s'enorgueillit des titres prodigués à celui qui commande. L'esclave même, veut donner de la dignité à ses fers; à plus forte raison le sujet libre, & qui obéit aux loix sous un monarque. A l'égard de Henri II, son nom aujourd'hui ne réveille plus l'idée de *grandeur*. Ce roi brave, mais d'une valeur moins éclatante que son père; protecteur des lettres, mais sans cette espèce de passion qui tient de l'enthousiasme, & le fait naître chez les au-

tes; avide de gloire, mais incapable de cette hauteur de génie qui s'ouvre de nouvelles routes pour y parvenir; gouverné par des favoris qui dirigeoient à leur gré sa foiblesse ou sa force, & poussé en même-temps par l'esprit de sa nation & de son siècle, qu'il trouva créé, & auquel il n'ajouta rien, n'eut ni dans l'esprit, ni dans l'ame cette espèce de ressort qui fait la grandeur. On peut dire que son règne ne fut qu'une représentation affoiblie du règne de François I. Dans la religion, dans la guerre, dans la finance & dans les loix, il suivit les sentiers tracés. Les événemens eurent de l'importance, sans avoir une sorte de caractère; & presque toujours en action, mais sans être animé de ces forces vives qui font les grands changemens, & dessinent avec énergie les caractères soit en bien, soit en mal, ce prince donna beaucoup de mouvement à

l'Europe, sans acquérir beaucoup de célébrité.

L'homme d'état juge ; le panégyriste loue, & n'a besoin que d'un prétexte ; encore s'en passe-t-il quelquefois. Henri II , estimable à plusieurs égards , dut être célébré , & surtout dans l'époque de ses succès. On fait que dans la suite il eut des revers , & se laissa écraser par cet ennemi actif, dont la vigilance sombre & terrible étendue à la fois sur les deux mondes, enchaînoit l'Amérique , gouvernoit l'Espagne & désoloit l'Europe. Les batailles de Gravelines & de S. Quentin ne furent que des malheurs ; mais la paix de Cateau-Cambrésis fut une honte. Au rapport de tous les historiens elle déshonora le roi & l'état : au rapport d'un panégyriste , ce fut le sacrifice d'un grand homme au bien de l'Europe. Il n'est pas inutile d'ajouter que l'oraison funèbre de ce prince fut comparée dans le temps à la Cy-

ropédie, le roi à Cyrus, & l'orateur à Xénophon *.

En 1563 parut un éloge qui dut intéresser la nation. C'étoit celui de ce François de Guise assassiné par Poltrot devant Orléans. Il fut, comme on fait, le plus grand homme de son siècle. Ce fut lui qui défendit Metz contre Charles-Quint, qui rendit Calais à la France, & combattit avec succès l'Espagne, l'Angleterre & l'Empire. Son crime fut d'être trop puissant. C'en étoit un dans une minorité orgueilleuse, & sous un gouvernement foible où plusieurs grands hommes se choquent, & où l'autorité sans vigueur ne peut tenir la balance entre des forces extrêmes qui se combattent. Sa mort fut le premier des assassinats que le fanatisme de ce siècle fit commettre.

* Sonnet de Joachim du Bellay, sur l'oraison funèbre prononcée en 1559, par Jérôme de la Rovère, évêque de Toulon.

On connoît de lui ce mot employé dans une de nos plus belles Tragédies ;
 » ta religion t'a ordonné de m'affassi-
 » ner ; la mienne m'ordonne de te
 » pardonner & de te plaindre ». Ce
 mot dont on se souvient , est fort au-
 dessus d'une oraison funèbre qu'on
 oublie.

En 1571 , c'est-à-dire quelques
 mois avant la S. Barthelemi , fut pro-
 noncé & publié un panégyrique en
 l'honneur de Charles IX. On y vante
 les grandes actions d'un prince de
 vingt ans , qui n'avoit pu encore que
 prêter son nom aux malheurs de son
 règne. On y célèbre sa bonté ; & dans
 quel moment ! à sa mort il se trouva
 des orateurs pour le louer. J'ai lu l'o-
 raison funèbre de ce prince, que Muret
 prononça à Rome en présence du Pape
 Grégoire XIII. Non , lorsqu'Antonin
 ou Trajan moururent autrefois dans
 cette même ville , & que la douleur pu-
 blique prononça leur éloge en présence

des citoyens dont ils avoient fait le bonheur pendant vingt ans , je suis bien sûr qu'on n'y parla pas davantage de vertu , de justice , de larmes & de désolation des peuples. Tous les éloges prononcés à Paris ou dans la France en l'honneur de Charles IX , sont du même ton. L'unique différence c'est que nos orateurs françois insultent à l'humanité en prose foible & barbare , dans ce jargon qui n'étoit pas encore une langue , au lieu que l'orateur d'Italie écrivant avec pureté dans la langue de l'ancienne Rome , ses mensonges du moins sont doux & harmonieux. Il est triste que les orateurs chargés des éloges funèbres des hommes puissans , se soient trop souvent réduits eux-mêmes à ne parler que le langage des cours. Ils auroient pu dans des siècles surtout où la religion avoit tant d'autorité , faire de ces discours la consolation des peuples & la leçon des grands ; mais sans doute

il faut que chez les hommes tout soit petit , corrompu & foible.

Les panégyriques se succèdent comme les règnes. Si on loua Charles IX , on dut louer Henri III. Nous avons un panégyrique qui lui fut adressé en 1574 à son retour de Pologne. L'orateur alors n'étoit que l'interprète de la voix publique. Le nom de ce prince avoit de l'éclat en Europe ; & tant qu'il ne régna point , il parut digne de régner. Tout le monde fait comment ces espérances & ces éloges furent démentis. Quiconque dans des momens d'orage n'est pas un grand homme , paroît même au-dessous de ce qu'il est. Il fut précipité dans l'avilissement & le malheur , & par ses amis & par ses ennemis , & par la force des événemens & par sa propre foiblesse , & par ce qu'il ne fut presque jamais s'arrêter ni dans l'abandon , ni dans l'usage de ses droits. On connoît d'ailleurs ses confréries & ses scandales , & ce mé-

lange bizarre de superstition & de licence , où il trouvoit l'art de se déshonorer également par ses vertus & par ses vices. Cela n'empêcha point que dans des panégyriques de son temps & même après sa mort, il n'ait été appelé *le grand Henri III*. On ne fait comment de pareils exemples n'ont point dégoûté à jamais les Souverains d'être loués.

L'année 1586 nous présente un spectacle différent. C'est le célèbre Ronfard , le plus fameux poëte de son siècle , & qui fut aimé tour à tour & protégé de quatre rois , loué après sa mort par l'Abbé du Perron , depuis Cardinal. On rendit à un homme qui n'avoit que des talens , le même honneur que s'il avoit eu le privilège de faire du bien à la nation dans quelque grande place *. Ces distinctions ac-

* M. de Thou rapporte qu'on célébra à Paris un service magnifique en l'honneur de Ronfard.

cordées au génie dans certains siècles, sont une espèce de réparation des injustices qu'il a trop souvent effuyées dans d'autres. Elles servent encore à

Le Roi y envoya sa musique. Des princes du sang, une foule de gens de la cour, & tous les hommes les plus célèbres par leur esprit & leurs talens y assistèrent. Le parlement de Paris s'y rendit par députés. La foule étoit si grande, que le cardinal de Bourbon ne put fendre la presse, & fut obligé de s'en retourner. L'orateur lui-même ne put entrer dans la chapelle, & prononça l'oraison funèbre de dessus un peron. Il y avoit des auditeurs jusques sur les toits. Le même jour, on publia un grand nombre d'éloges funèbres en l'honneur du mort. Ronfard étoit enterré dans le prieuré de S. Côme auprès de Tours. Un conseiller au parlement de Paris, vingt ans après, lui fit élever un mausolée de marbre, orné d'inscriptions, avec une très-belle statue, faite par le meilleur artiste du temps. Enfin, on écrivit son histoire; & l'on ne manqua point d'observer qu'il étoit né le même jour que François I. perdit la bataille de Pavie, comme si apparemment la nature eût voulu consoler la France.

prouver qu'il y a dans les talens une grandeur personnelle , qu'on a cru quelquefois égale à celle des dignités. Quoi qu'il en soit, Duperron prononça cette oraison funèbre qui eut alors beaucoup de succès , & qu'on ne peut plus lire. Il y emploie près de vingt pages à dire qu'il ne sait comment s'y prendre pour traiter un sujet si grand. Ces puérités s'appelloient alors de l'éloquence ; & Duperron comme orateur , & Ronsard comme poète , sont aujourd'hui également inconnus. Cent ans plus tard ils eussent été probablement de grands hommes. Ainsi Fontenelle a dit de S. Thomas , que dans d'autres circonstances il eut peut-être été Descartes ; & il n'a manqué à Roger Bacon , Moine au treizième siècle, que d'être le contemporain des Leibnitz & des Newton pour être leur égal.

Deux ans après, le Cardinal Duperron fut choisi par le roi pour faire un

éloge funèbre qui prêtoit bien plus à l'éloquence ; c'étoit celui de la fameuse Marie Stuard. On fait qu'à tous les agrémens de la figure , elle joignit tous ceux de l'esprit. Sa beauté fit ses malheurs , parce qu'elle produisit ses foiblesses & peut-être ses crimes. Egarée par l'amour , & poursuivie par l'intérêt & la vengeance , elle trouva une prison dans un pays où elle avoit cherché un asyle , & fut décapitée par la politique barbare de cette Elizabeth qui n'étoit que son égale , & n'avoit pas le droit d'être son juge. Il y a des sujets qui ne peuvent manquer de réussir. La mort d'une femme & d'une reine sur un échafaud , tant de beauté jointe à tant d'infortune, la pitié si naturelle pour le malheur , l'attachement des François pour une princesse élevée parmi eux , & qui avoit été l'épouse d'un de leur roi , l'intérêt qu'on prend peut-être malgré soi à des malheurs. causés par l'amour , le nom mé-

me de la religion ; car elle fut mêlée à ce grand événement , & l'Europe agitée alors de fanatisme , regardoit presque la querelle de deux reines rivales , comme la querelle des catholiques contre les protestans : tout contribua au grand succès de cet éloge funèbre. Duperron tira des larmes de toute l'assemblée. On oublia que Marie Stuard , peu de temps après que son mari eut fait tuer son amant sous ses yeux , avoit épousé l'assassin même de son mari ; & l'on ne vit que la plus belle femme de son siècle , fille , veuve , mère de roi , & reine elle-même , qui avoit péri sous le fer d'un bourreau. La pitié & l'esprit de parti lui donnèrent des panégyristes en foule ; & ce qu'il n'est pas inutile d'observer , son malheur sembla la justifier aux yeux de la postérité , qui même aujourd'hui ne prononce pas encore son nom sans intérêt.

C'étoit alors dans presque toute l'Eu-

rope le temps des crimes & des meurtres; mais la barbarie étoit tantôt impétueuse & ardente, tantôt froide & tranquille. L'année 1588 fut marquée par l'affassinat de Henri Duc de Guise, au Château de Blois. Il n'y a personne qui ne sçache & les motifs & les circonstances de ce meurtre. Cet homme hardi & brillant, fait pour éblouir le peuple, pour subjuguier les grands, pour opprimer le roi, courant à la grandeur par les factions, & à la renommée par l'avilissement de son maître, qui s'occupoit de le détrôner sans daigner le haïr, & qui par mépris ne s'appercevoit pas même qu'il s'en étoit fait craindre, vivant pouvoit être coupable, mais assassiné ne parut qu'un héros. La mort de Louis son frère massacré le lendemain, révolta encore plus, car il étoit Cardinal. Il ne faut point demander si les deux frères furent célébrés par des éloges publics. Les éloges parurent en

foule. Mais il y en eut un plus remarquable que les autres. Dans ces temps où la superstition se mêloit à la fureur, on voyoit d'un côté, des empoisonnemens, des assassinats, & les crimes de la plus flétrissante volupté; de l'autre, des processions, des confréries & des Pénitens blancs & noirs, comme si des cérémonies sans le remords & la vertu pouvoient expier les crimes; comme si elles n'étoient pas un nouvel outrage pour la divinité qu'on faisoit semblant d'apaiser en la déshonorant. Henri III lui-même avoit institué de ces confréries, & suivi de ses mignons marchoit à leur tête. Ses confrères les Pénitens de Lyon, n'approuvèrent point du tout la justice qu'il s'étoit rendue à lui-même, & firent une grande pompe funèbre » en dé-
 » ploration du massacre fait à Blois
 » sur Louis & Henri de Lorraine,
 » suivie d'une oraison sur le même
 » sujet ». Dans tous ces éloges on eut

bien l'audace de peindre le duc de Guise comme l'appui, le héros & le martyr de la religion ; lui pour qui l'église n'avoit été qu'un prétexte de déchirer l'État ; lui qui n'étoit catholique que pour être factieux ; lui dont toute la religion étoit l'envie d'usurper le trône , & qui s'armoit du fanatisme pour marcher à la révolte. Mais il y a apparence que de si lâches mensonges n'étoient ni pour les grands, ni pour les esprits déliés ; c'étoit l'appas grossier du peuple qui , dans ces temps de factions & de guerres , étoit souvent opprimé , égorgé & trompé.

Ce double assassinat en produisit un autre l'année suivante 1589 , celui de Henri III ; & ce qu'il y eut alors de plus étrange , ce fut l'éloge même de l'assassin. Il faut qu'on sache dans tous les siècles que ce Jacques Clément , dominicain & parricide , fut loué publiquement dans Paris & dans Rome. Le fanatisme qui inspira le meurtre , fit l'apothéose du meurtrier.

On a remarqué que le temps des grands crimes est presque toujours celui des grandes vertus. La nature agitée & secouée, pour ainsi - dire, dans tous les sens, déploie alors toute son énergie. Ses productions sont extraordinaires, & elle fait naître en foule des monstres & des grands hommes. En 1595 on vit dans Paris un éloge, dont le sujet est à jamais respectable; c'étoit l'éloge du président Brisson, pendu quatre ans auparavant pour la cause des rois. Ce citoyen, trop éclairé pour être fanatique, & trop vertueux pour être rebelle, parla aux seize comme un homme qui préfère son devoir à sa vie; & il en fut récompensé en mourant pour l'Etat. L'infamie de son supplice fut un titre de plus pour sa gloire. Il faut louer l'orateur qui s'honora lui-même en faisant un pareil éloge; pour l'éloge même, il n'ajouta rien à la mémoire de Brisson; il n'en avoit pas besoin.

On aime aussi à trouver en 1609, un panégyrique adressé au célèbre Duc de Sully. Il fut composé par un receveur des finances. Cet ouvrage est foible, & peu digne de son sujet ; mais c'étoit du moins un hommage rendu à un grand homme, dans un temps où ce grand homme servoit l'Etat, & où, pour récompense, il n'avoit que les calomnies de la cour, les fureurs des traitans, & la haine de la nation à qui il faisoit du bien. Il est vrai qu'un an plus tard, l'éloge eût été plus honorable encore, & pour le panégyriste & pour le héros ; car en 1610 Sully n'étoit plus rien. Mais il ne faut pas trop exiger des hommes ; & s'il y a un exemple d'une statue élevée à un roi après sa mort, il n'y en a pas de panégyrique adressé à un ministre après sa disgrâce.

Jamais parmi nous peut-être, la louange ne fut quelque chose de si respectable & de si grand, que lorsqu'elle

fut destinée à célébrer Henri IV; jamais elle ne fut si unanime. Il y a eu quelquefois des réputations, quoiqu'en petit nombre, qui choquoient les mœurs & les idées générales dominantes dans un pays. C'étoit comme un aveu involontaire & forcé, que certaines qualités brillantes arrachent à ceux même qui étoient le plus loin de les partager: mais quand le mérite d'un grand homme se concilie parfaitement avec les préjugés, le caractère & les penchans d'un peuple, alors sa célébrité doit augmenter, parce que l'amour-propre de chaque citoyen protège, pour ainsi-dire, la réputation du prince; & c'est ce qui est arrivé à Henri IV. On peut dire qu'il fut véritablement le héros de la France. Ses talens, ses vertus, & jusqu'à ses défauts, tout, pour ainsi-dire, nous appartient. Mornay & Sully putent blâmer l'excès de sa valeur, mais la nation aimoit à s'y re-

connoître. La politique même le justifioit. Pour rassurer ses amis , pour étonner ses ennemis , il falloit des prodiges ; & il n'avoit presque que des vertus à opposer à des armées. Alors la témérité même cessoit de l'être ; & ce grand homme appuyoit le peu de forces qu'il avoit , des forces réelles de l'admiration & de l'enthousiasme. Sa gaieté au milieu des combats , ses bons mots dans la pauvreté & le malheur , toutes ces saillies d'une ame vive & d'un caractère généreux ; cette foule de traits que l'on cite , & qui sont à la fois d'un homme d'esprit & d'un héros , sembloient peindre en même temps l'imagination françoise & le genre d'esprit avec le caractère national. Enfin ses amours , ses faiblesses , tous ces sentimens qui le plus souvent étoient des passions , & que les grâces d'un chevalier ennoblissoient encore , lorsqu'ils n'étoient que des goûts , ne paroissent pas de

uts qu'on pût lui reprocher. La
 on en l'admirant , aimoit à se per-
 er qu'on peut mêler la galanterie
 grandeur , & que le caractère d'un
 çois fut en tout temps , d'allier
 leur & les plaisirs. Mais ce qui a
 sacré sa réputation dans l'Europe ,
 : sa bonté ; c'est cette vertu qui ne
 nit jamais à la haine d'entrer dans
 cœur ; qui fit que , sans politique
 ns effort , il pardonna toujours ,
 : seroit cru malheureux de punir ;
 , avec ses amis , lui donnoit la fa-
 iarité la plus douce , envers ses
 ples la bienveillance la plus tendre ,
 c sa noblesse la plus touchante
 lité ; ce sentiment si précieux qui
 lquefois dans des momens d'a-
 rtume & de malheur , lui faisoit
 ser les larmes d'un grand homme
 sein de l'amitié ; ce sentiment qui
 oit à voir la cabane du payfan , à
 tager son pain , à sourire à une fa-
 lle rustique qui l'entouroit , & ne

craignit jamais que les larmes & le désespoir secret de la misère, vinssent lui reprocher des malheurs ou des fautes ; voilà ce qui lui a concilié les cœurs de tous les peuples, voilà ce qui le fait bénir à Londres comme à Paris. Eh qui, en voyant sur presque toute l'étendue de la terre, les hommes si malheureux, tant de fléaux de la nature, tant de fléaux nés des passions & du choc des intérêts, le genre-humain écrasé & tremblant, éternellement froissé entre les malheurs nécessaires, & les malheurs que l'indulgence & la bonté auroient pu prévenir, peut se défendre d'un attendrissement involontaire, lorsqu'il voit s'élever un prince qui n'a d'autre passion & d'autre idée, que celle de rétablir le bonheur & la paix ? Il semble, en s'occupant de lui, en suivant ses actions, en pénétrant dans son cœur, qu'on respire un air plus doux, & que le calme & la sérénité se répan-

dent, du moins pour quelques momens, sur ce globe infortuné qu'on habite.

Peu de princes dans l'histoire ont eu ce caractère de bonté, comme Henri IV. Celle d'Auguste fut la bonté d'un politique qui n'a plus d'intérêt à commettre des crimes ; celle de Vespasien fut souillée par l'avarice & par des meurtres ; celle de Titus est plus connue par un mot à jamais célèbre que par des actions ; celle des Antonins fut sublime & tendre, mais une certaine austérité de philosophie qui s'y méloit, lui ôta peut-être ces graces si douces auxquelles on aime à la reconnoître ; parmi nous celle de Louis XII à jamais respectée, manque pourtant un peu de la dignité des talens & des grandes actions : car, il faut en convenir, nous sommes bien plus touchés de la bonté d'un grand homme, que de celle d'un prince qui a des mauvais succès & des fautes à se faire

pardonner. Mais la bonté de Henri IV fut tout à la fois celle d'un particulier aimable & d'un héros. Il ne faut donc pas s'étonner si pendant sa vie ou après sa mort il fut célébré par plus de cinq cent panégyristes, tant poètes qu'orateurs ; il ne faut pas s'étonner si malgré l'éloquence brute & sauvage de son siècle, on ne trouve presque aucune des oraisons funèbres de ce prince, où il n'y ait quelque mouvement éloquent sur sa mort.

Ici ce sont des imprécations contre le lieu où le meurtre a été commis. L'orateur veut que tous les citoyens en passant dans cette rue malheureuse, s'arrêtent pour y verser des larmes ; il veut que la dernière postérité des François vienne s'attendrir sur le lieu qui a été teint du sang du meilleur des rois.

Un autre parle tout-à-coup au meurtrier comme s'il étoit présent, & lui reproche de ne pas s'être laissé attendre

dir par les vertus d'un si excellent prince. Il peint la haine & la fureur du peuple, qui auroit voulu arracher ce monstre des mains des bourreaux, pour le déchirer de ses propres mains. Il peint des François témoins du supplice, & par un mélange affreux de férocité & de tendresse changés tout à coup en Cannibales, dévorant la chair sanglante de l'assassin.

Un autre s'adresse au peuple qui l'environne, & le prie de suspendre les larmes, parce qu'il ne peut résister lui-même à un spectacle si touchant, & craint d'être obligé de s'interrompre. Il parle des bienfaits qu'il a lui-même reçus de ce prince dont il étoit aimé; il joint sa douleur particulière à celle de toute la France; & il finit par faire à son bienfaiteur & à son prince, les adieux les plus passionnés, comme l'ami le plus tendre pourroit les faire sur le tombeau & à la vue des cendres de son ami.

Enfin je citerai encore un de ces discours , dont l'exorde m'a paru aussi simple que touchant. L'orateur raconte qu'un des Hébreux captifs aux bords de l'Euphrate , voulant adoucir l'ennui de ses malheurs , fait préparer un repas dans sa cabane , & envoie son fils inviter quelques-uns de leurs frères pour se réunir & se consoler ensemble. Un moment après , son fils accourt , pâle , les yeux en larmes , & palpitant d'effroi. O ! mon père , dit-il au vieillard , plus de festin , plus de joie ; je viens de rencontrer un de nos frères égorgé dans la rue. . . . & moi aussi , dit l'orateur ; j'ai vu le plus affreux des spectacles ; j'ai vu dans Paris , au milieu de la pompe & de l'appareil des fêtes , j'ai vu un corps sanglant & percé de coups. Non , ce n'étoit pas celui d'un de nos frères ; c'est celui de notre père , celui du meilleur des Rois de Henri IV , &c.

C'est ainsi que dans un siècle où

Ton n'avoit encore aucune idée de la vraie éloquence , la force d'un sujet pathétique & terrible , inspiroit aux orateurs ou des mouvemens , ou des traits heureux *.

Il est triste qu'un pareil sujet n'ait pas été alors traité par un homme véritablement éloquent , & qui en prononçant cet éloge funèbre , se propo-

* Malgré les défauts incroyables de mauvais goût , quelques-uns de ces discours attachent encore & intéressent par la force du sentiment qui y est répandu. Souvent l'esprit est rebuté , & les larmes viennent aux yeux. On seroit tenté de rire , & l'on s'attendrit. Le sujet vous entraîne , & l'on oublie l'orateur pour ne penser qu'au héros. Ainsi un acteur célèbre , (Baron) qui prétendoit que l'émotion est en nous un sentiment involontaire , & presque indépendant de l'esprit , en mettant sur des paroles gaies , ou même ridicules , un accent pathétique , attendrissoit peu à peu , & parvenoit à faire couler les larmes.

fût un but utile à la nation. En effet ; qu'on suppose un orateur doué par la nature de cette magie puissante de la parole , qui a tant d'empire sur les ames & les remue à son gré ; qu'il paroisse aux yeux de la nation , assemblée pour rendre les derniers devoirs à Henri IV ; qu'il ait sous ses yeux le corps de ce malheureux prince ; que peut-être le poignard , instrument du parricide , soit sur le cercueil & exposé à tous les regards ; que l'orateur alors élève sa voix , pour rappeler aux François tous les malheurs que depuis cent ans leur ont causé leurs divisions , & tous les crimes du fanatisme & de la politique mêlés ensemble ; qu'en commençant par la proscription des Vaudois & les arrêts qui firent consumer dans les flammes vingt-deux villages , & égorger ou brûler des milliers d'hommes , de femmes & d'enfans , il leur rappelle ensuite la conspiration d'Am.

boise, les batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac, de Montcontour, de Coutras; la nuit de la S. Barthelemi; l'assassinat du Prince de Condé, l'assassinat de François de Guise, l'assassinat de Henri de Guise & de son frère, l'assassinat de Henri III; plus de mille combats ou sièges, où toujours le sang françois avoit coulé par la main des François; le fanatisme & la vengeance faisant périr sur les échafauds ou darts les flammes, ceux qui avoient eu le malheur d'échapper à la guerre; les meurtres, les empoisonnemens, les incendies, les massacres de sang-froid, regardés comme des actions permises ou vertueuses; les enfans qui n'avoient pas encore vu le jour, arrachés des entrailles palpitan-tes des mères pour être écrasés; qu'il termine enfin cet horrible tableau par l'assassinat de Henri IV, dont le corps sanglant est dans ce moment sous leurs

yeux; qu'alors attestant la religion & l'humanité, il conjure les François de se réunir, de se regarder comme des concitoyens & des frères; qu'à la vue de tant de malheurs & de crimes, à la vue de tant de sang versé, il les invite à renoncer à cet esprit de rage, à cette horrible démence; qui pendant un siècle les a dénaturés, & a fait du peuple le plus doux un peuple de tigres; que lui-même prononçant un serment à haute voix, il appelle tous les François pour jurer avec lui sur le corps de Henri IV, sur ses blessures & le reste de son sang, que désormais ils seront unis, & oublieront les affreuses querelles qui les divisent; qu'ensuite s'adressant à Henri IV même, il fasse, pour ainsi-dire, amende honorable à son ombre, au nom de toute la France & de son siècle, au nom même des siècles suivans, pour cet assassinat, prix si différent de celui que méritoient ses ver-

tus ; qu'il lui annonce les hommages de tous les François qui naîtront un jour ; qu'en finissant il se prosterne sur sa tombe , & la baigne de ses larmes : quelle impression croit-on qu'un pareil discours auroit pu faire sur des milliers d'hommes assemblés , & dans un moment où le spectacle seul du corps de ce prince , sans être aidé de l'éloquence de l'orateur , suffisoit pour émouvoir & attendrir. Peut-être l'effet de ce discours ne se feroit-il pas borné à une émotion passagère ; peut-être par la suite auroit-il pu prévenir de nouvelles divisions & de nouveaux crimes.

Au reste , les louanges prodiguées à la mémoire de Henri IV à l'instant de sa mort , ne furent point semblables à tant d'éloges de princes ou d'hommes puissans , qui après avoir retenti sous les voûtes des temples dans une cérémonie funèbre , semblent le moment d'après aller se perdre & s'ensevelir

avec eux dans la tombe qui les attend. La Justice & la Renommée qui le louèrent sur son tombeau, ne s'éloignèrent des bords du mausolée, que pour aller répéter ces éloges de pays en pays & de siècle en siècle.

On peut dire qu'aujourd'hui ce prince a une espèce de culte parmi nous. Tous les talens & tous les arts ont été employés à lui rendre hommage. Les Mémoires de Sully en peignant les détails de sa vie domestique, nous ont rendu son souvenir encore plus cher, parce qu'ils montrent partout l'homme sensible à côté du grand homme. Un poëme célèbre a immortalisé ses vertus comme sa valeur. Le pinceau de Rubens a tracé son apothéose sur la toile. L'art des Phidias offre sa statue aux regards de tous les citoyens. L'éloquence & le zèle ont produit une foule d'ouvrages qui lui sont tous consacrés, & où la sensibilité loue la vertu,

Le pinceau, la gravûre, la sculpture même, ont multiplié ses bustes ou ses portraits. Le citoyen obscur aime à décorer son appartement de cette image, comme il aime à voir le portrait d'un ami ou d'un père. On a représenté quelques-unes des époques de sa vie, en bronze & en marbre; on les a fait servir d'ornement à ces boîtes, invention & amusement du luxe, que le goût & les modes françoises font valoir & distribuent dans l'Europe. Le peuple même connoît & bénit sa mémoire. Le peuple courbé sous ses travaux, prononce souvent le nom de Henri IV, & attache à ce nom des idées qui l'intéressent. Enfin lorsque la mort parmi nous, ouvre les tombeaux où reposent les cendres de nos rois, la foule des citoyens qu'une curiosité inquiète & sombre précipite sous ces voûtes, pour y voir à la fois les momens de la grandeur & de la foiblesse

humaine , à la lueur des flambeaux & des torches funèbres qui éclairent ces lieux , semblent ne demander , ne chercher que Henri IV. Ils s'arrêtent aux pieds de son cercueil , ils l'examinent , ils l'entourent , ils semblent lui redemander un grand homme , & se livrent avec un mélange d'attendrissement & de terreur à toutes les idées que la vue de ce tombeau leur inspire *. Tel est l'hommage qu'au bout de 160 ans la reconnoissance des peuples rend encore aux vertus des rois. On ne peut comparer cette espèce de culte qu'à celui que les habitans de l'ancienne Rome rendirent à la mémoire d'Antonin. On fait que pendant deux siècles chaque citoyen dans sa maison eut l'image de cet empereur. On fait que les pères de famille l'invoquoient ; & les tyrans même prenant le surnom d'Antonin

* Voyez la fin de l'éloge de Henri IV par M. de la Harpe , & l'estampe qui est à la tête du discours.

pour en imposer, se couvroient de ce nom sacré, comme dans les pays & dans les temps d'asyles les assassins couroient se mettre à l'abri sous les statues des dieux.





CHAPITRE XXVII.

Des Panegyriques ou Eloges adreſſés à Louis XIII, au Cardinal de Richelieu, & au Cardinal Mazarin.

UN prince diſoit à ſon fils en mourant : je te lègue tout , mes armées , mes états , mes tréſors , & le ſouvenir de ce que j'ai fait de bien ; mais je ne puis te lèguer ma gloire : ſi tu n'en as une qui te ſoit perſonnelle , la mienne n'eſt qu'un fardeau pour toi. C'eſt ce que Henri IV mourant auroit pu dire à Louis XIII. Cependant pluſieurs des panégyriſtes qui avoient loué le père , célébrèrent le fils : mais le père fut loué à titre de grand homme , & le fils trop ſouvent à titre de prince. Ce n'eſt pas que Louis XIII n'eut des qualités d'un Roi, mais aucune n'eut de l'éclat. Soit timidité , ſoit paſſe ,

Il ignora le grand art des hommes en place, celui d'imposer à la renommée. Son caractère, comme son règne, offrent une foule de contradictions. Il eut un enchaînement de victoires, & leur éclat lui fut pour ainsi dire étranger. Il eut des talens militaires, & à peine aujourd'hui ces talens sont connus. Il eut de l'agrément dans l'esprit, & montra la plus grande indifférence pour les lettres. La nature lui avoit donné du courage, & même celui qui affronte la mort, & il n'eut jamais celui de commander. Il avoit besoin d'être dominé, & flotta sans cesse entre le desir de secouer le joug & la nécessité de le reprendre. Mais le plus grand contraste de son règne, c'est que jamais peut-être il n'y eut moins d'activité dans le Souverain, & jamais le gouvernement ne déploya sa force avec plus de fermeté au dehors, & une sévérité si importante & quelquefois si terrible au dedans.

Tel fut Louis XIII comme Prince; dans le particulier on vit des contrastes aussi frappans. Son caractère le forçoit à élever des favoris; son caractère le forçoit à les haïr. Au milieu des succès, il fut malheureux. L'allié de Gustave-Adolphe, & celui dont les armées ébranloient le trône de l'Empereur & resserroient l'Espagne, redouta sa mère, sa femme, son frère, & jusqu'au Ministre qui le faisoit vaincre.

On sent bien qu'un tel caractère est peu favorable aux éloges; mais les panégyristes poursuivent encore plus les Rois, que souvent les Rois ne sont empressés à les fuir. Il paroît même que Louis XIII en fut importuné. Peut-être que son esprit naturel lui fit haïr de bonne heure un genre d'éloquence, qui le plus souvent n'a rien de vrai, & qui au moins est vuide d'idées: peut-être aussi qu'un homme calme & sans passions doit mieux sen-

tr le ridicule de ce qui est exagéré; & c'est le vice nécessaire de tout ce qui est harangue: peut-être enfin que tant d'éloges sur de grands événements auxquels il avoit peu de part, lui rappelloient un peu trop sa foiblesse & une gloire étrangère. Quoï qu'il en soit, on rapporte que se regardant un jour dans une glace, étonné de se voir déjà tant de cheveux blancs, il en accusa les complimenteurs & panégyristes éternels qu'il étoit condamné à entendre depuis qu'il étoit Roi.

Dès 1611, c'est-à-dire, dès la seconde année de son règne, on lui adressa un panégyrique; il n'avoit alors que dix ans. On se doute bien quel devoit être le ton de cet Ouvrage. Flatter un jeune Prince sur des qualités qu'il n'a point encore, c'est presque lui défendre de les acquérir; c'est immoler à la vanité d'un moment, la félicité d'un demi siècle.

La paix de 1623 avec les protes-

tans du royaume , & la prise de Rochelle en 1629 , furent encore sujet d'un très-grand nombre de panegyriques & d'éloges. Ces deux guerres où un Roi eut le malheur de combattre contre ses peuples , furent véritablement l'époque la plus brillante de sa vie. Il y montra la plus grande valeur , & cette intrépidité froide , dans les dangers honorerait tout autre même qu'un Prince : mais il fut plus aisé à Louis XIII d'avoir des succès que de la réputation. Loué par une foule d'orateurs , chanté par M. de la Roche-Beaucourt , célébré à sa mort par Linguet , placé par la nature entre Richelieu & Corneille , il prouva que le caractère seul peut donner du prix à nos actions , aux vertus , aux succès même , & que les panégyristes , malgré leurs talens , ne donnent pas toujours le prix à la renommée. On peut dire que si ce règne la gloire environna le trône sans parvenir jusqu'au Prince.

Cette gloire se porta toute entière vers Richelieu. Lorsque dans une monarchie il s'éleve un sujet , qui par les circonstances ou ses talens obtient un grand pouvoir , aussi-tôt les hommages & les regards se tournent de ce côté ; tout ce qui est foible , est porté par sa foiblesse même à admirer ce qui est puissant. Mais si ce sujet qui commande, a une grandeur altière qui en impose ; si par son caractère il entraîne tout ; s'il se rend nécessaire à son maître en le servant ; si à cette grandeur empruntée qu'il avoit d'abord , il en substitue une autre presque indépendante , & qui par la force de son génie lui soit personnelle ; si de plus il a des succès , & que la fortune paroisse lui obéir comme les hommes , alors la louange n'a plus de bornes. Les courtisans le louent par intérêt ; le peuple par un sentiment qui lui fait respecter tout ce qu'il craint ; les gens à imagination par ea-

thoufiasme. Alors les orateurs lui vendent leurs panégyriques , les poètes leurs vers. Les éloges commencés par le respect ou par la crainte , continuent par l'habitude ; & il se fonde une grande réputation chez la poftérité , qui reçoit des siècles précédens l'admiration des noms célèbres , comme elle reçoit fon culte & fes loix. Tel a été le fort du Cardinal de Richelieu. C'eft un des hommes qui a été le plus loué , & de fon vivant & après fa mort. Poètes , orateurs , hiftoriens , politiques , tout l'a célébré. Mais il n'y a prefque rien qui n'ait deux faces. La haine eft à côté de la gloire , & ces caractères dont l'afcendant subjuge tout , font par leur vigueur même voisins de l'excès. Il n'eft donc pas étonnant qu'on ait tracé des tableaux différens de ce fameux Cardinal.

Les uns frappés de fes grandes qualités de Miniftre & d'homme d'état,

Font admiré sans réserve. Ils l'ont peint comme un esprit souple & puissant, qui malgré les ennemis & les rivaux parvint aux premières places, & s'y soutint malgré les factions; qui oppofoit fans cefle le génie à la haine, & l'activité aux complots; qui environné de fes ennemis qu'il falloit combattre, avoit en même-tems les yeux ouverts fur tous les peuples; qui faiffoit d'un coup-d'œil la marche des états, les intérêts des Rois, les intérêts cachés des Ministres, les jalousies fourdes; qui dirigeoit tous les événemens par les paffions; qui par des voies différentes marchant toujours au même but, diftribuoit à fon gré le mouvement-ou le repos, calmoit la France & bouleverfoit l'Europe; qui dans fon grand projet de combattre l'Autriche, fçut oppofer la Hollande à l'Espagne, la Suède à l'Empire, l'Allemagne à l'Allemagne, & l'Italie à l'Italie; qui enfin achetoit par-tout

des alliés, des généraux & des mées, & soudoyoit d'un bout l'Europe à l'autre, la haine & l'intérêt. Ils ont loué ce mélange d'adroit & de force; avec lequel il abattit & jamais le parti long-tems redouté des Calvinistes, armant les protestans de Hollande contre ceux de France & retardant les flottes de l'Angleterre. Ils ont loué ce gouvernement impétueux, qui en révoquant tout, en changeoit tout; qui pour le bonheur éternel de la France, écrasa & fit disparaître ces forces subalternes qui empêchent & arrêtent l'action de la force principale, d'autant plus terrible, qu'en combattant le Prince, elles font sur le peuple, qu'étant précipitées elles se hâtent d'abuser, que négligées des loix, elles n'ont point de limites qui les bornent. Ils ont loué enfin l'amour des Lettres & des Arts, qui au milieu des agitations de l'Europe débranloit, lui fit fonder l'Académie.

Françoise dont il fut le chef; amour des Lettres qu'il avoit par goût, & qu'il fit naître, dit-on, par politique, qui substitua chez les François l'ambition des talens à celle des cabales, & une activité plus douce, à cette activité féroce, nourrie de factions & de crimes; tel est le point de vue sous lequel les admirateurs & les panégyristes du Cardinal de Richelieu nous le présentent.

D'un autre côté, ceux qui diminuent sa gloire, en convenant qu'il mérita une partie de ces Eloges, discutent le reste. Sur l'art de négocier, & sur les intérêts politiques de l'Europe, ils conviennent qu'il montra du génie & une grande supériorité de vues : mais dans ce genre même ils lui reprochent une faute importante; c'est le traité de 1635, portant partage des pays bas-Espagnols, entre la France & la Hollande. Ce traité fut l'époque qui apprit aux Hollan-

dois qu'ils avoient besoin de barrière contre la France ; & Richelieu qui vouloit les unir à lui contre l'Espagne, en montrant son ambition glaça leur zèle. C'est donc à lui qu'ils attribuent la première origine de cette défiance qui éclata toujours depuis entre la cour de Versailles & celle de la Haye.

Quelques-uns même vont jusqu'à lui faire un reproche de cette politique si vaste, tant admirée par d'autres. Ils remarquent qu'au dehors comme au dedans, son ministère fut tout à la fois éclatant & terrible ; qu'il détruisit bien plus qu'il n'éleva ; que tandis qu'il combattoit des rebelles en France, il souffloit la révolte en Allemagne, en Angleterre & en Espagne ; qu'il créa le premier, ou développa dans toute sa force le système de politique qui veut immoler tous les états à un seul ; qu'enfin il épouvanta l'Europe comme ses ennemis.

Ils avouent que l'abaissement des Grands étoit nécessaire; mais ceux qui ont réfléchi sur l'économie politique des états, demandent si appeler tous les grands propriétaires à la cour, ce n'étoit pas, en se rendant très-utile pour le moment, nuire par la fuite à la nation, & aux vrais intérêts du prince; si ce n'étoit pas préparer de loin le relâchement des mœurs, les besoins du luxe, la détérioration des terres, la diminution des richesses du sol, le mépris des provinces, l'accroissement des capitales; si ce n'étoit pas forcer la Noblesse à dépendre de la faveur, au lieu de dépendre du devoir; s'il n'y auroit pas eu plus de grandeur comme de vraie politique à laisser les Nobles dans leurs terres, & à les contenir, à déployer sur eux une autorité qui les accoutumât à être sujets, sans les forcer à être courtisans. Si on leur objecte la difficulté, ils répondent par

l'exemple de Henri IV, qui affermi sur le trône suivit ce plan, & le suivit avec succès. Ils conviennent enfin que peut-être dans de vastes empires tels que la Chine & la Russie, où, entre la capitale & les provinces, il y a quelquefois douze cents lieues de distance, la réaction du centre aux extrémités doit être souvent arrêtée dans sa course; qu'ainsi il pourroit être utile d'y rassembler dans une cour tous les Grands comme des otages de l'obéissance publique & de la leur; mais ils demandent s'il en est de même dans les petits états de l'Europe, où le maître est toujours sous l'œil de la nation, & la nation sous l'œil du maître, & où l'autorité inévitable & prompte peut à chaque instant tomber sur le coupable.

Les appréciateurs sévères du Cardinal de Richelieu examinent ensuite quels sont les moyens dont ce Ministre célèbre se servit pour élever l'autorité

torité royale & la sienne au dessus des grands qu'il combattoit ; & ils lui reprochent ses haines , ses vengeances , & ce caractère fier & terrible qui ne pardonna jamais.

Ainsi sur le même ministère , on présente deux tableaux , l'un d'éclat & de grandeur , l'autre moins favorable sans doute. C'est à ceux qui ont étudié l'histoire , à juger sur les faits. En général , ces grandes vues du ministère , qui s'occupent de projets d'humanité , & qui par des établissemens utiles cherchent à tirer le plus grand parti possible , & de la terre & des hommes , semblent lui avoir été peu connues. Ce n'est pas qu'il ne liât la grandeur à celle de sa nation ; mais l'espèce de grandeur qu'il lui donna , fut toute en renommée. Soit le défaut des circonstances , soit celui d'une imagination ardente & forte , il fut sans cesse entraîné vers des objets d'éclat. Peut-être ressembloit-il au

Sénat de Rome qui remuoit toutes les nations pour être le maître de la sienne , & cimentoit son pouvoir au dedans par les victoires & le sang versé au loin sur les champs de batailles.

Quelque jugement qu'on porte sur le caractère moral de ce Ministre, le premier de son siècle , & fort supérieur aux Buckingham & aux Olivarès qu'il eût à combattre , son nom dans tous les tems sera mis bien loin hors de la foule des noms ordinaires , parce qu'il donna une grande impulsion au dehors ; qu'il changea la direction des choses au dedans ; qu'il abattit ce qui paroissoit ne pouvoir l'être ; qu'il prépara par son influence & son génie un siècle célèbre ; enfin , parce qu'un grand caractère en impose même à la postérité , & que la plûpart des hommes ayant une imagination vive & une ame foible , ont besoin d'être étonnés , & veulent , dans la société

comme dans une tragédie , du mouvement & des secouffes. Delà , en pensant aux hommes d'état qui ont agité les nations , une sorte de respect qui se joint quelquefois à la haine , & une admiration pénible , mêlée de plaisir & de crainte.

Après Richelieu , il seroit difficile de ne pas dire un mot des panégyriques ou éloges adressés au Cardinal Mazarin. Il fut beaucoup moins loué : il n'avoit ni cet éclat de grandeur qui éblouit , ni ce caractère altier qui respirant la hauteur & la vengeance , subjuge par la terreur même. On adore à proportion que l'on craint. Il y avoit plus d'offrandes à Rome sur les autels de la Fièvre , que sur ceux de la Concorde , & de la Paix. On sçait qu'en général Mazarin étoit timide & foible. Il careffoit les ennemis dont Richelieu eût abattu les têtes. Avec cette conduite on est moins haï sans doute , mais on n'en paroît pas plus grand. Il

est des hommes qui pardonnent encore plutôt le mal qu'on fait avec éclat , que le bien qu'on fait avec faiblesse. D'ailleurs le rôle que ce Ministre joua dans la Fronde ; ses fuites , ses terreurs , sa proscription , source de plaisanteries ; les bons mots des Marignis & des Grammonts , espèce d'armes qui soumettent à l'homme d'esprit l'homme puissant , & qu'il est plus aisé de dédaigner en apparence que de ne les pas craindre ; les vaudevilles & les chansons , qui chez un peuple léger communiquent si rapidement le ridicule , & l'éternisent ; tout cela devoit peu contribuer à exciter l'enthousiasme des orateurs. Il faut une certaine dignité de réputation , pour soutenir la pompe des éloges. Ajoutez que les talens de Mazarin n'étoient pas assez éclatans pour racheter ses défauts. Il n'eût ni dans les factions la fierté brillante & l'esprit romanesque & imposant du Cardinal de Retz , ni dans les affaires

l'activité & le coup-d'œil d'Aigle de Richelieu , ni dans les vues économiques les principes de Sully , ni dans l'administration intérieure les détails de Colbert , ni dans les desseins politiques l'audace & je ne sçais quelle profondeur vaste du Cardinal Albéroni. Son grand mérite fut l'art de négocier ; il y porta toute la finesse Italienne avec la sagacité d'un homme , qui pour s'élever a eu besoin de connoître les hommes , & a appris à les manier , en les faisant servir d'instrumens à sa fortune. C'est ce qui en fit un politique adroit plutôt qu'un grand Ministre. Son ame accoutumée long-tems à la souplesse , n'eût pas toujours le caractère des grandes places. Mais il dirigea la paix de Munster , il fit la paix des Pyrénées , il donna l'Alsace à la France , il prévint peut-être qu'un jour la France pourroit commander à l'Espagne ; voilà ses titres pour la renommée.

Soutenu de ces titres & de sa puissance, il trouva des panégyristes. Je ne connois rien de plus méprisable en ce genre que les éloges qui lui furent adressés par l'Auteur du poëme latin de la Callipédie. Quillet (c'est le nom du poëte) ennemi du Cardinal, on ne fait pourquoi, dans la première édition de son ouvrage avoit inséré plusieurs morceaux contre lui. Mazarin le fit appeller, lui fit des reproches de ce qu'il traitoit si mal ses amis, & lui donna sur le champ une abbaye de quatre mille livres. Quillet eût d'abord la bassesse d'accepter ce bienfait d'un homme dont il avoit dit du mal; & comme s'il n'eût attendu qu'un salaire, dès qu'il fut payé, il fut flatteur. Il fit une dédicace au même homme qu'il avoit outragé, & substitua partout l'éloge à la satyre, trouvant le moyen de s'avilir à la fois par tous les deux. Ce n'est point que je blâme la reconnoissance : elle est le

plus doux comme le plus sacré des devoirs ; & si dans les jugemens qu'elle inspire , elle peut quelquefois tromper , il faut respecter ses erreurs même. Mais la reconnoissance est au moins très-suspecte , quand elle n'a point été précédée par l'estime , & que le salaire se trouve à côté de l'éloge. Une ame délicate & fière n'auroit rien reçu ; & alors il lui eût été permis de se rétracter.

Parmi les panégyristes de Mazarin , on trouve un nom plus connu & plus grand , c'est celui de Corneille. A la tête de sa tragédie de Pompée , il loue ce Cardinal comme on loue un homme qui peut tout. Il lui apprend qu'il est le plus grand homme de Rome moderne , & il l'appelle très-sérieusement *homme au dessus de l'homme*. Il dit ensuite qu'en voulant peindre Pompée , Auguste & les Horaces , c'est le Cardinal Mazarin qu'il a peint

fans y penser. Par respect pour Corneille , je supprime le reste. Il faut plaindre & le Cardinal & le poëte , l'un d'avoir fait , l'autre d'avoir reçu de pareils éloges. Ce n'est pas que Corneille n'eût véritablement l'ame grande ; mais cette flatterie étoit alors une espèce d'étiquette à laquelle on se soumettoit fans y penser. Il y a avec certains rangs des hommages de convention , & celui-là étoit du nombre. D'ailleurs Corneille dans son cabinet connoissoit plus les places que les hommes. C'étoit plus au premier Ministre qu'à Mazarin qu'il parloit. Heureusement il y a des siècles où en respectant les rangs , on respecte encore plus la vérité. C'est alors qu'on attache une égale honte à être satyrique ou flatteur. Alors l'estime est pour le génie , le respect pour la vertu , & les bienféances pour les titres.


 CHAPITRE XXVIII.

Des obstacles qui avoient retardé l'Eloquence parmi nous, de sa renaissance, de sa marche & de ses progrès.

Nous voilà parvenus au siècle de Louis XIV ; car tant que Mazarin vécut, Louis XIV ne régna point. Le Prince n'exista qu'à la mort du Ministre. Ce siècle est ordinairement nommé le siècle des grands hommes ; on l'appelleroit avec autant de vérité le siècle des Eloges. Jamais on ne loua tant. Ce fut pour ainsi dire la maladie de la nation. Heureusement l'éloquence & le goût s'étoient formés. Au défaut de la fierté du caractère, on avoit du moins le mérite du génie. On louoit tantôt avec délicatesse, tantôt avec pompe ; & ces courtisans polis, sous un gouvernement

qui avoit de l'éclat , méloient de l'éclat dans leurs hommages , & honnoient par l'éloquence , les maîtres qu'ils servoient.

Il seroit peut-être curieux de chercher comment l'éloquence perdue depuis tant de siècles , après avoir régné à Athènes , à Rome & dans Bisance reparut au bout de douze cents ans chez les descendans des Celtes , dans un pays où il n'y avoit ni liberté à venger , ni intérêts d'état à défendre. Tout sembloit s'opposer à cette révolution.

Le premier instrument de l'éloquence , c'est la langue ; & la nôtre étoit barbare. Née au dixième siècle composée en partie de la langue Romaine , qui étoit le reste du langage de nos premiers vainqueurs , de la langue des Gaulois ou des Celtes , de la langue des anciens Sauvages des bords du Rhin , de la langue Scandinave ou des Danois , qui se

nom de Normands vinrent ravager l'Europe , & s'établir en France dès l'avoir désolée ; elle fut long-temps , comme la monarchie Française , un amas de débris. Les Diabtes sauvages du nord qui y domoient , rendoient la plûpart de ses usages durs & barbares. On ne l'ignore point : c'est la douceur du climat , c'est la molle souplesse des organes , c'est la légèreté des mœurs , c'est le désir de plaire en flattant l'ame & l'oreille par l'expression d'un sentiment doux , qui a adouci les langues & les rend souples & harmonieuses. Mais des peuples ou chasseurs ou guerriers , nés sous un ciel âpre & rigoureux , ne pouvoient avoir qu'un langage semblable à leurs mœurs , & inculte comme leurs champs & leurs forêts.

Dès qu'ils avoient paru dans les Gaules , ils avoient commencé par y corrompre la langue romaine. Ils l'avoient dénaturée , même en l'adop-

tant ; & substituant à toutes les terminaisons des mots , qui pour la plûpart étoient variées & sonores , des terminaisons tout à la fois dures & monotones , on avoit entendu de tous côtés des espèces de hurlemens sourds, succéder à des sons éclatans & harmonieux. Ces Barbares traitèrent la langue, comme d'autres Barbares en Italie avoient traité les arts , lorsqu'ils défiguroient des statues & des bas-reliefs antiques pour les accommoder aux plus grossiers usages , ou qu'avec des tronçons de colonnes & des débris de chapiteaux corinthiens, ils construisoient les chaumières destinées à les loger. La langue françoise conserva pendant plusieurs siècles , cette âpreté de sons , monument de son origine : mais peu-à-peu elle perdit ses prononciations barbares , & se rapprocha par degrés de l'harmonie. Car il en est des langues, comme des sables qui roulent dans les rivières & qui s'arrondif-

sent par le mouvement, ou comme de ces dez avec lesquels Descartes composoit le monde, & dont les inégalités & les angles se brisoient en se heurtant. Peut-être même chez un peuple dont l'humeur sociable & douce aime à communiquer ses sentimens & ses idées, & chez qui les femmes de tout temps exercèrent leur empire, la parole dut se perfectionner & s'adoucir un peu plutôt que chez d'autres nations, qui avoient moins le goût & le besoin de la société que nous.

C'étoit peu pour la langue d'avoir perdu sa rudesse, il falloit encore qu'elle multipliât le nombre de ses mots. Les François alors n'étoient pas assez instruits pour embrasser d'un coup d'œil la nature, & comparer tous les signes de leur langage, à l'univers réel que ces signes devoient représenter. Ce procédé qui peut-être n'a été celui d'aucun peuple, pourroit tout au plus convenir à une nation de phi-

lofophes ; & dans notre groffièreté naïve nous étions bien loin de mériter ce nom ; mais différens hazards suppléèrent à ce qui nous manquoit du côté de la réflexion & du système.

On ne peut douter que les Croisades n'aient influé sur cette révolution. On fait que dans ces grandes émigrations, tous les peuples, & par conséquent toutes les langues se mêlèrent. Français, Italiens, Anglais & Allemands, tout se rapprocha. L'habitant des bords de la Tamise & du Tibre fut obligé de converser & de traiter avec celui qui étoit né sur les bords de la Loire ou du Danube. Il est impossible que dans un espace de plus de deux cents ans, tous ces idiômes n'aient beaucoup emprunté les uns des autres, & ne se soient mutuellement enrichis. La douceur même du climat de l'Asie, l'établissement dans ces beaux lieux, de nouvelles idées & des sensations nouvelles, le commerce,

les négociations & les traités avec les Sarrazins & les Arabes qui avoient alors des connoissances & des lumières , devoient nécessairement ajouter aux trésors des langues. Mais ce qui dut contribuer le plus à enrichir la langue françoise, ce fut le commerce avec Constantinople. Quoique les Grecs de ce temps-là fussent aussi loin peut-être de ressembler aux Grecs du temps de Constantin & de Julien , que ceux-ci étoient éloignés des Grecs du siècle de Périclès & d'Alexandre , cependant ils parloient toujours la langue d'Homère & de Platon , ils cultivoient les arts ; & ces plantes dégénérées , à demi étouffées par un gouvernement féroce & foible, & par une superstition qui resserroit tout , portoient encore au bout de quinze cents ans sur les bords de la mer-Noire , des fruits fort supérieurs à tout ce qui étoit connu dans le reste de l'Europe.

Outre la communication que les

Français eurent d'abord avec les Grecs comme le reste des croisés, dans la suite ils se rendirent maîtres de Constantinople, & y fondèrent un nouvel empire, qui subsista près de soixante ans. Dans toute cette époque, l'empire grec fut presque une province de la France. Alors la langue des vaincus dut enrichir de ses dépouilles celle des vainqueurs. C'est peut-être là parmi nous l'époque de cette foule de mots grecs que nous avons adoptés ; c'est pour cette raison peut-être que notre langue qui dans son origine a été formée en partie des débris de la langue romaine, a cependant pour les mouvemens & pour les tours, & quelquefois pour la syntaxe, beaucoup plus d'analogie avec la langue de Démosthène & de Sophocle, qu'avec celle de Cicéron & de Térence. Cette analogie ou ce rapport dut augmenter à la renaissance des lettres. Plusieurs savans dans tous les genres, qui dans Paris

l'ambition de passer pour des
 is d'Athènes, nous donnèrent
 un grand nombre de mots em-
 de la langue qu'ils admiroient.
 ent ces mots se déguisèrent
 e terminaison françoise, com-
 étrangers qui prennent l'habit
 s qu'ils viennent habiter.

u-près dans la même époque
 encèrent nos guerres d'Italie,
 Charles VIII, sous Louis XII,
 François I, nous inondâmes
 1 pays où les arts fleurissoient
 es agitations de la liberté & de
 e. Alors la langue harmonieuse
 e de l'Arioste & du Tasse, la
 forte & précise de Machiavel
 tante, vint donner de nouvel-
 ons, comme de nouvelles ri-
 à la nôtre. Nous conquîmes des
 es & nous polîmes notre lan-
 & si le fruit de nos victoires
 chappa, nous fûmes du moins

suite des siècles & des hazards , la langue françoise se formoit , s'enrichissoit , s'épuroit par degrés.

Bientôt cette partie des hommes qui pense tandis que l'autre se délecte s'occupa de goût , lorsqu'ailleurs s'occupoit de carnage. On se mit à médier les anciens. Platon & Virgile , Homère & Lucrèce , Sophocle & Cécilius devinrent les maîtres & les modèles des Gaulois. La lecture de ces grands hommes , & l'admiration qu'ils ont déployé en maniant la langue , donna un plus grand caractère à la nôtre. Nous recueillîmes dans le commerce , de nouvelles images & de nouveaux rapports & d'expressions nouvelles d'idées ; nous ajoutâmes à la fécondité des mots , la fécondité des tours ; le goût ne présidoit point encore au choix. Nous ignorions alors que le langage a son caractère, dépend du climat , des mœurs , du gouvernement , des occupations habituelles

e peuple. Nous ne savions pas
 chaque langue a des principes qui
 ne suite nécessaire de ses premiè-
 mes, & de sa cōstitution géné-
 on ne peut changer sans la dé-
 Ainsi nous entassâmes d'abord
 notre, sans règle & sans choix,
 les richesses qui s'offrirent à
 à peu près comme l'Indigence
 précipite sur des trésors qu'elle
 tre, & dans le premier mo-
 ne peut distinguer ce qui con-
 son caractère ou à ses besoins.
 à l'époque de la plus grande
 ance de notre langue; & c'est
 de Amyot & de Montagne.
 entre ces deux écrivains, il y a
 la langue même, une différence
 ée. Celle de Montagne, par les
 par les formes, par l'assemblage
 ots & le caractère des images,
 que partout la physionomie des
 s anciennes. Il semble le plus
 it qu'il n'y a que la terminaison

des mots de françoise , & que l'usage qu'il en fait , appartient à la langue d'Athènes ou de Rome. Le style d'Amyot avec une prodigieuse abondance , a beaucoup plus le tour & la marche de notre langue. On put dire de son temps qu'il avoit , pour ainsi-dire , fondu dans l'ancienne naïveté Gauloise toutes les richesses nouvelles , & qu'en conservant l'esprit général de la langue , il en avoit fait disparoître les mélanges qui sembloient l'aîténer.

Après ces deux écrivains qui tous deux pour le style même sont encore célèbres , la langue tendit insensiblement à un nouveau caractère. Elle s'éloigna de la force & de la hardiesse énergique de l'un , pour prendre je ne sais quoi de plus circonspect & de plus sage , conforme à la raison tranquille qui préside à la plûpart de nos écrits. Elle s'éloigna de la simplicité naïve de l'autre , pour prendre un caractère de délicatesse & de dignité , qui es

la suite de notre gouvernement , & l'influence que la Cour , les femmes & les Grands doivent avoir sur la langue dans une monarchie. Alors elle dit une foule de termes qui ne furent point remplacés ; & semblable à des arbres que le fer émonde avec célérité , non pour leur faire porter plus de fruits , mais pour satisfaire à un luxe de décoration , elle fut moins cultivée & plus soignée , elle acquit en ce temps du goût , de la réserve , & de la noblesse. Dans la suite elle doit réparer une partie de ces pertes par les ouvrages des grands écrivains du siècle de Louis XIV , & par ce dont l'antiquité qu'ont les hommes de génie a écondu les langues , en jettant dans l'oubli une foule d'expressions nouvelles pittoresques , que les hommes méridionaux ou froids ne manquent pas de mépriser d'abord , parce qu'ils sont gouvernés par l'habitude , & qu'il est plus difficile en tout genre de critiquer que d'in-

venter. Elle devoit encore réparer les pertes dans notre siècle par un nombre de termes que la connoissance générale de la philosophie, des sciences & des arts, a répandus parmi nous & qu'elle a rendus depuis très familiers à la nation. Mais dans la période qui précéda ces deux siècles, la langue perdit de sa richesse, & gagnant beaucoup du côté du génie par une espèce de hauteur aspirée vers la noblesse, elle fut tout à la fois dédaigneuse & pauvre.

On sent que jusques-là elle étoit encore peu favorable à la poésie. Nous avons déjà eu un nombre d'essais dans ce genre, mais ces essais avoient beaucoup plus de réputation que de mérite. L'harmonie n'étoit point encore née; l'harmonie qui est la musique du langage par le mélange heureux des notes & des sons exprime le caractère du sentiment & de la pensée, & fait

tre à l'oreille comme les couleurs
 peignent aux yeux ; l'harmonie qui
 établit une espèce de balancement &
 d'équilibre , entre les différentes par-
 ties du discours , qui les lie & les en-
 chaîne , les suspend ou les précipite , &
 batte continuellement l'oreille qu'elle
 entraîne comme un fleuve qui coule
 sans s'arrêter jamais. Duperron , un
 de nos premiers orateurs , & qui passa
 pour un homme de génie , ne la con-
 nut pas. Coëffeteau qui fut long-tems
 célèbre par la pureté du langage , &
 qu'on citoit encore sous Louis XIV ,
 la soupçonna peut-être , mais ne la
 trouva point. Lingendes fit le pre-
 mier des efforts heureux pour la cher-
 cher , & dans son oraison funèbre de
 Louis XIII , d'ailleurs assez médiocre ,
 on en rencontre souvent des traces.
 Enfin Balzac la créa parmi nous ; Bal-
 zac qui eût long-tems la plus grande
 réputation , & qu'on n'estime point
 assez aujourd'hui ; dont les lettres

sans doute sont peu intéressantes quelquefois ridicules , mais qui dans ses autres ouvrages , & sur-tout dans son *Aristippe* & dans son *Prince* , à travers des fautes de goût a semé une foule de vérités , de tous les pays de tous les tems , & où l'on retrouve l'ame d'un citoyen & la hauteur de la vertu , relevées quelquefois par l'expression de Tacite.

On sçait qu'il accoutuma le premier les oreilles Françaises au nombre & à l'harmonie de la prose , contribua à perfectionner notre langue , en lui donnant une qualité plus. Ce mérite le fit appeler de son siècle le créateur de l'éloquence ; mais il en eut les formes bien plus que les mouvemens & la chaleur ; trop souvent il prit l'exagération pour l'éloquence même. Cette erreur n'est pas autant celle de son siècle que la sienne. Ceux qui commencent à cultiver cet art , ne s'en font jamais une idée bien nette.

Ils connoissent mieux le but
 les moyens, & en voulant l'at-
 tre ils le passent. Peut-être même
 tous les arts, poésie, peinture,
 sculpture, architecture, éloquence,
 les peuples & tous les siècles ont
 commencé par l'exagération. On
 produit un grand effet, & on
 ne peut y réussir qu'en ag-
 gravant. L'art de se réduire est
 difficile; & il n'est pas donné à
 le monde de faire naître l'admi-
 ration & le plaisir, en ne présentant
 que ce qui est. Il faut avoir long-tems
 éprouvé ses forces; il faut avoir appris
 à gouverner avec souplesse, pour
 pouvoir les arrêter au besoin. Peut-
 être même cette espèce de pente à
 l'exagération, tient-elle au génie de
 ceux qui font les premiers pas chez
 les peuples. Il faut, pour créer,
 avoir plus d'imagination que
 de raison; il faut qu'ils aient une cer-
 taine ardeur d'ame qui les emporte
me II. F

& les entraîne loin de ce qui est ordinaire. Ainsi probablement on fit des colosses avant la vénus de Médicis & l'apollon du Belvédér ; on bâtit les pyramides d'Egypte avant les ouvrages d'une architecture noble & régulière. Homère précéda Virgile ; Corneille , Racine ; & Michel-Ange , Raphaël. On doit donc être moins étonné de la teinte d'exagération qui se trouve dans tous nos premiers orateurs. La littérature Espagnole qui étoit alors très-connue en France , dut contribuer encore à nous donner une fausse grandeur. Elle put influencer sur l'éloquence , comme elle influa sur nos pièces de théâtre & nos romans. D'ailleurs l'étude même des anciens , & notre première admiration pour Athènes & pour Rome , dans un tems où notre goût n'étoit pas encore formé , put nous égarer. Ces modèles avoient quelque chose de trop disproportionné à notre foiblesse & sur-

tout à nos mœurs. Un bourgeois de Paris qui écrivoit des lettres à un autre bourgeois, ou à un homme de la cour, vouloit intéresser comme Cicéron écrivant à Atticus sur César & Pompée, ou comme Pline qui consultoit Trajan. Un Avocat plaidant pour une maison ou les limites d'un jardin, prétendoit bien être aussi éloquent que Démosthène appelant les Grecs à la liberté, ou que l'orateur Romain repoussant du haut de la tribune les fureurs de Clodius & d'Antoine. Trop au dessous de ces grands intérêts, on vouloit cependant les égaler; on vouloit mettre de petites choses modernes au niveau de ces grandes choses antiques qui nous étonnent par leur hauteur, & dont la distance augmente encore le respect qu'elles nous inspirent. De-là l'emphase & les grands mots, & les citations des anciens, & la magnificence du style portée dans des affaires

pour lesquelles , sous peine d'être ridicule , il falloit le style du monde le plus simple.

Le désir de copier la grandeur grecque & romaine avoit corrompu notre goût : le désir d'imiter ces mêmes peuples dans la partie technique , & pour ainsi dire le mécanisme de leur langage , retarda au siècle même de Louis XIV , la marche & les progrès de notre langue. On sçait que les langues anciennes avoient une foule de mots qui exprimoient , non point des idées , mais le rapport des idées qui précédoient avec celles qui devoient suivre ; des mots qui serpençoient à travers la marche du discours pour en rapprocher toutes les parties & en faire la liaison & le ciment , rappelloient par un signe la phrase qui étoit écoulée , appelloient celle qui devoit naître , remplissoient les intervalles , animoient , vivifioient , enchaînoient tout , & donnoient à la fois

orps du discours, de l'unité, du
 vement & de la souplesse. Des
 imes qui avoient plus réfléchi sur
 langues des anciens, que sur le
 ère de la nôtre, voulurent y
 sporter ce genre de beauté auquel
 se refusoit. Nous avons en géné-
 rès-peu de ces termes qui servent
 liaison. On voulut y suppléer en
 multipliant, en les répétant, en
 chant un très-grand nombre de
 ases accessoires à la phrase princi-
 e, en créant un faux style périod-
 ie, qui marchoit toujours escorté
 détails & de choses incidentes,
 au lieu de se développer avec net-
 e, offusquoit la vue par des em-
 ras, & dans sa lenteur n'avoit
 une fausse gravité sans noblesse.
 ors la langue se traîna au lieu de
 rcher : elle fut souvent en con-
 ste avec les sentimens, avec les
 es ; elle le fut surtout avec le ca-
 tère national. Ce système de lan-

gue forma une espèce de secte. Vaugelas, d'Ablancourt & Patru, hommes très-estimables d'ailleurs, & qui n'ont pas peu contribué à régler parmi nous & à épurer le langage, en furent comme les chefs. Elle dura long-tems ; elle eût sa superstition comme toutes les sectes, & ne pardonna pas toujours à ceux qui avoient des principes opposés. Heureusement Pafchal, la Rochefoucault & la Bruyère, poussés par leur génie & par le genre même qu'ils traitoient, prirent une route opposée, & plus conforme en même-tems & à la langue & à la nation. Ils détachèrent les idées ; ils les firent succéder l'une à l'autre rapidement ; ils donnèrent plus de précision à la phrase ; ils la débarrassèrent d'un vain luxe, & d'un cortége inutile de mots, & voulurent que la pensée s'élançât pour ainsi dire dans le style, avec toute sa vivacité & sa force, comme elle est dans l'ame, & déga-

gée de tous ces liens importuns qui pourroient la gêner. Peu-à-peu le caractère de notre langue fut connu. L'éloquence même, qui dans sa marche soutenue a le plus besoin de liaison, à celle des mots qui nous manque, substitua celle des idées. Sans aucune chaîne apparente tout se tint; tout fut entraîné par la force des choses mêmes. Le style se débarrassa de ses entraves; la pensée fut libre; la marche rapide; & le langage put se prêter avec souplesse à suivre tous les mouvemens de l'ame, comme un danseur qui accompagne la mesure & suit l'instrument sans que rien le gêne, au gré de son oreille ralentit ou précipite ses pas.

Tels furent pendant plusieurs siècles les obstacles que la langue Françoise eut à vaincre, & une partie des progrès qu'elle eut à faire. Mais pour créer des orateurs, une langue même perfectionnée ne suffit point. L'élo-

quence n'est pas de ces fruits qui naissent dans tous les sols & sous tous les climats. Elle a besoin d'être échauffée & nourrie par la liberté. Dans les anciennes républiques l'éloquence faisoit partie de la constitution. Sans elle point de gouvernement, point d'état. C'étoit elle qui portoit, qui abolissoit les loix, qui ordonnoit la guerre, qui faisoit marcher les armées, qui menoit les citoyens sur les champs de bataille, qui consacroit leurs cendres lorsqu'ils étoient morts en combattant. C'étoit elle, qui de dessus la tribune veilloit contre les tyrans, & faisoit retentir de loin à l'oreille des citoyens le bruit des chaînes qui les menaçoient. Chez les républicains l'éloquence étoit un spectacle. Les citoyens demeuroient des jours entiers à écouter leurs orateurs, avides des émotions qu'ils recevoient, & impatiens d'être agités. Il falloit nécessairement à un pareil peuple, la

erté , le loisir , l'aisance ; il falloit
 es esclaves chargés de travailler pour
 ix , & de suppléer à tous les soins de
 vie Enfin il n'y a peut-être jamais
 1 de grande éloquence que devant
 : peuple. C'étoit devant le peuple
 ue tonnoit Démosthène , & l'élo-
 uence étoit proscrite dans l'Aréo-
 age. Cicéron comme orateur étoit
 ix fois plus grand devant le peuple,
 u'il ne l'a jamais été en discutant
 ans le sénat Il faut à l'éloquence une
 semblée oratoire & qu'elle puisse
 giter ; il lui faut des hommes sur
 lesquels elle puisse secouer & prome-
 er à son gré les passions. C'est le
 eup'e qui frémit , qui palpite , qui
 ette des cris , qui verse des larmes.
 C'est devant le peuple que Tibérius
 Gracchus s'écrioit : » les bêtes féroces
 ont un antre où elles peuvent se
 réfugier & trouver un asyle : mais
 , vous , citoyens Romains , vous maî-
 tres d'une partie du monde , vous

» n'avez pas un toit où vous puissiez
 » reposer ; vous n'avez ni un foyer
 » ni un asyle , ni un tombeau ». C'est
 devant le peuple que l'orateur d'Athènes
 s'écrioit : » vous vous informez si
 » Philippe est vivant , ou si Philippe
 » est mort ; eh , que vous importe ? si
 » Philippe étoit mort , demain vous
 » vous feriez un autre Philippe ». C'est
 dans la chambre des communes , c'est
 devant cinq cents hommes assemblés
 qu'un orateur Anglois, dans une séance
 qui avoit duré un jour entier, & où l'on
 proposoit de remettre une affaire im-
 portante au lendemain , s'écria : » non,
 » je veux sçavoir aujourd'hui, & avant
 » de me retirer, si je me coucherai ce
 » soir citoyen libre de l'Angleterre,
 » ou esclave des tyrans qui veulent
 » m'opprimer ». C'est dans la même
 chambre qu'un orateur voulant déci-
 der la nation à la guerre , après une
 journée entière de débat, le soir à la
 lueur sombre des flambeaux qui éclai-

roient la salle, peignit le fantôme effrayant d'une domination étrangère, qui vouloit, disoit-il, remplir l'Europe, & après s'être étendu dans le continent, alloit traverser les mers, alloit aborder sur leur rivage, & apparoître tout-à-coup au milieu d'eux, traînant après lui la tyrannie, la servitude & les chaînes. C'est alors que l'assemblée s'émut, comme si dans ce moment elle avoit vu le fantôme percer la terre, & s'élever. Non, l'orateur républicain n'est pas un vain discoureur, chargé de cadencer des mots; ce n'est pas l'amusement d'une société ou d'un cercle: c'est un homme à qui la nature a remis un empire inévitable; c'est le défenseur d'une nation, c'est un souverain, c'est un maître; c'est lui qui fait trembler les ennemis de sa patrie. Aussi Philippe qui ne pouvoit subjuguier la Grece, tant que Démosthène respiroit, Philippe qui avoit pu

vaincre une armée à Chéronée, mais qui n'avoit pas vaincu Athènes, tant que Démosthène étoit un de ses citoyens, pour que ce Démosthène si terrible lui fut livré, offroit une ville en échange. Il donnoit vingt mille de ses sujets pour acheter un pareil ennemi.

Qu'est-ce que nos orateurs, qu'est-ce que notre éloquence ont de commun avec ces peuples? Dans la plupart des constitutions modernes un orateur n'est rien, ne peut rien. Que fait-il? qu'a-t-il à espérer? quels sont les grands intérêts qu'il a à défendre? Quel est aujourd'hui dans presque tous les états, le lieu & le tems où un homme éloquent puisse sauver sa patrie? Faites naître, si vous le pouvez, à Constantinople un homme avec le génie de l'éloquence, donnez-lui une ame noble & grande, & cette vigueur de sentimens que nous admirons dans les anciens orateurs; il faudra qu'il

l'étouffe ; il faudra qu'il asservisse ses passions généreuses aux circonstances , & dompte son génie ; semblable à ce Grec , qui fait prisonnier par les Perses , & entraîné loin de son pays à la cour des Satrapes , forcé de plier à la servitude un caractère qui étoit né pour la liberté , employoit tous les jours le pouvoir de la musique , & le mode le plus capable de porter la mollesse dans l'ame , pour adoucir , s'il étoit possible , la fierté de la sienne , & supporter l'esclavage & les fers avec moins de regret.

Dans les monarchies heureuses & tempérées par les loix , quoique la nation jouisse de la liberté que les loix donnent , on sent bien cependant que cette liberté n'est pas aussi favorable à l'orateur que celle des républiques. Outre que l'éloquence n'influe en rien sur l'Etat , & qu'il n'y a presque jamais de grands talens sans de grands objets , les esprits , les ames , les ca-

ractions, tout y est assujetti à une certaine mesure. Les rangs & les distinctions d'état étant plus marquées, imposent plus de gêne. Delà naissent les ménagemens & les égards. L'orateur républicain use de sa force toute entière ; l'orateur d'une monarchie est toujours occupé d'arrêter la sienne. L'un appartient à la passion qui le domine & règne sur lui ; l'autre a les bienséances pour maîtres & pour tyrans. L'un commande à ses égaux par la parole , & fier de sa grandeur qu'il fait lui-même , court se mettre à la place que lui assignent ses talens ; l'autre toujours resserré , toujours repoussé par les rangs qui l'environnent & le pressent , porte souvent le poids d'une grande ame déplacée. Enfin , comme dans les monarchies ce sont les grands , les riches , & tous ceux qui composent ce qu'on appelle le monde , qui distribuent la gloire des arts , & décident du prix des talens ;

comme la plûpart des hommes de cette classe par leur oisiveté, par leurs intrigues, par la lassitude & le besoin des plaisirs, par la recherche continuelle de la société, par la crainte de blesser l'amour-propre encore plus que l'orgueil, enfin par la politesse & le desir de plaire qui donne une attention continuelle & sur soi-même & sur les autres, ont, en général, plus d'esprit & de délicatesse de goût, que de passions & de force de caractère; ils doivent tendre sans cesse à atténuer, pour ainsi dire, & affiner le style, la langue & l'esprit. Sur-tout leur sensibilité inquiète doit redouter une sorte d'éloquence impétueuse & vive, qui dans sa marche suivroit l'impulsion trop rapide de la vérité. Quelque sûrs d'eux-mêmes qu'ils soient, ils ne veulent pas qu'on les approche de trop près; ils craignent d'être heurtés, & veulent toujours qu'il y ait des barrières au devant

d'eux. Il faut donc que l'éloquence ; dans les monarchies , ait une marche plus circonspecte & plus lente ; il faut que sans cesse elle s'observe , qu'elle indique plus qu'elle ne prononce , qu'elle diminue souvent la faille des objets , & jette une draperie sur la plûpart de ses idées. Cicéron contre Catilina & contre Antoine , s'abandonnoit à son génie ; & les expressions , les tours , les mouvemens venoient le chercher en foule , & se précipitoient au devant de lui : ce même orateur , quand César régna dans Rome , voulut lui adresser une espèce de discours en forme de lettre , où il conciliât ce qu'il se devoit à lui-même , & ce qu'il falloit accorder au nouveau maître que lui avoit donné Pharsale ; il recommença six fois , & n'en put venir a bout ; & i. y eut dans l'éloquence même quelque chose d'impossible : Cicéron.

L'éloquence parmi nous ne pouvoit

guère renaître que dans la chaire ou le barreau, mais là, que d'obstacles encore! Les premiers hommes de l'état qui devoient un jour commander les armées & gouverner les provinces, étoient à Rome les orateurs qui plaidoient les causes & défendoient les citoyens. Ils parloient dans une grande assemblée, au bruit des acclamations d'un peuple, en présence des dieux de la patrie dont la statue s'élevoit à côté de l'orateur. Souvent les causes étoient mêlées à des affaires d'état. Souvent il s'agissoit de juger des hommes qui avoient gouverné une partie du monde. Des députés de l'Afrique & de l'Asie sollicitoient au nom de l'univers. Pour émouvoir le peuple, pour attendrir les juges, on avoit recours à cette éloquence de spectacle plus puissante que celle des paroles, & qui en s'emparant des sens passionne l'ame & la trouble. On présentoit les accusés en deuil, les pères avancés en

âge qui redemandoient leurs fils , les femmes & les enfans défolés. On expofoit aux yeux des juges les cicatrices & les bleffures du guerrier qui avoit combattu pour l'Etat. Souvent on invoquoit les dieux ; & l'orateur en regardant leurs ftatues ou leurs temples , les prioit de fauver l'innocence , & de descendre par leur inspiration dans l'ame des juges pour les éclairer. Ces invocations , ces prières , ces spectacles pathétiques présentés par un homme éloquent , & foutenus de l'accent de la douleur & de la pitié , faisoient la plus forte impreflion sur un peuple sensible. Parmi nous tout est différent. Point de ces caufes qui tiennent aux affaires d'Etat. Point même de ces grandes caufes criminelles où un orateur puiſſe fauver la vie d'un citoyen. Les premières font fous l'autorité immédiate du prince ; les fécondes fe discutent & s'approfondiffent en fecret fous l'œil calme & févère de la juſtice.

Parmi les causes ordinaires, plusieurs par l'embarras de nos procédures ne dépendent que des formes ; plusieurs par le vice de nos loix qui se combattent, se réduisent souvent à une discussion sèche de loix qu'il faut éclaircir. L'étude même de tant de législations opposées, consume parmi nous la vie d'un orateur. Peut-être même ces grands mouvemens de l'éloquence qu'on admiroit à Rome, nous conviendroient peu. En général, nous avons de la vivacité dans le caractère, & de la sagesse dans l'esprit. Nous agissons, nous parlons, nous nous conduisons par une espèce d'imagination rapide qui nous entraîne, & qui est peut-être l'effet de la foule des petites passions qui nous dominent & se succèdent. Mais comme nous sommes peu accessibles aux grandes passions qui n'ont pas le temps de s'affermir & de descendre profondément dans notre ame, nous portons dans les ju-

gemens qui tiennent aux choses de l'esprit ; une sorte de raison froide , qui est peu susceptible d'illusions. De-souvent notre espèce d'incrédulité pour les mouvemens extraordinaires & passionnés de l'ame. De-là surtout dans l'éloquence comme au théâtre cette facilité à saisir les petites teintes de ridicule qu'une circonstance étrangère mêle quelquefois aux grandes choses , & qui surtout sont si voisines du pathétique que l'on cherche.

On sait quel a été avant le siècle Louis XIV , & même au commencement de ce règne célèbre , le mauvais goût de notre barreau. Le théâtre d'une farce d'un grand homme* nous a conservé la peinture ; & si on excite le degré d'exagération théâtrale qu'il faut toujours pour que la fiction produise l'effet de la vérité , & que le ridicule soit en faille , les portraits

* Les Plaideurs de Racine.

étoient ressemblans. Il faut convenir qu'il y a loin de *petit-Jean* & de l'*Intimé*, à Hortensius & à Cicéron.

L'éloquence de la chaire avoit des défauts presque semblables. Affectations, exagérations, pointes ridicules, entassement des métaphores, mélange du profane & du sacré, citations éternelles de grec, de latin, d'hébreu, & un peu plus d'Ovide ou d'Horace que des pères, enfin multitude d'idées empruntées des erreurs & des préjugés du temps sur la Physique, sur l'Histoire Naturelle, sur l'Astronomie, sur l'Astrologie, sur l'Alchimie; car alors on prodiguoit tout, & on faisoit étalage de tout; tel étoit le goût des orateurs sacrés sous Henri IV & sous Louis XIII.

On peut demander pourquoi les peuples sauvages dans la sorte d'éloquence qu'on leur remarque quelquefois, n'ont jamais de mauvais goût, tandis que les peuples civilisés y sont

su jets. C'est sans doute parce que les premiers ne suivent que les mouvemens impétueux de leur ame, & qu'aucune convention étrangère ne se mêle chez eux aux cris de la nature. Le mauvais goût ne peut guère exister que chez un peuple réuni en grand corps de société, où l'esprit naturel est gâté par le luxe, par les vices, par l'excès de la vanité, & le desir secret d'ajouter à chaque objet ou à chaque idée, pour augmenter l'impression naturelle que cet objet doit faire. La pensée du sauvage est simple comme ses mœurs; & son expression simple & pure comme sa pensée; il n'y entre point d'alliage. Mais le peuple déjà corrompu par les vices nécessaires de la société, & qui faisant des efforts pour s'instruire & secouer la barbarie, n'a pas encore eu le temps de parvenir à ce point qu'on nomme le goût; où le peuple qui par une pente non moins nécessaire, après l'avoir trouvé s'en

éloigne , ne veut pas seulement peindre ses sentimens & ses idées : il veut encore étonner & surprendre. Il joint toujours quelque chose d'étranger à la chose même. Ainsi tout se dénature , & aucun objet n'est présenté , tel qu'il existe.

L'éloquence françoise pour parvenir au point où elle s'est élevée sous le règne de Louis XIV , avoit donc un intervalle immense à franchir. Mais il y a une marche lente & nécessaire des esprits , qui entraîne tout , & amène insensiblement chez un peuple policé le développement & la perfection des arts. Depuis François I , époque de la renaissance des lettres , l'esprit national s'avança peu-à-peu vers ce terme. Il en est des peuples comme des hommes , & leur marche est la même. Les idées s'entassent par la foule des objets que l'on voit , & l'esprit s'aggrandit par les tableaux qui viennent frapper l'imagination, Alors il s'excite une

espèce de sève ou de fermentation générale qui anime tout. Les uns entraînés par le cours politique des affaires, prennent part au destin des nations. Ils négocient, ils combattent, ils ont de ces grandes pensées qui changent, bouleversent ou affermissent le sort des peuples. Les autres observent & suivent ces mouvemens. Ils contemplent les succès & les malheurs, le génie qui se mêle avec les fautes, le hazard qui domine impérieusement le génie, & les passions humaines qui partout terribles & actives entraînent la marche des états. De ce mélange de chocs & de réflexions, de grands intérêts & de sentimens que ces intérêts font naître, se forme peu-à-peu chez un peuple un assemblage d'idées, qui tantôt se développent rapidement, & tantôt germent avec lenteur. Mais rien ne contribue tant à cette activité générale des esprits que les troubles civils & les agitations intérieures d'un pays.

pays. C'est alors que la nature est dans toute sa force , ou qu'elle tend à y parvenir. Alors elle a l'énergie des grandes passions qui ne peuvent naître que dans l'état violent des sociétés ; & elle n'est point assujettie à ce frein que les sociétés reçoivent des loix , & qui pour le bien général comprimant tout , affoiblit tout. Alors les esprits comme les caractères se combattent. Tout se heurte & se repousse. Tout prend le poids que lui donne sa force. L'homme qui est né avec de la vigueur , n'étant plus arrêté par des conventions , marche où le sentiment de sa vigueur l'entraîne. L'esprit dans sa marche fière , ose se porter de tous les côtés , ose fixer tous les objets. L'énergie de l'ame passe aux idées , & il se forme un ensemble d'esprit & de caractère propre à concevoir & à produire un jour de grandes choses. Celui même qui par sa nature est incapable d'avoir un mouvement , s'attache à ceux qui ont

une activité dominante & propre à entraîner : alors sa foiblesse même jointe à une force étrangère , s'élève & devient partie de la force générale.

Tel fut l'état de la nation françoise depuis François II, jusqu'à la douzième année du règne de Louis XIV, c'est-à-dire pendant l'espace d'un siècle. Aux troubles & aux guerres civiles qui remuoient fortement les ames, se joignoient en même-temps les querelles de religion. Tout le monde étoit occupé de cet intérêt sacré. On écrivoit, on combattoit, on disputoit. On tenoit un poignard d'une main & la plume de l'autre. Le fanatisme qui chez un peuple éclairé étouffe les lumières, les faisoit naître chez un peuple ignorant. Enfin lorsque l'autorité qui sort toujours & s'élève du milieu des ruines, commença à tout calmer; lorsque la force qui étoit dans les caractères, contenue de toute part, ne put plus se répandre au dehors, il

rien agiter, elle se porta sur d'autres objets. Elle forma dans les premiers rangs, des hommes d'Etat ; dans ces hommes à qui la puissance est interdite, & qui cependant fatigués de leur obscurité, sentoient le besoin d'en sortir & d'occuper leur siècle d'eux-mêmes, elle développa & créa les talens des arts. Alors naquit le poëte, le peintre, le statuaire, l'orateur. Chacun d'eux appella sur lui les regards de la nation. Mais ce qu'on doit remarquer, c'est que tous les arts précédèrent parmi nous celui de l'éloquence. Ainsi lorsque nous n'avions pas encore un véritable orateur, déjà le Pouffin étoit au rang des premiers peintres de l'Europe ; déjà le Sueur avoit irrité l'envie par ses chefs-d'œuvre ; Sarrazin avoit perfectionné la sculpture, & donné des monumens à l'Italie ; enfin nous avions eu des poëtes qu'on pouvoit lire, long - temps avant que nous

eussions des orateurs qu'on pût entendre.

La poésie a eu la même marche chez tous les peuples. Qu'on ne s'en étonne pas. De toutes les facultés de l'homme, l'imagination est la première qui s'éveille. Ce n'est que lentement & par degrés que l'ame se replie sur elle-même. Elle commence par s'élançer au dehors; elle parcourt tous les objets, & à l'aide de ses sens elle s'empare de l'univers physique. Alors telle que Raphaël ou le Corrége, elle dessine pour elle-même une multitude de tableaux. L'imagination a levé le plan de la nature; la poésie l'offre en relief, ou le met en couleurs. Elle a plus d'images que d'idées; elle tient plus aux organes qu'à la réflexion. Il n'en est pas de même de l'éloquence. Ce n'est pas assez pour elle de sentir & de peindre, il faut qu'elle compare & combine une grande multitude d'idées. Il faut qu'elle

leur assigne à toutes l'ordre & le mouvement. Il faut qu'elle en fasse un tout raisonné & sensible. Il faut qu'elle ait parcouru les arts, les loix, les sciences & les mœurs; qu'enrichie de connoissances, elle les domine, & semble planer au dessus d'elles; qu'en les jetant, elle n'en paroisse ni prodigue, ni avare; que tantôt elle les indique & tantôt elle les déploie; que souvent elle fasse succéder des vérités en foule, que souvent elle s'arrête & se repose sur une vérité. Il faut que, semblable au mécanicien qui compare les forces & les résistances, elle connoisse l'homme & ses passions; qu'elle calcule & les effets quelle veut produire, & les instrumens qu'elle a; qu'elle estime par quel degré il faut ou ralentir, ou presser le mouvement. Tous ces secrets supposent déjà une foule d'expériences & d'observations fines ou profondes. Il n'est donc pas étonnant que par-tout la poésie soit née avant

l'éloquence ; mais on peut dire qu'en la précédant , elle l'a fait naître. Elle apprend à l'imagination l'art d'appliquer la couleur à la pensée ; à l'esprit , l'art de donner du ressort aux idées en les resserrant ; à l'oreille , le secret de peindre par l'harmonie , & de joindre la musique à la parole. Ainsi les poètes , parmi nous , ont préparé les orateurs.

Les spectacles peut-être y ont aussi contribué en formant le goût. Ces impulsions rapides qu'on reçoit au théâtre , & les jugemens de plusieurs milliers d'hommes qui se communiquent à la fois , forment d'abord un instinct obscur & vague , & conduisent peu-à-peu à un goût réfléchi. Bientôt ce goût se répand. Alors l'éloquence & le langage réforment ce qu'ils ont encore de barbare. Le goût punit par le ridicule , ceux qui s'écartent de ses loix. La société perfectionnée achève de l'étendre. C'est-là en effet que les

hommes réunis & opposés s'essayent, s'observent & se jugent; là, en comparant toutes les manières de juger, on apprend à réformer la sienne; là, les teintes rudes s'adoucissent; les nuances se distinguent; les esprits se polissent par le frottement; l'ame acquiert par l'habitude une sensibilité prompte; elle devient un organe délicat, à qui nulle sensation n'échappe, & qui, à force d'être exercée, prévoit, ressent & démêle tous les effets. Aussi l'orateur de Rome, dans un des livres qu'il a composés sur l'éloquence, nous apprend que plusieurs orateurs célèbres s'assembloient chez les femmes Romaines les plus distinguées par leur esprit, & puisoient dans leur société, une pureté de goût & de langage, que peut-être ils n'auroient pas trouvée ailleurs. La société, après les guerres civiles, dut acquérir en France ce degré de perfection qui est nécessaire pour les arts, & qui portée à un cer-

tain point, les anime, mais qui au-delà peut les étouffer & les corrompre: heureusement elle n'étoit point encore parvenue à cet excès; & de la perfection de la société & du goût, jointe à celle de la langue, devoit naître peu-à-peu celle de l'éloquence.

Il y avoit une école d'orateurs toujours subsistante, c'étoit celle de la chaire. Les orateurs sacrés, malgré leur mauvais goût, devoient être souvent élevés au dessus d'eux-mêmes, par la dignité de la religion & de la morale. Les grands objets inspirent de grandes idées; il est impossible de n'être pas quelquefois sublime en parlant de Dieu, de l'éternité & du tems. Newton même, selon la remarque d'un écrivain philosophe *, Newton étoit éloquent sur ces objets. Quelques hommes dans ce genre

* M. d'Alembert, dans son discours de réception à l'Académie Française.

avoient donc acquis de la célébrité, & d'autres faisoient effort pour y atteindre. Ne pouvant donner l'impulsion à leur siècle, ils étoient du moins capables de la recevoir.

Les esprits se trouvoient dans cette disposition, quand Louis XIV, a qui il fut enfin permis d'être Roi, développa son caractère, & fit naître de grands événemens. On vit la France quarante ans aux prises avec l'Europe; on vit des provinces conquises, tous les Rois ou humiliés, ou protégés, ou vaincus, une foule de grands hommes, les arts & les plaisirs au milieu des batailles, par-tout un caractère imposant, & cet éclat de renommée qui subjugue autant que la force, qui annonce la puissance, la fait, & la multiplie. Alors les esprits & les ames se montèrent au niveau du gouvernement. Chacun fut jaloux de soutenir la dignité de sa nation. Le sujet ne pouvant être à côté de

son Roi par la puissance , voulut s'y placer par la gloire. L'enthousiasme public fit naître ou perfectionna les talens. Ils se vouèrent tous , ou au plaisir ou à la grandeur du maître. Louis XIV , du fond de ses palais animoit tout ; il ordonnoit à ses sujets d'être grands , & le génie , cet esclave altier , debout aux pieds du trône , attendoit ses ordres en silence pour lui obéir.

Qu'on se représente une de ces fêtes , telle qu'on en donnoit quelquefois dans la Grèce & dans Rome ; ces fêtes , où après des victoires cent mille citoyens étoient assemblés , où tous les temples étoient ouverts , où les autels & les statues des dieux étoient couronnés de fleurs , où la poésie , la musique , la danse , les chefs-d'œuvre de tous les arts , les représentations dramatiques de toute espèce étoient prodiguées , & où la renommée & la gloire , en présence d'une

nation entière attendoient les talens. Si dans l'assemblée tout-à-coup paroissoit un orateur , & qu'au milieu de l'ivresse générale il voulut se faire entendre , ne falloit-il pas que tout cet appareil de grandeur dont il étoit entouré , l'élevât lui-même ? N'étoit-il pas forcé comme malgré lui de donner plus de dignité à ses idées , plus de hauteur à son imagination , plus de noblesse à son langage , & je ne sçais quoi de plus auguste & de plus fort à son accent ? Telle est l'image de la révolution , que l'éloquence éprouva sous le règne de Louis XIV *.

* On peut dire que tout étoit prêt pour cette révolution. Les siècles avoient formé la langue ; son caractère étoit connu ; sa marche étoit fixée. Des écrivains lui avoient donné la richesse & l'harmonie ; d'autres la précision & la force. Les grands modèles étoient approfondis. Le goût général étoit épuré. L'imagination des peuples s'étoit montée. La véritable grandeur

Cependant nous n'eûmes point d'éloquence politique. Notre gouvernement & la forme de la constitution s'y refusoient. Nous eûmes dans ce genre , l'éloquence des monarchies, qui consistoit à louer. L'éloquence du barreau acquit de l'ordre , de la justesse , de la pureté dans son langage , plus de précision dans ses raisonnemens ; mais elle ne put acquérir cette force , qui est ridicule quand elle n'est que dans les mots , qui pour se communiquer , doit être imprimée à la pensée , & ne peut jamais l'être que par la chose même & l'importance

avoit fait disparaître la fausse. Enfin un Roi & des hommes illustres à célébrer , une cour sensible à tous les charmes de l'esprit , un clergé plus éclairé , un barreau plus instruit , un gouvernement occupé de la réforme des loix , & les premières dignités de l'église accordées quelquefois aux premiers talens de la chaire , tout cela ensemble contribua à faire naître & à perfectionner parmi nous des orateurs.

générale de l'objet. Notre éloquence s'éleva donc sur-tout dans la chaire, & c'est-là qu'elle parvint à sa plus grande hauteur. Car pour être vraiment éloquent ; on a besoin d'être l'égal de ceux à qui l'on parle, quelquefois même d'avoir ou de prendre sur eux une espèce d'empire : & l'orateur sacré parlant au nom de Dieu, peut seul déployer dans les monarchies devant les grands, les peuples & les Rois, cette sorte d'autorité, & cette franchise altière & libre, que dans les républiques l'égalité des citoyens, & une patrie qui appartenoit à tous, donnoit aux anciens orateurs. Dans tous les autres genres, nous eûmes plutôt de la dignité que de la force ; & notre éloquence circonfpecte jusques dans sa grandeur, & mesurée même en s'élevant, fut presque toujours noble & sage, & presque jamais impétueuse & passionnée.



C H A P I T R E X X X I .

De Mascaron & de Bossuet.

L'ÉLOQUENCE Françoisse se distingua sur-tout par les éloges & les panégyriques funèbres. Ce genre qui n'est qu'une déclamation méprisable, quand l'objet en est vil, & une déclamation ridicule, quand l'orateur n'est pas éloquent, parut sous Louis XIV avec éclat. Deux orateurs célèbres, Fléchier & Bossuet le fixèrent, comme deux grands poëtes avoient fixé l'art bien plus difficile de la tragédie. On peut observer que la tragédie, en se perfectionnant parmi nous, eut à peu près la même marche que l'éloquence. Dans toutes deux, on commença par le mélange de la force & du mauvais goût. Le génie se monta ensuite à une élévation pleine de grandeur, mais

inégale. Enfin les esprits se polissant , mais s'affoiblissant un peu , vinrent par le progrès des lumières , à ce point où le goût des détails fut plus parfait , mais où l'élégance continue nuit à la grandeur & sans doute à la force. Telle est peut-être la marche nécessaire des esprits dans tous les arts : telle fut celle de l'oraison funèbre. Mascaron fut dans ce genre , ce que Rotrou fut sur le théâtre. Rotrou annonça Corneille ; & Mascaron , Bossuet.

On peut dire que cet orateur marque dans l'éloquence le passage du siècle de Louis XIII , à celui de Louis XIV. Il a encore de la rudesse & du mauvais goût de l'un ; il a déjà de l'harmonie , de la magnificence de style , & de la richesse de l'autre. Sa manière tient à celle des deux hommes célèbres qui en le suivant l'ont effacé. Il semble qu'il s'effaye à la vigueur de Bossuet , & aux détails heureux de Fléchier ;

mais ni assez poli , ni assez-grand , il est également loin & de la sublimité de l'un , & de l'élégance de l'autre. Au reste il ne faut pas confondre les derniers discours de cet orateur avec les premiers. A mesure qu'il avance , on voit que son siècle l'entraîne ; & de l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche , à celle de Turenne , il y a peut-être la même distance , que de Saint Genêt à Vincefflas * , ou de Clitandre à Cinna.

En général Mascaron étoit né avec plus de génie que de goût , & plus d'esprit encore que de génie. Quelquefois son ame s'élève , mais soit le défaut du temps , soit le sien , quand il veut être grand , il trouve rarement l'expression simple. Sa grandeur est plus dans les mots que dans les idées. Trop souvent il retombe dans la Métaphysique de l'esprit , qui paroît une espèce de luxe , mais un luxe faux qui annonce

* Deux Tragédies de Rotrou.

plus de pauvreté que de richesse. Il est alors plus ingénieux que vrai , plus fin que naturel. On lui trouve aussi de ces raisonnemens vagues & subtils qui se rencontrent si souvent dans Corneille ; & l'on fait combien ce langage est opposé à celui de la vraie éloquence. Son plus grand mérite est d'avoir eu la connoissance des hommes. Il a dans ce genre des choses senties avec esprit & rendues avec finesse. Ainsi dans l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre , il dit , en parlant des princes, » qu'ils s'imaginent avoir un ascen- » dant de raison comme de puissance ; » qu'ils mettent leurs opinions au même rang que leurs personnes , & qu'ils » sont bien aises, quand on a l'honneur » de disputer avec eux , qu'on se sou- » vienne qu'ils commandent à des légions ».

Plus bas il ajoute » que les grands » ont une certaine inquiétude dans l'es- » prit , qui leur fait toujours deman-

» der une courte réponse à une grande
» question ».

Il dit en parlant du désintéressement de Turenne » que les Fabriques & les
» Camilles se sont plus occupés des
» richesses par le soin laborieux de s'en
» priver , que M. de Turenne par
» l'indifférence d'en avoir , ou de n'en
» avoir pas ». Et en parlant de la simplicité de ce grand homme « qu'il ne
» se cachoit point , qu'il ne se monroit
» point , qu'il étoit aussi éloigné du
» faste de la modestie , que de celui de
» l'orgueil ».

On trouve dans cette dernière oraison funèbre plus de beautés vraies & solides que dans toutes les autres. Le ton en est éloquent ; la marche en est belle ; le goût plus épuré. Il s'y rencontre moins de comparaisons tirées & du soleil levant & du soleil couchant, & des torrens & des tempêtes , & des rayons & des éclairs. Il y est moins question d'ombre & de nuages , d'af-

tre fortuné, de fleuve fécond, d'océan qui se déborde, d'aigle, d'aiglon, d'apostrophe au grand prince ou à la grande princesse, ou à l'épée flamboyante du Seigneur, & tous ces lieux communs de déclamation & d'ennui, qu'on a pris si long-temps & chez tant de peuples pour de la poésie & de l'éloquence.

Bossuet a encore quelques-uns de ces défauts ; mais qui ne fait par combien de beautés il les rachète. On a dit que c'étoit le seul homme vraiment éloquent sous le siècle de Louis XIV. Ce jugement paroîtra sans doute extraordinaire ; mais si l'éloquence consiste à s'emparer fortement d'un sujet, à en connoître les ressources, à en mesurer l'étendue, à enchaîner toutes les parties, à faire succéder avec impétuosité les idées aux idées, & les sentimens aux sentimens, à être poussé par une force irrésistible qui vous entraîne, & à communiquer ce mouvement rapide

& involontaire aux autres ; si elle consiste à peindre avec des images vives, à agrandir l'ame, à l'étonner, à répandre dans le discours un sentiment qui se mêle à chaque idée, & lui donne la vie ; si elle consiste à créer des expressions profondes & vastes qui enrichissent les langues, à enchanter l'oreille par une harmonie majestueuse ; à n'avoir ni un ton, ni une manière fixe, mais à prendre toujours & le ton & la loi du moment, à marcher quelquefois avec une grandeur imposante & calme, puis tout-à-coup à s'élan- cer, à s'élever, à descendre, à s'élever encore, imitant la nature qui est irrégulière & grande, & qui embellit quelquefois l'ordre de l'univers par le désordre même ; si tel est le caractère de la sublime éloquence, qui parmi nous a jamais été aussi éloquent que Bossuet ? Voyez dans l'Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre, comme il annonce avec hauteur qu'il va instruire

les Rois ; comme il se jette ensuite à travers les divisions & les orages de cette isle ; comme il peint le débordement des sectes , le fanatisme des indépendans , au milieu d'eux Cromwel , actif & impénétrable , hypocrite & hardi , dogmatifant & combattant , montrant l'étendart de la liberté , & précipitant les peuples dans la servitude ; la Reine luttant contre le malheur & la révolte , cherchant par - tout des vengeurs , traversant neuf fois les mers , battue par les tempêtes , voyant son époux dans les fers , ses amis sur l'échafaut , ses troupes vaincues , elle-même obligée de céder , mais dans la chute de l'Etat , restant ferme parmi ses ruines , telle qu'une colonne qui après avoir long - temps soutenu un temple ruiné , reçoit sans en être courbée , ce grand édifice qui tombe & fonde sur elle sans l'abattre.

Cependant l'orateur , à travers ce

grand spectacle qu'il déploie sur la terre , nous montre toujours Dieu présent au haut des'cieux , secouant & brisant les trônes, précipitant la révolution , & par sa force invincible, enchaînant ou domptant tout ce qui lui résiste. Cette idée répandue dans le discours d'un bout à l'autre , y jette une terreur religieuse qui en augmente encore l'effet , & en rend le pathétique plus sublime & plus sombre.

L'éloge funèbre de Henriette d'Angleterre ne présente ni de si grands intérêts , ni un tableau si vaste. C'est un pathétique plus doux , mais qui n'en est pas moins touchant. Peut-être même que le sort d'une jeune Princesse , fille , sœur , & belle-sœur de Roi, jouissant de tous les avantages de la grandeur & de tous ceux de la beauté , morte en quelques heures à l'âge de vingt-six ans par un accident affreux , & avec toutes les marques d'un empoisonnement , devoit faire

sur les ames une impression encore plus vive que la chute d'un trône & la révolution d'un Etat. On fait que les malheurs imprévus nous frappent plus que les malheurs qui se développent par degrés. Il semble que la douleur s'use dans les détails. D'ailleurs les hommes ordinaires n'ont point de trône à perdre ; mais leur intérêt ajoute à leur pitié , quand un exemple frappant les avertit que leur vie n'est rien. On diroit qu'ils apprennent cette vérité pour la première fois ; car tout ce qu'on sent fortement, est une espèce de découverte pour l'ame.

On ne peut douter que Bossuet en composant cet éloge funèbre , ne fût profondément affecté , tant il y parle avec éloquence & de la misère & de la foiblesse de l'homme ! Comme il s'indigne de prononcer encore les mots de grandeur & de gloire ! Il peint la terre sous l'image d'un débris vaste & universel ; il fait voir l'homme cher-

chant toujours à s'élever, & la puissance divine poussant l'orgueil de l'homme jusqu'au néant, & pour éga-
 ler à jamais les conditions, ne faisant de nous tous qu'une même cendre.
 Cependant Bossuet, à travers ces idées générales revient toujours à la
 Princesse; & tous ses retours sont des cris de douleur. On n'a point encore
 oublié au bout de cent ans l'impression terrible qu'il fit, lorsqu'après un
 morceau plus calme, il s'écria tout-à-coup: « O nuit désastreuse! Ô nuit
 » effroyable! où retentit comme un
 » éclat de tonnerre, cette étonnante
 » nouvelle, Madame se meurt, Ma-
 » dame est morte ». Et quelques mo-
 mens après, ayant parlé de la gran-
 deur d'ame de cette Princesse, tout-
 à-coup il s'arrête, & montrant la
 tombe où elle étoit renfermée, « la
 » voilà malgré son grand cœur, cette
 » Princesse si admirée & si chérie; la
 » voilà telle que la mort nous l'a faite!

» encore

» encore ce reste tel quel va t-il dis-
 » paroître. Nous l'allons voir dé-
 » pouillée , même de cette triste
 » décoration. Elle va descendre à ces
 » sombres lieux , à ces demeures sou-
 » terraines , pour y dormir dans la
 » poussière avec les grands de la terre ,
 » avec ces Rois & ces Princes anéan-
 » tis , parmi lesquels à peine peut-on
 » la placer , tant les rangs y sont
 » pressés ! tant la mort est prompte à
 » remplir ces places » ! Puis tout-à-
 coup il craint d'en avoir trop dit. Il
 remarque que la mort ne nous laisse
 pas même de quoi occuper une place ,
 & que l'espace n'est occupé que par
 les tombeaux. Il suit les débris de
 l'homme jusque dans sa tombe. Là il
 fait voir une nouvelle destruction au
 delà de la destruction. L'homme dans
 cet état , devient un je ne fais quoi
 qui n'a plus de nom dans aucune lan-
 gue. « Tant il est vrai , s'écrie l'ora-
 teur , que tout meurt en lui , jusqu'à

» ces termes funèbres par lesquels
 » exprimoit ses malheureux restes.
 Il est difficile , je crois , d'avoir
 éloquence & plus forte , & plus ad-
 donnée , & qui avec je ne fais qu'une
 familiarité noble , mêle autant de gra-
 deur.

L'éloge funèbre de la Princesse
 latine , quoique bien moins intéres-
 sant , nous offre aussi quelques gra-
 traits , mais d'un autre genre. Tel est
 un morceau sur la cour ; sur ce
 langage éternel qu'on y voit des pla-
 & des affaires ; sur ces jalousies féroces
 des au dedans , & cette brillante cor-
 ruption au dehors ; sur les apparences
 de gaîté qui cachent une ambition
 ardente , des soins si profonds , & si
 sérieux , dit l'orateur , aussi triste
 est vain. On peut encore citer le
 tableau des guerres civiles de la ma-
 jorité , & sur-tout un morceau sub-
 limé sur les conquêtes de Charles Gustave
 Roi de Suède. On diroit que l'ora-

suit la marche du conquérant qu'il peint, & se précipite avec lui sur les royaumes. Mais si jamais il parut avoir l'enthousiasme & l'ivresse de son sujet, & s'il le communiqua aux autres, c'est dans l'éloge funèbre du Prince de Condé. L'orateur s'élançe avec le héros. Il en a l'impétuosité comme la grandeur. Il ne raconte pas; on diroit qu'il imagine & conçoit lui-même les plans. Il est sur les champs de bataille. Il voit tout, il mesure tout. Il a l'air de commander aux événemens; il les appelle, il les prédit; il lie ensemble & peint à la fois le passé, le présent, l'avenir: tant les objets se succèdent avec rapidité! tant ils s'entassent & se pressent dans son imagination! Mais la partie la plus éloquente de cet éloge en est la fin. Les six dernières pages sont un mélange continuel de pathétique & de sublime. Il invite tous ceux qui sont présens, princes, peuple, guerriers, & sur-tout les amis

de ce Prince , à environner son monument , & à venir pleurer sur la cendre d'un grand homme. « Jetez les yeux » de toutes parts : voilà tout ce qu'a » pu faire la magnificence & la piété » pour honorer un héros ; des titres , » des inscriptions , vaines marques de » ce qui n'est plus ; des figures qui » semblent pleurer autour d'un tom- » beau , & des fragiles images d'une » douleur que le temps emporte avec » le reste ; des colonnes qui semblent » vouloir porter jusqu'au ciel le ma- » gnifique témoignage de notre néant ; » & rien enfin ne manque dans tous » ces honneurs que celui à qui on les » rend. Pleurez donc sur ces foibles » restes de la vie humaine ; pleurez sur » cette triste immortalité que nous » donnons aux héros ».

Enfin il ajoute ces mots si connus , & éternellement cités. Pour moi , s'il » m'est permis , après tous les autres , » de venir rendre les derniers devoirs

» à ce tombeau , ô Prince , le digne
 » sujet de nos louanges & de nos re-
 » grêts , vous vivrez éternellement
 » dans ma mémoire..... agréez ces
 » derniers efforts d'une voix qui vous
 » fut connue. Vous mettez fin à tous
 » ces regrets. Au lieu de déplorer la
 » mort de ce grand Prince , do-
 » réz-vous à vous-même d'avoir appris de vous
 » à reconnaître une sainte. Heureux
 » si avec ces cheveux blancs , du
 » compte de la gloire vous rendrez de mon
 » administration une réserve au trou-
 » peau que je pourrai offrir de la parole
 » de vie, les regrets d'une voix qui tom-
 » be , & d'une gloire qui s'éteint ».

Dans cette période si touchante ,
 on aime à voir le héros paroître , &
 se mêler lui-même à son éloge. L'idée
 imposante d'un vieillard qui célèbre
 un grand homme , ces cheveux blancs,
 cette voix affoiblie , ce retour sur le
 passé , ce coup-d'œil ferme & triste
 sur l'avenir , les idées de vertu & de

talens , après les idées de grandeur & de gloire ; enfin la mort de l'orateur jettée par lui-même dans le lointain , & comme apperçue par les spectateurs , tout cela forme dans l'ame un sentiment profond qui a quelque chose de doux , d'élevé , de mélancolique & de tendre. Il n'y a pas jusqu'à l'harmonie de ce morceau qui n'ajoute au sentiment , & n'invite l'ame à se recueillir , & à se reposer sur sa douleur.

Après avoir admiré les beautés générales & sur-tout le grand caractère d'éloquence qui se trouve dans ces éloges funèbres , on est fâché d'avoir des défauts à y relever. Mais malgré ces taches , Bossuet n'en est pas moins sublime. C'est ici qu'il faut se rappeler le mot de Henri IV à un ambassadeur : « est-ce que votre maître n'est » pas assez grand pour avoir des foibles » ? Il est vrai qu'il ne faut point abuser de ce droit. On a dit , il y a long-temps , que Bossuet étoit iné-

gal; mais on n'a point dit assez combien il est long & froid, & vuide d'idées dans quelques parties de ses discours. Personne ne saisit plus fortement ce que son sujet lui présente; mais quand son sujet l'abandonne, personne n'y supplée moins que lui. Ce sont alors des paraphrases & des lieux-communs de la morale la plus commune. On croit voir un grand homme qui fait le catéchisme à des enfans. A la vérité il se relève, mais il faut attendre. Ce genre d'éloquence ressemble au mouvement d'un vaisseau dans la tempête, qui tour-à-tour monte, retombe & dispaeroit, jusqu'à ce qu'une autre vague vienne le reprendre, & le repousse encore plus haut qu'il n'étoit d'abord. Ce défaut, comme on voit, tient à de grandes beautés; car l'esprit humain est borné par ses perfections même. On souhaiteroit cependant qu'un si grand orateur fût quelquefois plus soutenu, ou

du moins lorsqu'il descend, qu'il plaçât son élévation par des beautés d'un autre genre. Il y a, comme on sait, une sorte de philosophie simple & forte, qui applique à des vérités politiques ou morales toute la vigueur de la raison; & c'étoit celle qu'on a souvent appelée Corneille. Il y en a une autre qui est à la fois profonde & sensible & qui instruit en même temps qu'elle attendrit & qu'elle élève; & c'est celle de Fénelon. Il faut convenir que Bossuet, dans ses éloges, a trop mélangé de l'une & de l'autre. En général, il a bien plus de mouvemens que d'ordre & l'on diroit presque de lui, comme on le reproche, qu'il ne fait être qu'un seul & sublime.

Malgré ces imperfections, il est resté dans le siècle de Louis XIV, & encore aujourd'hui, à la tête des grands orateurs. Il est dans la classe des premiers écrivains, ce qu'est Homère dans celle des poètes.

seule beauté de ces grands écrivains fait pardonner vingt défauts. Jamais, sur-tout, orateur sacré n'a parlé de Dieu avec tant de dignité & de hauteur. Bossuet semble déployer aux hommes l'intérieur de la Divinité, & la secrète profondeur de ses plans. La Divinité est dans ses discours, comme dans l'univers, remuant tout, agitant tout. Cependant l'orateur fuit de l'œil cet ordre caché. Dans son éloquence sublime il se place entre Dieu & l'homme; il s'adresse à eux tour-à-tour. Souvent il offre le contraste de la fragilité humaine, & de l'immutabilité de Dieu, qui voit s'écouler les générations & les siècles comme un jour. Souvent il nous réveille par le rapprochement de la gloire & de l'infortune, de l'excès des grandeurs & de l'excès de la misère. Il traîne l'orgueil humain sur les bords des tombeaux; mais après l'avoir humilié par ce spectacle, il le relève tout-à-coup par le

contraste de l'homme mortel , & de l'homme entre les bras de la Divinité.

Qui mieux que lui a parlé de la vie, de la mort, de l'éternité, du temps ? Ces idées, par elles-mêmes, inspirent à l'imagination une espèce de terreur qui n'est pas loin du sublime. Elles ont quelque chose d'indéfini & de vaste où l'imagination se perd. Elles réveillent dans l'esprit une multitude innombrable d'idées. Elles portent l'ame à un recueillement austère qui lui fait mépriser les objets de ses passions, comme indignes d'elle, & semble la détacher de l'univers. Bossuet s'arrête tantôt sur ces idées; tantôt à travers une foule de sentimens qui l'entraînent, il ne fait que prononcer de temps en temps ces mots: & ces mots alors font frissonner, comme les cris interrompus que le voyageur entend quelquefois pendant la nuit dans le silence des forêts, &

qui l'avertissent d'un danger qu'il ne connoît pas.

Bossuet n'a presque jamais de route certaine, ou plutôt il la cache. Il va, il vient, il retourne sur lui-même; il a le désordre d'une imagination forte & d'un sentiment profond. Quelquefois il laisse échapper une idée sublime, & qui séparée, en a plus d'éclat. Quelquefois il réunit plusieurs grandes idées, qu'il jette avec la profusion de la magnificence, & l'abandon de la richesse. Mais ce qui le distingue le plus, c'est l'ardeur de ses mouvemens; c'est son ame qui se mêle à tout. Il semble que du sommet d'un lieu élevé, il découvre de grands événemens qui se passent sous ses yeux, & qu'il les raconte à des hommes qui sont en bas. Il s'élançe, il s'écrie, il s'interrompt. C'est une scène dramatique qui se passe entre lui & les personnes qu'il voit, & dont il partage ou les dangers, ou les malheurs.

Quelquefois même le dialogue passionné de l'orateur s'étend jusqu'aux êtres inanimés, qu'il interroge comme complices ou témoins des événemens qui le frappent.

Comme le style n'est que la représentation des mouvemens de l'ame, son élocution est rapide & forte. Il crée ses expressions comme ses idées. Il force impérieusement la langue à le suivre, & au lieu de se plier à elle, il la domine & l'entraîne. Elle devient l'esclave de son génie, mais c'est pour acquérir de la grandeur. Lui seul a le secret de sa langue; elle a je ne sais quoi d'antique & de fier, & d'une nature inculte, mais hardie. Quelquefois il attire même les choses communes à la hauteur de son ame, & les élève par la vigueur de l'expression : plus souvent il joint une expression familière à une idée grande; & alors il étonne davantage, parce qu'il semble même au dessus de la hauteur de ses

pensées. Son style est une suite de tableaux. On pourroit peindre ses idées, si la peinture étoit aussi féconde que son langage. Toutes ses images sont des sensations vives ou terribles. Il les emprunte des objets les plus grands de la nature, & presque toujours d'objets en mouvement.

Il faut que les hommes ordinaires veillent sur eux. Il faut que dans l'impuissance d'être grands, ils soient du moins toujours nobles. Ils se voient sans cesse en présence des spectateurs; ils n'osent se fier à la nature, & craignent les repos. Bossuet a la familiarité des grands hommes, qui ne redoutent pas d'être vus de près. Il est sûr de ses forces, & saura les retrouver au besoin. Il ne s'apperçoit ni qu'il s'élève, ni qu'il s'abaisse; & dans sa négligence jointe à sa grandeur, il semble se jouer même de l'admiration qu'il inspire.

Tel est cet orateur célèbre, qui par

ses beautés & ses défauts , a le p
grand caractère du génie , & avec
quel tous les orateurs anciens & m
dernes n'ont rien de commun.





CHAPITRE XXX.

De Fléchier.

LE premier qui , ayant à peindre des choses grandes ou fortes , s'avisa de chercher des oppositions , enseigna aux autres à s'écarter de la nature. Rien n'est plus contraire aux passions , & par conséquent à l'éloquence. L'ame qui est fortement émue , s'attache toute entière à son objet , & ne va point s'écarter de sa route pour faire contraster ensemble des mots ou des idées. Supposez l'homme dont parle Lucrèce , & qui des bords de la mer contemple un vaisseau qui fait naufrage , & suit de l'œil les mouvemens de tant de malheureux qui périssent : si ce tableau a porté le trouble & l'agitation dans son ame ; si ses entrailles se sont émues ; si au moment où le vaisseau

s'est enfoncé, il a senti ses cheveux dresser d'horreur sur sa tête peignant à d'autres le spectacle terrible dont il a été le témoin, chercha-t-il à le relever par des oppositions & des contrastes étudiés ? l'art peut être employé quelquefois mais c'est dans les momens où l'âme est tranquille. Alors il produit des beautés ; il relève une idée par une autre ; il avertit l'esprit de son écart, en lui faisant voir à la fois deux objets qui sont à une grande distance ; il fait éprouver rapidement des sensations différentes ou contraires ; il produit par des mélanges une suite de sentimens combinés, souvent agréables que les sentimens simples. Mais si le peintre, le poëte ou l'écrivain se fait une habitude de cette manière, la nature disparoît, l'illusion est détruite, & l'on ne voit plus que le fort de l'art, qui, dans tous les genres, pour produire son effet, a be

de se cacher. Il y a plus ; & selon la remarque d'un philosophe célèbre qui a analysé le goût comme les loix , ce contraste perpétuel devient symétrie ; & cette opposition toujours recherchée , se change en uniformité. On nous reproche la monotone symétrie de nos jardins : toujours un objet y est placé pour correspondre parfaitement à un autre ; rien d'isolé , rien de solitaire. A la vue d'une beauté on devine celle qui lui est opposée , & qu'on ne voit point encore. Ce n'est pas ainsi que travaille la nature. Dans les paysages ou rians ou sublimes ; elle réveille à chaque pas l'imagination par quelque objet que l'imagination n'attend pas. Mais l'homme a plus de monotonie & de règle , surtout l'homme policé par les loix , & civilisé par l'art de vivre en société. Il semble que vivement frappé de l'idée de l'ordre , qui peut-être est que la perfection des êtres foibles , il ait

voulu l'appliquer à tout. Plus il est dans l'impuissance de créer, plus il range * : il cherche à se rendre com-
 de ses richesses, & croit les multiplier en les embrassant d'un coup d'œil. De-là tous ces arrangements symétriques dans les jardins, dans les palais, dans les discours, dans les poëmes, dans les phrases même. Si ce défaut est fatigant, c'est tout dans les ouvrages d'esprit. L'œil dans ses mouvemens a bien plus de rapidité que la vue; elle embrasse un terrain plus vaste; elle a sur tout besoin de la surprise. Le premier devoir d'un écrivain est de développer l'imagination de ses lecteurs, qui s'attache toujours. S'il reste en arrière, l'attention se refroidit, l'ennui gagne, on s'indigne de parcourir lentement un espace dont on a aperçu les bornes d'un coup d'œil.

* Cela est vrai des individus, comme des nations & des siècles.

Fléchier a trop souvent ce défaut. On fait qu'il procède presque toujours par antithèses & par contrastes symétrisés. S'il nous parle de la vie mortelle de ses héros, c'est pour nous persuader de leur bienheureuse immortalité. Il va retracer dans notre mémoire les graces que Dieu leur a faites, pour qu'on loue la miséricorde qu'il vient de leur faire. Il cherche à édifier plutôt qu'à plaire. Il vient annoncer que tout finit, afin de ramener à Dieu qui ne finit point. Il nous fait souvenir de la fatale nécessité de mourir pour nous inspirer la sainte résolution de bien vivre *. Il faut convenir, cette marche est loin de celle de Bossuet. On a souvent comparé ces deux hommes. Je ne fais s'ils furent rivaux dans leur siècle ; mais aujourd'hui ils ne le sont pas. Fléchier

* Voyez les deux premières Oraisons funèbres.

possède bien plus l'art & le mécanisme de l'éloquence qu'il n'en a le génie. Il ne s'abandonne jamais; il n'a aucun de ces mouvemens qui annoncent que l'orateur s'oublie & prend parti dans ce qu'il raconte. Son défaut est de toujours écrire & de ne jamais parler. Je le vois qui arrange méthodiquement une phrase & en arrondit les sons. Il marche ensuite à une autre; il y applique le compas; & de-là à une troisième. On remarque & l'on sent tous les repos de son imagination: au lieu que les discours de son rival, & peut-être tous les grands ouvrages d'éloquence sont ou paroissent du moins comme ces statues de bronze que l'artiste a fondues d'un seul jet.

Après avoir vu les défauts de cet orateur, rendons justice à ses beautés. Son style, qui n'est jamais impétueux & chaud, est du moins toujours élégant. Au défaut de la force, il a la correction & la grace. S'il lui manque

ces expressions originales, & dont quelquefois une seule représente une suite d'idées, il a ce coloris toujours brillant qui donne de la valeur aux petites choses, & qui ne dépare point les grandes. Il n'étonne presque jamais l'imagination, mais il la fixe. Il emprunte quelquefois de la poésie, comme Bossuet; mais il en emprunte plus de images, & Bossuet plus de mouvements. Ses idées ont rarement de la nouveauté, mais elles sont toujours justes, & quelquefois ont cette finesse qui réveille l'esprit, & l'exerce sans fatiguer. Il paroît avoir une confiance profonde des hommes: partout il les juge en philosophe, & les écoute en orateur. Enfin il a le mérite de la double harmonie, soit de celle qui, par le mélange & l'heureux enchaînement des mots, n'est destinée à flatter & à séduire l'oreille, soit de celle qui fait l'analogie des noms avec le caractère des idées, &

qui, par la douceur ou la force, la lenteur ou la rapidité des sons, à l'oreille en même temps que l'impression se peint à l'esprit. En général l'éloge de Fléchier paroît être formé de l'harmonie & de l'art d'Isocrate, de la tournure ingénieuse de Plin, de la brillante imagination d'un poëte, & d'une certaine lenteur imposante que le métrien ne peut-être pas à la gloire de la chaire, & qui étoit assés l'organe de l'orateur.

Il n'y a aucun de ses discours qui n'ait de riches détails. Les oraisons funèbres de madame de Montausier, de la duchesse d'Aiguillon, & de la dauphine de Baviere, ne pouvant offrir des évènements, offrent une variété d'idées morales qui en sortent & qui les embellissent.

L'oraison funèbre de Marie-Anne est du même genre, & offre les mêmes beautés. L'éloge d'une reine qui, par caractère autant que par

circunstances , éloignée des grands intérêts & des affaires , n'a pu avoir qu'une grandeur modeste & des vertus presque obscures sur le trône , peut être difficilement piquant. Il faut admirer l'orateur qui , à force d'art , d'esprit , de peinture de mœurs , & de philosophie tantôt délicate & tantôt profonde , vient à bout de suppléer à ce que son sujet lui refuse * , & il ne faudroit pas condamner ceux qui ont eu moins de succès.

L'oraison funèbre du premier président de Lamoignon , présente d'un bout à l'autre le tableau d'un magistrat & d'un sage. Ce tableau , dont les couleurs ne sont peut-être pas assez vives , a sur-tout le mérite de la vérité.

* On trouvera ce mérite dans l'Oraison funèbre de la feue Reine, prononcée à l'Académie Françoisé par M. l'Abbé de Boismont. C'est lui qui est aussi l'auteur d'une Oraison funèbre de M. le Dauphin, où le public a trouvé les plus grandes beautés.

On fait que le président de Lamoignon fut aussi célèbre par ses connoissances que par ses vertus. Ce fut sa seule voie pour parvenir aux places. Louis XIV, il soutint l'honneur de la magistrature, comme les Turennes les Condés soutinrent l'honneur de nos armes. Il fut lié avec les plus grands hommes de son siècle, ce qui prouve qu'il n'étoit pas au-dessous d'eux; l'ignorance & la médiocrité, toujours insolentes ou timides, se hâtent de pousser les talens qu'elles redoutent & qui les humilient. L'amitié de M. de La Moignon & de Bourdaloue, & les bienfaits de Despréaux, ne contribuent pas moins à sa gloire que cet éloge funèbre, & apprendront à la postérité que l'orateur a parlé comme un homme de son siècle.

Je passe rapidement sur tous ces discours pour venir à celui qui mérite en effet le plus de réputation; c'est l'éloge funèbre de

ne, de cet homme si célébré, si
 tété par nos aïeux, & dont nous
 ronçons pas encore le nom sans
 est; qui, dans le siècle le plus fé-
 d en grands hommes, n'eut point
 supérieur, & ne compta qu'un ri-
 qui fut aussi simple qu'il étoit
 id, aussi estimé pour sa probité
 pour ses victoires; à qui on par-
 na ses fautes, parce qu'il n'eut ja-
 ; ni l'affectation de ses vertus, ni
 : de ses talens; qui, en servant
 is XIV & la France, eut souvent
 mbattre le ministre de Louis XIV,
 it haï de Louvois comme admiré
 Europe; le seul homme, depuis
 ri IV, dont la mort ait été regar-
 comme une calamité publique par
 euple; le seul, depuis Duguesclin,
 : la cendre ait été jugée digne
 e mêlée à la cendre des rois, &
 : le mausolée attire plus nos re-
 ls que celui de beaucoup de sou-
 ins dont il est entouré, parce que

Tom. II. I.

la renommée suit les vertus & nos rangs, & que l'idée de la gloire toujours supérieure à celle de la jeunesse. Ici Fléchier, comme on l'a souvent, paroît au-dessus de lui-même. Il semble que la douleur publique ait donné plus de mouvement & d'activité à son ame; son style s'échauffe, son imagination s'élève, ses images prennent une teinte de grandeur; tout son caractère devient imposant. Cependant entre cette oraison funèbre & celle du grand Condé, il y a la même différence qu'entre les héros. L'une a l'empreinte de la fièvre & semble l'ouvrage d'un instinct sublime; l'autre, dans son élévation même, paroît le fruit d'un art perfectionné par l'expérience & par l'étude. Ainsi, par un hasard singulier deux grands hommes ont trouvé leurs panégyristes un genre d'éloquence analogue à leur caractère.

.. **L'oraison funèbre de Turenne**

est pas moins un des monumens de l'éloquence françoise. L'exorde sera éternellement cité pour son harmonie , pour son caractère majestueux & sombre , & pour l'espèce de douleur auguste qui y règne. Les deux premières parties peignent avec noblesse les talens d'un général & les vertus d'un sage ; mais à mesure que l'orateur avance vers la fin , il semble acquérir de nouvelles forces. Il peint avec rapidité les derniers succès de ce grand homme ; il fait voir l'Allemagne troublée , l'ennemi confus , l'aigle prenant déjà l'essor & prête à s'envoler dans les montagnes , l'artillerie tonnant de toutes parts pour favoriser la retraite , la France & l'Europe dans l'attente d'un grand événement. Tout à coup l'orateur s'arrête , il s'adresse au dieu qui dispose également & des vainqueurs & des victoires , & se plaît à immoler à la grandeur de grandes victimes. Alors

il fait voir ce grand homme étendu sur ses trophées ; il présente l'image de ce corps pâle & sanglant , auprès duquel , dit-il , fume encore la foudre qui l'a frappé , & montre dans l'éloignement les tristes images de la religion & de la patrie éplorées. » Tu-
 » renne meurt , tout se confond , la
 » fortune chancelle , la victoire se
 » lasse , la paix s'éloigne , le courage
 » des troupes est abattu par la dou-
 » leur & ranimé par la vengeance ;
 » tout le camp demeure immobile.
 » Les blessés pensent à la perte qu'ils
 » ont faite , & non aux blessures qu'ils
 » ont reçues. Les pères mourans en-
 » voient leurs fils pleurer sur leur gé-
 » néral mort , &c.

Cependant malgré l'éloquence générale & les beautés de cette oraison funèbre , peut-être n'y trouve-t-on point encore assez le grand homme que l'on cherche ; peut-être que les figures & l'appareil même de l'élo-

quence le cachent un peu , au lieu de le montrer : car il en est quelquefois de ces sortes de discours comme des cérémonies d'éclat , où un grand homme est éclipsé par la pompe même dont on l'environne. Je ne fais si je me trompe , mais il me semble que quelques lignes que madame de Sévigné a jetées au hasard dans ses lettres , sans soin , sans apprêt , & avec l'abandon d'une ame sensible , font encore plus aimer M. de Turenne , & donnent une plus grande idée de sa perte. Il y a des mots qui disent plus que vingt pages , & des faits qui sont au-dessus de l'art de tous les orateurs : par exemple , le mot de St. Hilaire à son fils , *ce n'est pas moi qu'il faut pleurer , c'est ce grand homme ;* & ce trait du fermier de Champagne qui vint demander la résiliation de son bail , parce que , Turenne mort , il croyoit qu'on ne pouvoit plus ni semer , ni moissonner en sûreté ; & cette

réponse si grande & si simple à un homme qui lui demandoit comment il avoit perdu la bataille de Rhétel, *par ma faute* ; & cette lettre qu'il écrivit au sortir d'une victoire : » Les » ennemis sont venus nous attaquer, » nous les avons battus ; Dieu en soit » loué. J'ai eu un peu de peine. Je » vous souhaite le bon soir. Je vais » me mettre dans mon lit » ; & cette humanité envers un soldat qu'il trouve au pied d'un arbre, accablé de fatigue, à qui il donne son cheval, & qu'il suit lui-même à pied. Il faut en convenir ; on a regret que la dignité de l'oraison funèbre & sa marche soutenue, ou du moins le ton sur lequel le préjugé & l'habitude l'ont montée, ne permettent point d'employer ces traits d'une simplicité touchante, & qui mettroient souvent le héros à la place de l'orateur.

Quinze ans après l'oraison funèbre de Turenne, Fléchier traita un autre

sujet , aussi beau peut-être ; quoique
 d'un genre différent ; c'étoit l'éloge du
 fameux duc de Montausier. S'il faut à
 l'orateur comme au peintre des phy-
 sionomies à caractère , on peut dire
 qu'il n'y en eut jamais une plus mar-
 quée que celle-là. On connoît cette
 vertu rigide au milieu d'une cour ;
 cette ame inflexible , incapable & de
 déguisement & de foiblesse ; cette pro-
 bité qui se révoltoit contre la fortune ,
 quand la fortune devoit coûter quel-
 que chose au devoir ; cet attachement
 à la vérité , & tous ces principes de
 conduite si fermes , que les ames d'une
 honnêteté courageuse appellent tout
 simplement vertu , & que les ames
 foibles ou viles , ce qui est trop sou-
 vent la même chose , sont convenues
 d'appeller misantropie , pour n'avoir
 point à rougir *. Pour tracer un pa-

* On fait ce qu'il dit au grand Dauphin , après
 après avoir achevé son éducation. « Monsei-

reil caractère, il falloit avoir une grande vigueur de pinceau, & Fléchier ne l'avoit pas. Son éloquence étoit plus dans son imagination que dans son ame; & par ses mœurs même il étoit trop loin de cette mâle austérité pour la saisir & pour la peindre. Ce n'étoit point à Atticus à faire l'éloge de Caton.

Cette oraison funèbre offre cepen-

« gneur, si vous êtes honnête homme, vous
 « m'aimerez; si vous ne l'êtes pas, vous me
 » haïrez, & je m'en consolerais ». Plusieurs per-
 sonnes ont lu cette fameuse lettre qu'il écrivit
 au même Prince, & qu'on ne sauroit trop citer.
 « Monseigneur, je ne vous fais pas compliment
 » sur la prise de Philisbourg; vous aviez une
 » bonne armée, des bombes, du canon, &
 » Vauban. Je ne vous en fais point aussi sur ce
 » que vous êtes brave; c'est une vertu hérédi-
 » taire dans votre maison. Mais je me réjouis
 » avec vous de ce que vous êtes libéral, géné-
 » reux, humain, faisant valoir les services
 » d'autrui, & oubliant les vôtres. C'est sur-
 » quoi je vous fais mon compliment ».

« dant des morceaux qui ne sont pas in-
 « dignes du sujet. Fléchier avoit été
 « favori du duc de Montausier. » Ne
 « craignez pas, dit - il, que l'amitié
 « ou la reconnoissance me prévienne.
 « Vous savez que la flatterie jusqu'à
 « présent n'a pas régné dans mes dis-
 « cours. Oserois-je dans celui-ci, où
 « la franchise & la candeur sont le sujet
 « de nos éloges, employer la fiction
 « & le mensonge? Ce tombeau s'ou-
 « vriroit. Ces ossemens se ranime-
 « roient pour me dire: pourquoi viens-
 « tu mentir pour moi qui ne mentis
 « pour personne?... Laisse-moi repo-
 « ser dans le sein de la vérité, & ne
 « viens pas troubler ma paix, par la
 « flatterie que j'ai haïe ».

Et ailleurs, après avoir parlé des
 conseils qu'on lui donnoit sur la ma-
 nière de se conduire à la cour, l'ora-
 teur ajoute; « ces conseils lui parurent
 « lâches. Il alloit porter son encens
 « avec peine sur les autels de la for-

» tune, & revenoit chargé du poids
» de ses pensées, qu'un silence con-
» traint avoit retenues. Ce commerce
» continuel de mensonges..... cette
» hypocrisie universelle par laquelle
» on travaille ou à cacher de vérita-
» bles défauts, ou à montrer de fausses
» vertus, ces airs mystérieux qu'on se
» donne pour couvrir son ambition,
» ou pour relever son crédit, tout cet
» esprit de dissimulation & d'impos-
» ture ne convint pas à sa vertu. Ne
» pouvant encore s'autoriser contre
» l'usage, il fit connoître à ses amis
» qu'il alloit à l'armée faire sa cour....
» qu'il lui coûtoit moins d'exposer
» sa vie, que de dissimuler ses senti-
» mens, & qu'il n'achèteroit jamais
» ni de faveurs, ni de fortune aux dé-
» pens de sa probité ».

Je pourrois encore citer d'autres endroits qui ont une beauté réelle; mais le discours en général est au dessous de son sujet. On y trouve plus

d'esprit que de force & de mouvement. On s'attendroit du moins à trouver quelques idées vraiment éloquentes sur l'éducation d'un Dauphin, sur la nécessité de former une ame d'où peut naître un jour le bonheur & la gloire d'une nation; sur l'art d'y faire germer les passions utiles, d'y étouffer les passions dangereuses, de lui inspirer de la sensibilité sans foiblesse, de la justice sans dureté, de l'élévation sans orgueil, de tirer parti de l'orgueil même quand il est né, & d'en faire un instrument de grandeur; sur l'art de créer une morale à un jeune Prince, & de lui apprendre à rougir; sur l'art de graver dans son cœur ces trois mots, Dieu, l'univers, & la postérité, pour que ces mots lui servent de frein quand il aura le malheur de pouvoir tout; sur l'art de faire disparaître l'intervalle qui est entre lui & les hommes; de lui montrer à côté de l'inégalité de pouvoir, l'humiliante égalité

d'imperfection & de foiblesse ; de truire par ses erreurs , par ses besoi-
ns par ses douleurs même ; de lui
sentir la main de la nature qui le
baisse , & le tire vers les autres ê-
tres , tandis que l'orgueil fait effort
pour le relever & l'agrandir ; sur-
tout de le rendre compâttissant au milieu
de tout ce qui étouffe la pitié, de rap-
porter dans son ame des maux que
sens n'éprouveront point , de sup-
porter au malheur qu'il aura de ne ja-
mais sentir l'infortune ; de l'accoutu-
mer toujours ensemble l'idée du
succès qui se montre , avec l'idée de la mort
& de la honte qui sont au delà &
se cachent ; enfin sur l'art plus difficile
encore de fortifier toutes ces leçons
contre le spectacle habituel de
grandeur , contre les hommes
& des serviteurs & des courtisans
c'est - à - dire contre la bassesse
muette , & la bassesse plus da-
nereuse encore qui flatte. Il est é

nant que Fléchier ait passé si légèrement sur un pareil sujet. Et quand on pense que l'homme qu'il avoit à peindre donnant ces leçons, étoit le Duc de Montausier; quel parti l'orateur pouvoit encore tirer d'un gouverneur qui respectoit bien plus la vérité qu'un Prince, qui pour être utile auroit eu le courage de braver la haine, & se seroit indigné même de se souvenir que celui qui étoit aujourd'hui son élève, pouvoit être le lendemain son maître.



~~CHAPITRE XXXI~~
CHAPITRE XXXI

*Des Oraisons funébres de Bou
loue, de la Rue, & de Massilla*

EST-IL vrai que dans tous les g
il n'y ait qu'un certain nomb
beautés marquées, & que lorsq
fois elles ont été saisies par des
mes supérieurs, ceux qui mar
ensuite dans la même carrière, t
condamnés à rester fort au dessou
premiers, & peut-être à n'être
que des copistes? On croiroit d'
que les arts n'étant que la repré
tion de la nature ou morale, ou
sionnée, ou physique, leur c
doit être aussi vaste que celui
nature même, & qu'ainsi il ne
avoir dans chaque genre d'autre
nes que celles du talent. Cepen
l'expérience semble prouver le
traire. Quelle en est la raison?

· Tout homme qui le premier s'applique avec succès à un genre, le choisit & l'adopte, parce qu'il est analogue à son esprit & à son ame. C'est lui qui fait le genre & en constitue le caractère. Ceux qui viennent ensuite, trouvent la route tracée, & n'ont plus qu'à la suivre. Mais ce qui est une facilité pour les gens médiocres, est peut-être un obstacle pour ceux qui ne le sont pas. Car l'homme de génie a bien plus de vigueur & de force pour ce qu'il a créé lui-même, que pour ce qu'il imite. Celui qui fait les premiers pas est libre; il n'obéit qu'à son talent, & au cours de ses idées qui l'entraînent. Il fait la règle & le modèle, & dicte à sa nation ce qu'elle doit penser. Ses successeurs reçoivent la règle du public, qui tyran bizarre, & gouverné tout à la fois par l'habitude & le caprice, ordonne d'imiter ce qui a réussi, & flétrit ou traite avec indifférence les imitateurs. Qui ne fait d'ailleurs

qu'outre les beautés de tous les temps & de tous les lieux, il y a pour chaque genre, des beautés analogues au climat, au gouvernement, à la religion, à la société, au caractère national? Sous ce point de vue, les beautés de l'art sont plus resserrées. Il est bien vrai que la nature est immense, mais les organes de l'homme qui la voit, sont affectés d'une certaine manière dans chaque époque. Cette manière de voir & de sentir influe nécessairement & sur l'artiste & sur le juge. Lors donc qu'un genre a été traité par quelques grands hommes dans un pays ou dans un siècle, pour exciter un nouvel intérêt, & avoir des succès nouveaux, il faut attendre que les idées prennent un autre cours, par des changemens dans le moral, dans le physique, & peut-être par des révolutions & des bouleversemens. Ainsi se renouvelle de distance en distance le champ de la tragédie, de la comédie,

de l'épopée, de la fable, & de l'éloquence, ou politique, ou religieuse.

On peut appliquer une partie de ces idées aux orateurs qui, sous Louis XIV, après Fléchier & Bossuet, composèrent des éloges funèbres, & qui avec de grands talens, n'ont cependant obtenu dans ce genre que la seconde place. De ce nombre est le célèbre Bourdaloue, auteur d'une oraison funèbre du Prince de Condé. On peut lui reprocher à lui, de n'avoir pas assez imité la manière de Bossuet.

Bourdaloue prouve méthodiquement la grandeur de son héros, tandis que l'ame enflammée de Bossuet la fait sentir. L'un se traîne & l'autre s'élançe. Toutes les expressions de l'un sont des tableaux; l'autre, sans coloris, donne trop peu d'éclat à ses idées. Son génie austère & dépourvu de sensibilité comme d'imagination, étoit trop accoutumé à la marche didactique & forte du raisonnement pour en

changer; & il ne pouvoit répandre sur une oraison funèbre cette demi-teinte de poésie, qui ménagée avec goût, & soutenue par d'autres beautés, donne plus de faillie à l'éloquence.

La Rue, moins célèbre que lui pour les discours de morale, mais né avec un esprit plus souple & une ame plus sensible, réussit mieux dans le genre des éloges funèbres. Il étoit en même temps poète & orateur. Il avoit, comme Fléchier, le mérite d'écrire en vers dans la langue d'Horace & de Virgile, mais il n'avoit pas négligé pour cela la langue des Bossuet & des Corneille. Ceux qui l'avoient précédé dans cette carrière, avoient célébré des temps de prospérités & de gloire. Alors la France, en déplorant la mort de ses grands hommes, voyoit de leurs cendres renaître, pour ainsi-dire, d'autres grands hommes. Parmi les pertes particulières, le trône étoit toujours brillant; & les trophées publics se

métoient souvent aux pompes funèbres des héros. La Rue fut l'orateur de la cour , dans cette époque qui succéda à quarante ans de gloire , lorsque Louis XIV , malheureux & frappé dans ses sujets comme dans sa famille , ne comptoit plus au dehors que des batailles perdues , & voyoit successivement dans son palais périr tous ses enfans.

Ce fut lui qui en 1711 fit l'éloge du grand Dauphin. Un an après il rendit le même honneur à ce fameux Duc de Bourgogne , élève de Fénélon. On fait que par une circonstance presque unique , l'orateur avoit à déplorer trois morts au lieu d'une. On fait que la jeune Adélaïde de Savoie , Duchesse de Bourgogne , Princesse pleine d'esprit & de grâces , étoit placée dans le même cercueil , entre son époux & son fils. La coutume ridicule & barbare de citer toujours un texte , coutume dont des hommes de génie ont

quelquefois tiré parti, produisit cette fois-là le plus grand effet. Le texte de l'orateur sembloit être une prédiction de l'événement; & il exprimoit le triste spectacle qu'on avoit sous les yeux, du père, de la mère & de l'enfant, frappés & ensevelis tous trois ensemble*.

Quand la consternation & la douleur sont dans une assemblée, il est aisé alors d'être éloquent. La Rue fit couler des larmes & par la force de son sujet, & par les beautés que son génie fut en tirer. La peinture qu'il fait du Duc de Bourgogne fera éternellement désirer aux peuples d'avoir un maître qui lui ressemble. On ne l'ignore pas; ce Prince réunissoit tout

* *Quare facitis malum grande contra animas vestras, ut intéreat ex vobis vir, & mulier, & parvulus de medio Juda.*

Pourquoi vous attirez-vous par vos péchés un tel malheur, que de voir enlever par la mort, du milieu de vous, l'époux, l'épouse & l'enfant. Jérémi. Chap. 44.

qui fait la vertu chez les particuliers, comme chez les Rois; des principes austères & une ame sensible. A 27 ans, il parut être au dessus des autres, comme des foibles. Parmi les séductions, il eut le courage de toutes les vertus. Simple, modéré, il se fit à la cour & dans celle de Louis XIV, si l'on en croit nos ayeux, il fut gouverné comme Licurgue, il fut adoré comme Trajan. *Que se-t-on de moi dans Paris, demandait-il souvent? Il savoit que sur le trône même on est dépendant de l'opinion, & que la renommée est plus puissante que les Rois. Dans ces temps de désastres où la famine & la guerre étoient unies, où nos campagnes étoient couvertes de mourants, & les champs de batailles couverts de morts, il étoit profondément affecté des malheurs publics. La vieillesse de Louis XIV & les fléaux de la guerre devoient son éducation commencée*

par la vertu. *Si Dieu me donne la vie* disoit-il , *c'est à me faire aimer que j'employerai tous mes soins.* Ain dans les illusions d'une ame sensible il composoit ses Romans du bonheur des autres , & jouissoit d'avance d'une félicité qui n'étoit point encore. A la mort du grand Dauphin , héritier de son rang , il refusa de l'être de ses pensions. Il craignoit d'ajouter le poids de son luxe , au poids de la misère publique. Enfin de douze millions de francs qu'il avoit par mois , il en employoit onze à secourir des malheureux ; & dans sa dernière maladie , peu de temps avant d'expirer , voulant honorer encore une fois l'infortuné qu'il laissoit sur la terre , il ordonna qu'on vendît ses pierreries pour le soulager.

Tel est le fond du tableau que nous présente l'orateur. Il peint en même temps la jeune duchesse de Bourgogne , adorée de la cour , & dont le

vertus aimables méloient quelque chose de plus tendre aux vertus austères & fortes de son époux. Il la peint frappée comme lui, expirante avec lui, sentant & le trône, & la vie, & le monde qui lui échappoient, & répondant à ceux qui l'appelloient *Princesse; oui, Princesse aujourd'hui, demain rien, & dans deux jours oubliée.*

On ne peut lire plusieurs morceaux de ce discours, & la fin sur-tout, sans attendrissement. Mais ce qu'on ne croiroit pas, c'est que dans un éloge funèbre du duc de Bourgogne il se trouve à peine un mot qui rappelle l'idée de Fénelon. La politique intéressée craignit de rendre hommage à la vertu; & l'orateur, même aux pieds des autels, n'osa oublier un instant que l'auteur de *Télémaque* étoit exilé. On ose dire que si le duc de Bourgogne, dans son tombeau, eût été capable d'un sentiment, il

eût été indigné de cette foiblesse. Heureusement la mémoire de Fénelon est vengée : la postérité qui n'a ni crainte, ni lâche respect, a élevé sa voix. Les noms du duc de Bourgogne & de Fénelon marchent ensemble à l'immortalité ; & le genre humain reconnoissant ne sépare deux âmes vertueuses & sensibles s'étoient unies pour le bonheur des hommes.

Le même orateur a traité deux autres sujets moins pathétiques sans doute, mais non moins intéressants : ce sont les éloges funèbres de deux grands hommes. L'un étoit ce maréchal de Luxembourg, élève de Condé, impétueux & ardent comme lui, vigilant & ferme comme Turpin quand il le falloit ; persécuté par les ministres, & servant l'état ; fameux par les victoires de Fleurus, de Leiden, de Steinkerque & de Nérwinde, & de dessus un champ de bataille, é

vit à Louis XIV cette lettre : » Sire ,
 » vos ennemis ont fait des merveilles ;
 » vos troupes encore mieux : pour
 » moi je n'ai d'autre mérite que d'a-
 » voir exécuté vos ordres. Vous m'a-
 » vez dit de prendre une ville & de
 » gagner une bataille ; je l'ai prise &
 » je l'ai gagnée ». L'autre , qui avoit
 un genre de mérite tout différent ,
 étoit ce maréchal de Boufflers , fa-
 meux par la défense de Lille , appliqué
 & infatigable , d'ailleurs excellent ci-
 toyen ; & dans une monarchie , capa-
 ble d'une vertu républicaine. On fait
 qu'en 1709 il offrit & demanda au roi
 d'aller servir sous le maréchal de Vil-
 lars , dont il étoit l'ancien. C'étoit le
 trait de Scipion , qui , vainqueur de
 Carthage , voulut être simple lieu-
 tenant en Asie. » Il souffroit , dit l'o-
 » rateur , du peu de succès de nos ar-
 » mes... . Le siège de Mons ayant
 » fait naître l'occasion d'une nouvelle
 » bataille , il fut encore prêt à mar-

» cher. C'étoit prolonger sa vie que
» de lui donner lieu de la perdre pour
» l'état. Mais en acceptant l'honneur
» de partager le péril, il refusa celui
» de partager le commandement.
» Droits spécieux ! préférences d'âge
» & de rang ! jalousies d'autorité ! mi-
» sérables intérêts, sources de tant de
» querelles entre des héros, vous ne
» prévalûtes jamais dans le cœur de
» celui-ci aux mouvemens de son
» zèle. Il promit son bras, ses con-
» seils, sa vie, s'il étoit besoin, mais
» sous le même général qui comman-
» doit déjà l'armée. Il eut beau ce-
» pendant se dépouiller de ses titres,
» il les retrouva tous dans l'estime du
» général, dans le respect des offi-
» ciers, & dans l'affection des soldats.
» Entre deux guerriers pleins d'hon-
» neur, l'autorité devint commune.

Et au commencement de cet éloge
funèbre, après avoir parlé des hon-
neurs entassés sur la tête d'un seul

homme : » Oublions ces titres vains
 » qui ne servent plus qu'à orner la
 » surface d'un tombeau. Ce n'est ni
 » le marbre, ni l'airain qui nous font
 » révéler les grands. Ces monumens
 » superbes ne font qu'attirer sur leurs
 » cendres l'envie attachée autrefois à
 » leurs personnes, à moins que la
 » vertu ne consacre leur mémoire, &
 » n'éternise, pour ainsi dire, cette
 » fausse immortalité qu'on cherche
 » inutilement dans des colonnes &
 » des statues.

Il nous rappelle ensuite les idées de Rome, de Sparte & d'Athènes, qui eussent honoré le maréchal de Boufflers comme elles honorèrent leur Miltiade, leur Phocion, les Caton, les Décimus & les Fabrice.

Enfin, prêt à commencer son éloge, & à célébrer en lui tout ce qui peut caractériser un grand homme, il s'arrête, & demande pardon à son héros de respecter si peu le dégoût qu'il

avoit pour les louanges , & le
qu'il prenoit de les fuir autant qu'il
les méritoit. » Vous avez goûté
» long-temps , lui dit-il , le plaisir
» votre modestie ; laissez-nous
» prendre le silence que votre aul
» nous imposoit. Votre réputation
» n'est plus à vous : c'est la félicité
» dernière vie qui vous reste e
» parmi nous. Elle appartient
» renommée. C'est à elle d'exercer
» son empire sur votre nom , pour
» conserver aux siècles avenir
» encore plus d'autorité , que la
» n'en prendra sur vos cendres
» les détruire. On a besoin de
» votre nom pour faire à nos desce
» l'apologie de notre siècle. Ils
» seront au moins de ses excès , &
» ils sauront qu'il a produit en
» personne ce que nos pères av
» admiré dans les Guesclin , les B
» & les Dunois pour la gloire de
» le salut de la patrie , & l'honneur
» la vertu.

Il n'y a personne qui, dans tous ces morceaux, ne reconnoisse le ton d'un orateur. Ces trois éloges funèbres firent la réputation de la Rue; celui, sur-tout, du maréchal de Boufflers passe pour son chef-d'œuvre *. La Rue a moins d'art, plus d'éloquence naturelle, mais aussi moins d'éclat, & sur-tout moins d'imagination dans le style que Fléchier. Bossuet a créé une langue; Fléchier a embelli celle qu'on parloit avant lui; la Rue, dans son style négligé, tantôt familier & tantôt noble, sera plutôt cité comme orateur que comme grand écrivain. Le plus souvent il jette & abandonne ses idées sans s'en appercevoir, & l'expression naît d'elle-même. Cette négligence sied bien aux grands mou-

* On a encore de lui l'oraison funèbre de Bossuet, celle du premier Maréchal de Noailles, mort en 1709, & celle de Henri de Bourbon, père du grand Condé.

vemens. Le sentiment , quand il est vif , commande à l'expression , & lui communique sa chaleur & sa force : mais l'ame de La Rue n'est point en général assez passionnée pour soutenir toujours & colorer son langage. Enfin c'est peut - être de tous les orateurs celui qui a le plus approché de la marche de Bossuet , mais il est loint de son élévation , comme de ses inégalités : il n'est pas donné à tout le monde de tomber de si haut.

Pourquoi veux-tu être un autre que toi-même ? disoit un philosophe à un ancien. C'est une leçon à tous les hommes ; aux uns pour ne pas sortir de leur caractère , aux autres pour ne pas sortir de leur talent. Massillon , comme on fait , fut le dernier des hommes éloquens du siècle de Louis XIV. On le choisit aussi quelquefois pour célébrer des héros & des princes ; à peu près comme la tendresse ou l'orgueil ont recours aux plus cé-

lèbres artistes pour élever des maufolées. Mais fes succès en ce genre ne foutinrent pas fa réputation. Cet orateur fi connu par fon éloquence , tantôt persuasive & douce , tantôt forte & imposante , qui développoit si bien les foibleffes de l'homme & les devoirs des rois , & qui , à la cour d'un jeune prince , parlant au nom des peuples comme au nom de Dieu , fut digne également de servir à tous deux d'interprète ; cet orateur , qui fut peindre les vertus avec tant de charmes , & traça de la manière la plus touchante le code de la bienfaisance & de l'humanité pour les grands , n'a pas , à beaucoup près , le même caractère dans fes éloges funèbres. On voit qu'il étoit plus fait pour instruire les rois que pour les célébrer : tant il est vrai que les plus grands talens ont des bornes dans les genres qui se touchent.

. On a de lui les éloges d'un Prince

de Conti, du Dauphin, fils de Louis XIV, de Louis XIV lui-même, & de Madame, mère du Régent. Le Prince de Conti qu'il a loué, étoit ce petit-neveu du grand Condé, si fameux par son esprit, sa valeur & ses grâces; qui à Steinkerque & à Nérvinde déploya un courage si brillant; qui dans toute sa personne avoit cet éclat qui éblouit, & impose encore plus que le mérite; & que sa grande réputation & l'éloquence de l'Abbé de Polignac placèrent pendant quelques jours sur un trône. Cet éloge paroîtroit susceptible d'intérêt & de mouvement; mais il y en a peu. La manière est petite & froide: L'orateur divise & subdivise. Il a l'air d'un homme qui craint de s'égarer, & qui se tient sans cesse à un fil. Ce n'est point du tout la marche de l'éloquence, qui est plus assurée d'elle-même, & suit tous ses mouvemens avec une certaine fierté. La morale même qui est le principal mé-

rite de l'ouvrage , y paroît rétrécie. Quelquefois elle a plus l'air de la finesse que de la grandeur. D'autres fois elle couvre & éclipse le sujet. Enfin ce sont trop souvent des réflexions qui au lieu de naître , & de forcer , pour ainsi-dire , l'orateur , paroissent arrangées , que l'esprit fait de sang-froid , & que l'ame des lecteurs reçoit de même.

L'éloge funèbre du grand Dauphin , & celui de la Duchesse d'Orléans sont dans le même genre. Mais celui de Louis XIV a un caractère un peu différent. Ce qui y domine , c'est une grande pompe , & une certaine majesté de style. Maffillon y a prodigué toute la richesse de l'élocution & la magnificence des images. L'oreille est séduite , mais l'ame demeure vuide. L'espèce de grandeur qu'on croit appercevoir d'abord , n'est qu'une grandeur de décoration. D'ailleurs la marche est uniforme. Tout l'ouvrage

est une suite de tableaux qui rapprochés , se nuisent pour l'œil. On n'ignore point qu'il y a un art de disperser les grandes masses pour l'œil se repose , & que l'imagination ait à désirer. Alors les intervalles me sont utiles , & ils préparent la beauté de ce qu'on ne voit point encore. Un autre défaut de cet éloquence & qui en diminue l'effet , c'est qu'elle ne démêle pas bien l'espèce de sentiment qui anime l'orateur : il a l'air quand il loue , de s'être comme par l'admiration : mais l'admiration commandée est froide ; & ce sentiment comme on fait , ne se communique jamais que par enthousiasme.

Au reste , ce défaut tient peut-être à un mérite de l'ouvrage , mérite tant plus estimable , qu'il ne se trouve dans aucune oraison funèbre ni avant ni après Massillon , & qu'il s'agit d'un Roi & de Louis XIV ; c'est que l'orateur y parle assez ouvertement

des foiblesses ou des vices de celui qu'il est chargé de louer, & ne dissimule point que ce règne si brillant pour le Prince a été souvent malheureux pour le peuple. Ce courage aussi respectable du moins que l'éloquence, & beaucoup plus rare, mérite d'être observé, & mériteroit sur-tout de servir de modèle.



231
232



CHAPITRE XXXII.

Des Eloges des Hommes illustres du dix-septième siècle , par Charles Perraut.

Nous avons vu jusqu'à présent que dès qu'un homme en place , Roi ou Prince, Cardinal ou Evêque, Général d'armée ou Ministre , enfin quiconque ou avoit fait , ou avoit dû faire de grandes choses , étoit mort , tout aussi-tôt un orateur sacré nommé par la famille , s'emparoit de ce grand homme , & après avoir choisi un texte , fait un exorde ou trivial , ou touchant sur la vanité des grandeurs de ce monde , divisé le mérite du mort en deux ou trois points , & chacun des trois points en quatre ; après avoir parlé longuement de la généalogie , en disant qu'il n'en parleroit pas , faisoit ensuite le détail des grandes qua-

lités que le mort avoit eues , ou qu'il devoit avoir , mêloit à ces qualités des réflexions ou fines ou profondes, ou élevées ou communes , sur les vertus, sur les vices , sur la cour , sur la guerre , & finissoit enfin par assurer que celui qu'on louoit , avoit été un très-grand homme dans ce monde , & seroit probablement un très-grand Saint dans l'autre. On sent très-bien que dans ces sortes d'ouvrages , on donne toujours un peu plus à l'appareil & à une espèce de pompe , qu'à l'exacte vérité. C'est un honneur qui sous le nom du mort est rendu aux vivans. La vanité de la famille a ses droits , il faut bien les satisfaire : mais la vanité de l'orateur a aussi les siens ; & ils ne sont pas oubliés. Il y a plus de mérite à louer un grand homme , qu'un homme médiocre ; ainsi l'on exagère. Si le sujet est grand , on ne veut pas rester au dessous ; s'il est mince , on veut y suppléer. Dans tous

les cas on veut avoir ou de l'éloquence, ou de l'esprit : car il est juste que dans le public on parle du mort ; mais il est un peu plus juste (comme tout le monde le sent) qu'on parle de l'orateur. Qu'arrive-t-il ? Le public écoute, applaudit l'orateur, quand il le mérite, & laisse le mort pour ce qu'il est. Jamais une oraison funèbre n'a ajouté un grain à la réputation de personne.

C'est sans doute une partie de ces raisons qui a engagé l'auteur des hommes illustres du dix-septième siècle, à choisir dans ses éloges une route tout-à-fait différente, & à s'oublier lui-même pour ne se souvenir que des personnes qu'il vouloit louer. L'auteur de ces éloges est ce même Charles Perraut qui quelque temps auparavant avoit élevé la fameuse dispute des anciens & des modernes. Perraut, que l'on ne connoitroit point, si on ne le connoissoit que par l'humeur, les épi-

grammes & la prose de Boileau , est un des hommes du siècle de Louis XIV qui contribua le plus à honorer & à faire respecter les lettres. Au lieu de les avilir par la satire , il les soutint par son crédit. Ses lumières & sa probité l'avoient rendu l'ami de Colbert. Dans cette place où il étoit si aisé de nuire , il ne fut jamais qu'utile. Il produisoit les talens , comme d'autres les eussent écartés. Quiconque avoit du génie , étoit sûr de trouver en lui un protecteur & un ami. Au dessus de l'envie , au dessus de la haine , au dessus de tous les petits intérêts , il exerça auprès de Colbert le ministère des arts , avec autant de noblesse que Colbert l'exerçoit auprès du Roi. Ses connoissances étoient beaucoup plus étendues que celles d'un homme de lettres ordinaire. Il avoit embrassé une partie des sciences abstraites , saisi plusieurs branches de la physique , & jetté sur la nature en général , ce coup-d'œil

d'un philosophe qui cherche à étendre la carrière des arts, & à y transporter par de nouvelles imitations, de nouvelles beautés. Mais il se distingua sur-tout dans cette partie de l'esprit philosophique, utile lors même qu'il se trompe, qui analyse les principes du goût, n'admire rien sur parole, & avant d'adopter une opinion, même de deux mille ans, cherche toujours à s'en rendre compte. Que Boileau reste à jamais dans la liste des grands écrivains & des grands poètes; mais qu'on estime dans l'autre de la philosophie, des connoissances & des vertus.

Quoi qu'il en soit, Charles Perraut étoit lié avec un parent de Colbert, qui avoit occupé plusieurs places importantes, mais dont les places ne faisoient pas tout le mérite: il avoit encore celui d'aimer les arts avec passion, de s'intéresser à leurs progrès, comme un courtisan s'intéresse à sa

me ; & sur-tout il avoit l'enthousiasme de son siècle & de sa nation. Il fit graver les portraits de tous les hommes les plus célèbres du dix-septième siècle, & rassembla beaucoup de mémoires sur ceux dont les succès ont été éclatans, & la vie obscure. Il en fit en grande partie sur ces mêmes hommes que Perraut a composé ses éloges : ils sont au nombre de cent. Il choisit les hommes les plus distingués dans l'église, dans les armes, dans les loix, & enfin dans les sciences, les lettres & les arts. Un pareil ouvrage est une grande & belle chose : c'est là qu'on retrouve avec plaisir Torneille & Condé, Turenne & Camille, Pascal & Sully, Colbert & Louvois, Molière & le maréchal de Luxembourg, la Fontaine & Quinaut, le premier président Lamoignon & Lamoignon de Laquesne. Il faut avouer que Godefré, évêque de Vence, & Benserade, de La Motte, & Sarrazin, & Coëffeteau,

& Santeuil, ne sont pas tout-à-fait des grands hommes de la même espèce ; mais il y en a d'autres , tels que du Cange , si justement fameux par son glossaire ; Sirmond par son travail sur les conciles de France & sur les capitulaires de Charles le Chauve ; Pétau par sa chronologie ; Joseph Scaliger par l'érudition la plus profonde sur l'antiquité ; les deux frères Pirhou , & Pierre Dupuy , garde de la bibliothèque du roi , par la vaste étendue de leurs connoissances sur notre histoire ; tous hommes célèbres dans leur siècle , & qui ne sont peut-être pas assez estimés dans le nôtre. Mais nos richesses nous rendent ingrats ; nous oublions les hommes laborieux qui se sont ensevelis dans la mine pour nous tirer de l'or , & nous ne louons que l'artiste qui l'emploie. Aujourd'hui , d'ailleurs , que les grandes connoissances s'effacent & se perdent ; aujourd'hui que la science de l'histoire se ré-

doit presque à des anecdotes , qu'on abrège tout pour paroître tout savoir, & que la vanité, empressée à jouir, n'estime plus dans aucun genre que ce qu'elle peut étaler dans un cercle ; ces recherches pénibles, ces discussions profondes, ces monumens, fruits de quarante ans de travail & d'étude, qui n'ont que le mérite d'instruire sans amuser, & dont le matin on ne peut rien détacher pour citer le soir, doivent nécessairement parmi nous perdre de leur estime. Ces ouvrages fatiguent notre impatience & la rebutent. On peut les comparer à ces armes antiques que la curiosité & un vieux respect conservent encore dans nos arsenaux, ces armes que portoient nos aïeux, mais que nous soulevons à peine, & dont le poids aujourd'hui effrayeroit notre mollesse.

Après tous ces noms on en trouve d'autres qui sont encore célèbres dans des genres différens ; le président de

Thou , immortel par son histoire ; & le président Jeannin , qui fut négociateur & ministre ; & le cardinal d'Osſat , qui ſe créa lui-même ; & le père Merſenne , digne d'être l'ami de *Descartes* ; & *Gaffendi* , preſque digne d'être ſon rival ; & le fameux Arnaud qui écrivit avec génie , & fut malheureux avec courage. Enfin , ceux qui ſentent tout le prix des talens , & qui ont le goût des arts , voient avec intérêt , à la ſuite des princes , des généraux & des miniſtres , les noms des artiſtes célèbres ; de Lully , de Manſart , de Lebrun ; de ce Claude Perraut qu'on eſſaya de tourner en ridicule , & qui étoit un grand homme ; de là Quintinie , qui commença par plaider avec éloquence , & qui finit par inſtruire l'Europe ſur le jardinage ; de Mignard , dont ſes parens voulurent faire un médecin , & dont la nature fit un peintre ; du Pouſſin , qui , las des intrigues & des petites cabales de Paris ,

retourna à Rome vivre tranquille & pauvre ; de Lefueur , qui mérita que l'envie allât défigurer ses tableaux ; de Sarrazin , qui , comme Michel-Ange , fut à la fois sculpteur & peintre , & eut la gloire de créer les deux Marfis & Girardon ; de Varin , qui perfectionna en homme de génie l'art des médailles ; enfin du célèbre & immortel Calot , qui eut l'audace , quoique noble , de préférer l'art de graver à l'oïveté d'un gentilhomme , & qui imprima à tous ses ouvrages le caractère de l'imagination & du talent.

Il n'est pas inutile de remarquer que lorsque ces éloges parurent , quelques hommes trouvèrent mauvais qu'on eût déshonoré des Cardinaux & des Princes , jusqu'à les mettre à côté de simples artistes. Il faut avouer que cette espèce de sentiment a quelque chose de singulier. On veut qu'il y ait des rangs , même après la mort , & que les titres des Grands passent :

pour ainsi dire, à leurs réputations. On craint que leurs noms même ne se heurtent & ne se froissent dans la foule ; & il faut que les autres noms se rangent par respect. Il est nécessaire sans doute , & l'ordre de la société, fondé sur la politique & sur les loix, demande que ces distinctions subsistent pendant la vie ; mais des cendres renfermées dans des tombeaux, deviennent égales. Chez la postérité il n'y a plus de rangs , il n'y a que des hommes. Qu'on se rappelle le mot de Charles Quint aux grands d'Espagne. Il avoit ramassé le pinceau du Titien, & ses courtisans s'en étonnoient. » Je » puis , leur dit - il , en un moment, » faire vingt hommes plus grands que » vous ; Dieu seul peut faire un homme tel que le Titien ». Voilà ce que Perraut avoit répondu d'avance à ses censeurs. Il auroit pu ajouter que parmi les grands talens même , ou politiques , ou militaires , il y en a beau-

coup qui, après eux, ne laissent point de traces ; au lieu que les monumens des arts restent. Ils instruisent & charment encore la postérité. Les noms d'Apelle & de Phidias étoient peut-être aussi chers à la Grèce que celui de Thémistocle ; & de tous les généraux de l'Italie moderne quel est celui dont le nom est mis à côté de Raphaël ?

J'ai déjà dit un mot de la manière dont ces éloges sont écrits. L'auteur s'est défendu avec sévérité tout ornement. Chaque éloge n'est qu'une notice très-courte, qui contient les faits avec les dates, & presque sans réflexions. Ce sont des dessins où l'artiste n'a employé que le trait pour dessiner sa figure, & en saisir le caractère & l'attitude. Dans ce genre-là même, ces éloges pourroient être beaucoup plus piquans qu'ils ne sont. Le style a trop peu de faillie ; le seul mérite est le fond, c'est-à-dire la multi-

tude & la justesse des connoif
 Une anecdote connue sur ces é
 c'est qu'on en fit exclure Arn
 Pascal. Leurs ennemis auroient
 apparemment anéantir ces deux
 & défendre même à la postérité
 souvenir ; mais ces efforts ne sei
 qu'à prouver l'impuissance de la
 Le public n'aime ni les tyrans c
 rité , ni les tyrans d'opinion. O
 un peu plus ceux qu'il étoit d
 de louer , & on leur applica , c
 on fait , ce fameux passage de T
Præfulgebant Cassius atque B.
eo ipso quod effigies eorum no
bantur. Il fallut à la fin rétabli
 éloges. On reconnut qu'il étoi
 aisé d'obtenir un ordre , que c
 truire deux réputations ; & r
 une cabale , Arnaud & Pascal
 rent de grands hommes.





CHAPITRE XXXIII.

*Des Eloges ou Panégyriques adressés
à Louis XIV. Jugement sur ce
Prince,*

SI on louoit ainsi des hommes célèbres qui n'étoient plus, & dont quelques-uns même avoient vécu dans la pauvreté & dans l'exil, à plus forte raison devoit-on louer Louis XIV, & vivant, & prince, & conquérant, & absolu. Aussi les éloges ne furent jamais tant prodigués. Louis XIV a été plus loué pendant son règne, que tous les Rois ensemble de la monarchie ne l'ont été pendant douze siècles. On ne le louoit pas seulement, comme on loue tous les princes, par intérêt, par reconnoissance, par flatterie, par habitude, par vanité; on le louoit encore par admiration & par enthousiasme. Ce fut une ivresse de

quarante ans. On n'écrivoit, on ne prononçoit rien où le nom de Louis XIV ne fût mêlé. Le style avoit pris par-tout je ne fais quel ton de panegyrique; ce fut celui même des Mascaron, des Fléchier & des Bossuet, toutes les fois qu'ils parloient de Louis XIV: & où n'en parlent-ils pas? Il n'y a pas un de leurs discours où, en déplorant les vanités du monde, ils n'aient l'art d'amener adroitement ce nom, & ne célèbrent, en passant, les exploits, les merveilles & la sagesse étonnante de ce prince. Si des orateurs de ce mérite donnoient un tel exemple, on se doute bien qu'il étoit suivi. Tous ceux qui prêchoient, prirent l'habitude de louer. On parloit à Louis XIV de ses devoirs, mais on lui parloit presqu'autant de ses vertus: on mêloit avec adresse au langage de l'évangile le langage des cours.

Outre ces éloges périodiques & saints, il y en avoit d'autres tout

profanes , que chaque circonstance & chaque année faisoit naître. On n'en trouve guères avant la mort de Mazarin : jusqu'à ce moment le roi n'exista point. Malheureusement le crédit du ministre se prolongeoit par l'enfance du maître ; mais peu après cette époque les panégyriques commencent. Dès 1663 , panégyrique sur *Louis Dieu-donné* : c'étoit le nom de ce prince , dont la naissance fut regardée comme une faveur du Ciel. Il avoit alors vingt-cinq ans , avoit humilié le pape , forcé le roi d'Espagne à lui céder le pas , donné un carrousel , & acheté cinq millions la ville de Dunkerque. En 1664 , année où le pape envoya faire des excuses au roi , panégyrique où la *magnanimité* de Louis XIV est comparée à celle de Jules César , par un Cordelier. Une autre année , panégyrique sur les jeux & les divertissemens que Louis XIV donnoit trois fois la semaine dans le

grand appartement de Versailles. En 1667 & 1668 , panégyriques sur la conquête de la Flandre & de la Franche-Comté. En 1672 , débordement de panégyriques sur la conquête de la Hollande. En 1679 , panégyrique de Charpentier sur la paix de Nimègue. En 1680 , panégyrique sur Louis le Grand , par un évêque d'Amiens. En 1685 , panégyrique prononcé à Caen sur une statue élevée à Louis XIV. En 1687 , panégyrique où l'on célèbre le triomphe du roi sur l'hérésie. En 1690 , panégyrique prononcé à Valence par un Capucin. Autre panégyrique à Arras par un Carme. Autre panégyrique en 1699 , par un Cordelier. Je ne compte pas tous ceux des Jésuites : je ne crains pas d'exagérer en disant qu'il y en eut au moins une centaine de leur part , en François , en Latin , en Italien , en Espagnol. A cette liste , qui est déjà longue , joignez encore un panégyrique

par un M. Tallemant, orateur assez inconnu aujourd'hui ; & un panégyrique historique du roi , par un M. de Callières , qui avoit été négociateur ; & le fameux panégyrique de Louis XIV , par ce Pélisson qui parut grand dans le malheur de Fouquet , qui fut ensuite adroit & heureux , qui fut long-temps célèbre par son éloquence , & que l'on cite encore , mais qu'on lit peu. Ajoutez le panégyrique du roi , commencé par Buffy-Rabutin , dans le temps même où il étoit , par ordre du roi , à la Bastille , ouvrage où , avec toute la sincérité d'un homme disgracié qui veut plaire , Buffy parle à chaque ligne & de sa tendresse passionnée , & de sa profonde admiration pour le plus grand des princes , qui n'en voulut jamais rien croire. Tout le monde connoît les douze panégyriques prononcés dans différentes villes d'Italie par des hommes à qui la magnificence de Louis XIV avoit

prodigué les pensions , & qui par un roi étranger honoroient plus qu'un maître , puisqu'ils honoroient un maître-facteur. Enfin on peut y joindre une foule de complimens & de panégyriques prononcés dans l'Académie Française , qui fut pendant soixante ans une espèce de temple consacré au culte. Ce n'est que pour Louis XIV. comme on fait , que l'élégant & habile Despréaux suspendoit la fureur & ce zèle ardent de déchirer ses ennemis pour l'honneur du goût. Toujours caustique & flatteur , mais toujours brusque , il épuisoit son esprit à chercher de nouvelles formules de satire & d'éloge. On cite encore aujourd'hui ses Remerciemens & ses discours de vers , & son discours de la Mort & cette fameuse épître , où , selon le poète Anglois un peu de mauvaise humeur , il fit deux cents vers chanter que Louis n'avoit pas le Rhin. C'est pour Louis XIV.

grand Corneille , déjà vieux , composa , avec son génie qui aggrandissoit tout , un demi - volume de vers qu'on ne lit plus. Racine le loua indirectement dans ses tragédies & dans quelques pièces détachées ; Molière dans ces comédies aujourd'hui peu connues qu'il fit pour les fêtes de Versailles. Enfin il n'y eut pas jusqu'à la Fontaine qui ne devînt courtisan ; & le Fablier de madame de Bouillon porta des vers pour Louis XIV. Je ne parle pas de la quantité innombrable de poètes , qui n'ayant que du zèle sans talens , étoient vils ou empressés sans plaire , & composoient de petites épîtres obscures & des sonnets sur le roi , que ni lui , ni personne ne lisoit. Il ne s'agit ici que des hommes qui flattoient avec génie. Dans ce nombre on ne doit pas oublier Quinaut & ses prologues célèbres. Il fallut que l'auteur immortel d'Atis , de Thésée & d'Armide pliât son génie à ce refrain

éternel de flatteries harmonieuses.

Ainsi tout prédicateur, tout orateur, tout historien, tout poëte, enfin tout ce qui parloit, tout ce qui écrivoit sous ce règne, louoit & flattoit à l'envi. Cet esprit avoit passé jusques dans les ateliers des artistes: la peinture, la sculpture & la gravure retraçoient sans cesse à Louis XIV tout ce qu'il avoit fait de grand. Enfin les inscriptions immortalisoient l'éloge sur le marbre, ou l'imprimoient sur l'airain. Je ne parle pas de celles qui ne furent que projetées, mais qui marquent toujours l'esprit du temps, telles que *l'incroyable passage du Rhin, la merveilleuse prise de Valenciennes, &c.* Heureusement il y a un point où l'excès est ridicule; & si on ne craint pas de s'avilir, on craint du moins de choquer le goût. Ces inscriptions n'eurent pas lieu: je parle de celles de la place Vendôme, où il est dit, par exemple, que Louis XIV,

ne fit la guerre que malgré lui. L'Europe & la France savent quelle fut la vérité de cet éloge.

Ce torrent de panégyriques s'arrêta pourtant, & fut suspendu pendant la guerre de la succession d'Espagne. Des hommes sans cesse entourés des malheurs publics & des leurs, des hommes qui n'entendent parler au-dehors que de batailles perdues, & qui chez eux ont le triste spectacle de la misère & de la faim, ne seroient pas disposés à louer le gouvernement même qui seroit le plus sensible à leurs maux. Toujours les rois sont jugés par les succès, & le contraste de la misère présente obscurcit même l'ancienne grandeur. S'il est vrai, comme on le dit, qu'en 1709 un prince, ennemi de Louis XIV, maître de Bruxelles, y donna pendant l'hiver un spectacle composé tout entier des prologues de Quinault; ce fut la vengeance la plus cruelle. La hauteur

éternel de flatteries harmonieuses.

Ainsi tout prédicateur, tout orateur, tout historien, tout poëte, enfin tout ce qui parloit, tout ce qui écrivoit sous ce règne, louoit & flattoit à l'envi. Cet esprit avoit passé jusques dans les ateliers des artistes: la peinture, la sculpture & la gravure retraçoient sans cesse à Louis XIV tout ce qu'il avoit fait de grand. Enfin les inscriptions immortalisoient l'éloge sur le marbre, ou l'imprimoient sur l'airain. Je ne parle pas de celles qui ne furent que projetées, mais qui marquent toujours l'esprit du temps, telles que *l'incroyable passage du Rhin, la merveilleuse prise de Valenciennes, &c.* Heureusement il y a un point où l'excès est ridicule; & si on ne craint pas de s'avilir, on craint du moins de choquer le goût. Ces inscriptions n'eurent pas lieu: je parle de celles de la place Vendôme, où il est dit, par exemple, que Louis XIV,

ne fit la guerre que malgré lui. L'Europe & la France savent quelle fut la vérité de cet éloge.

Ce torrent de panégyriques s'arrêta pourtant, & fut suspendu pendant la guerre de la succession d'Espagne. Des hommes sans cesse entourés des malheurs publics & des leurs, des hommes qui n'entendent parler au-dehors que de batailles perdues, & qui chez eux ont le triste spectacle de la misère & de la faim, ne seroient pas disposés à louer le gouvernement même qui seroit le plus sensible à leurs maux. Toujours les rois sont jugés par les succès, & le contraste de la misère présente obscurcit même l'ancienne grandeur. S'il est vrai, comme on le dit, qu'en 1709 un prince, ennemi de Louis XIV, maître de Bruxelles, y donna pendant l'hiver un spectacle composé tout entier des prologues de Quinault; ce fut la vengeance la plus cruelle. La hauteur

insultante des conférences de Gertruidenberg n'a rien de plus humiliant. Peut-être même un pareil triomphe est au dessous d'un grand homme. C'étoit les armes à la main, c'étoit à Hochstet, à Malplaquet, à Turin, & non sur un théâtre d'opéra, qu'il étoit beau au Prince Eugène de se venger de Louis XIV. La bataille de Denain & Villars ramenèrent enfin la paix & les panégyriques. On recommença à louer, mais avec moins de faste. La paix d'Utrecht fut célébrée. On vit même paroître un éloge historique du Roi en 1714, par un Abbé de Bellegarde. On fait qu'il mourut l'année suivante; & tandis que le peuple, toujours extrême, étoit loin de témoigner pour sa cendre le respect qu'il lui devoit & comme à son souverain, & comme à un homme qui avoit fait de grandes choses pour la France, le orateurs sacrés & les gens de lettre portèrent leurs derniers hommages

sur sa tombe. Par une loi éternelle, tout Prince doit naître, vivre, mourir, & être enterré au bruit des éloges. L'habitude, la reconnoissance, & le respect satisfirent à tout. La Mothe, avec sa prose harmonieuse & facile, prononça dans l'Académie François l'éloge funèbre de ce Roi. Toutes les chaires retentirent de ses vertus. Il y eut en France vingt-sept ou vingt-huit oraisons funèbres. On en prononça en Espagne, en Portugal, à Rome, en différentes villes d'Italie, dans presque toute l'Europe. A la fin ce grand concert des panégyriques cessa : tout se tut ; & la voix de la postérité se fit entendre.

Il ne seroit peut-être pas inutile maintenant de peser ce Roi si célèbre, & d'apprécier tous les éloges qu'on lui prodigua. Long-temps on porta son culte jusqu'au fanatisme ; aujourd'hui peut-être on cherche trop à se venger de cette admiration. On fut

trop ébloui de ses succès : on est trop frappé de ses fautes. La balance de la Renommée, qui est presque toujours inégale pour les Rois, a penché tour à tour des deux côtés opposés pour Louis XIV. Essayons, s'il est possible, de la fixer. Mais pour bien juger ce Prince, il ne faut consulter ni les éloges même, qui adressés par des sujets à des Rois, sont de même valeur que les complimens de société entre les particuliers; ni les cris des Protestans, à qui peut-être il n'avoit vendu que trop cher le droit de le haïr; ni les papiers des Anglois, qui le redoutèrent trop pour consentir à l'estimer; il faut consulter l'histoire & les faits.

Jamais la France n'eut autant d'éclat que sous Louis XIV; mais cet éclat, comme on fait trop, fut mêlé d'orages. Sous lui, la France compta trente ans de victoires, & dix ans de désastres. Elle conquit des provinces, & vit ses provinces épuisées. Elle

donna la loi à l'Europe, & fut sur le point d'être démembrée par toutes les puissances de l'Europe. Ce contraste de malheur & de gloire, cette brillante administration pendant un temps, cette administration pénible & forcée pendant l'autre, naquit des mêmes principes ; tout fut enchaîné. Louis XIV eut dans son caractère je ne fais quoi d'exagéré qui se répandit sur sa personne, comme sur tout son règne. Il fut jetté, pour ainsi-dire, hors des bornes de la nature. Cependant cette exagération même lui donna une idée de grandeur d'où résulta beaucoup de bien. C'est à elle que Louis XIV dut les principales qualités de son ame ; cette droiture ennemie de la dissimulation, & qui ne fut presque jamais s'abaisser à un déguisement ; cet amour de la gloire qui en élevant ses sentimens, lui donnoit de la dignité à ses propres yeux, & lui faisoit toujours sentir le besoin de

& sembloit vouloir commander le respect plutôt que l'attendre. Il forma au dedans le caractère de sa politique, & lui fit croire que la nation étoit lui, & que ses propres besoins étoient ceux de l'Etat. Enfin il lui inspira au dehors une ambition qui, comme celle de la plûpart des conquérans, n'étoit pas en lui l'effet d'une ame ardente & emportée, mais qui tenant plus à la hauteur qu'à l'impétuosité du caractère, méditoit tranquillement, & exécutoit avec une fierté calme, des plans d'agrandissement & de conquêtes. Delà ce débordement d'un pouvoir qui menaçoit tout; cette hauteur avec les Rois & presque tous les états; ce plan si vaste de subjuguier la Flandre, d'abaisser la Hollande, de resserrer la Savoie, de dominer en Italie, de donner des Electeurs à l'Empire, un Roi à l'Angleterre, son petit-fils à l'Espagne, &

d'embrasser par lui ou par ses enfans , Paris , Naples , Milan , Madrid , tandis que ses flottes iroient parcourir l'océan , & feroient respecter son nom des ports de Brest ou de Toulon jusqu'à Siam , & aux côtes de la Jamaïque ou du Brésil.

Il faut convenir que ces projets ont de la grandeur , mais une espèce de grandeur qui manque , pour ainsi-dire , de proportion & de règle. On peut dire en général que Louis XIV mesura un peu trop ses forces par son caractère. Il ne prévint point assez que dans la constitution économique des Etats , de longues victoires ressemblent presque à des défaites ; que tout ce qui est violent , s'use par sa violence même ; que de grandes puissances unies pour résister , doivent à proportion s'affoiblir beaucoup moins qu'une grande puissance armée pour attaquer ; que les grands hommes qui à la tête de ses armées étoient fiers de le servir ,

devoient par leur exemple faire naître d'autres grands hommes pour le combattre ; que toutes les fois qu'on fait de grands efforts , il ne peut y avoir de succès que ceux qui sont rapides , parce que les moyens extrêmes tendent toujours à s'affoiblir. Comme l'esprit , chez les hommes , est presque toujours gouverné par le caractère, Louis XIV ne fit point des calculs qui n'auroient été que ceux d'une politique sage. Il exagéra donc tout à la fois & ses projets & ses moyens ; & delà , après quelques années d'éclat , le dépérissement , la ruine & le malheur. Ce défaut influa non-seulement sur la France , mais sur l'Europe entière. Par-tout il fallut opposer de grandes forces à de grandes forces. La paix tarit le sang , & ne diminua point les charges publiques. Comme on craignoit sans cesse , il fallut sans cesse être en état de combattre. Toutes les administrations furent forcées , tous les

ressorts tendus ; & l'erreur d'un seul homme changea le système de vingt gouvernemens.

On voit que le bien & le mal de ce règne célèbre tient à une seule idée , une idée de grandeur , tantôt exagérée & tantôt vraie. Il est probable que si Louis XIV avoit reçu une éducation digne de la vigueur de son caractère , il eût joint à la passion des grandes choses , le génie qui les juge , & que sur-tout il eût appris l'art le plus difficile des Rois , celui de n'abuser ni de ses vertus , ni de ses forces.

Si on l'examine du côté des talens , il avoit un coup - d'œil sûr. Entouré de grands hommes , il eut le mérite de les croire. L'application lui donna le génie de l'expérience ; mais il apprit plus en dix ans à l'école des malheurs , qu'il n'avoit appris en quarante ans de gloire. Les événemens heureux trompent & séduisent ; c'est la flatterie la plus dangereuse pour les Rois : au lieu

que la sévérité du malheur accuse les fautes & les foiblesses. Il eut des connoissances sur le gouvernement : mais ayant passé presque tout son règne en grandes entreprises, c'est-à-dire à conquérir ou à résister ; au lieu de pouvoir diriger à son gré ses plans & ses systèmes, il étoit forcé de plier ses plans à ses besoins. Les événemens commandoient à ses principes ; & son administration fut toujours entraînée par le cours violent des affaires.

Comme guerrier, il fut éclipsé par ses sujets. Les fers de François I lui ont laissé plus de gloire militaire que toutes les conquêtes de Louis XIV ne lui en donneront peut-être dans la postérité. Trajan & Henri IV, quand ils commandoient leurs armées, marchoient & vivoient en soldats ; Louis XIV, dans les camps, parut toujours en Roi. Il mêla la pompe du trône à la fierté imposante des armées, & déployant une grandeur tranquille

sans jamais se montrer de près à la fortune, son mérite fut d'inspirer à ses généraux l'orgueil de vaincre, & à ses troupes l'orgueil de combattre & de mourir pour lui,

Il est peut-être difficile de déterminer à quel point il connut les talens & les hommes. D'abord il faut lui rendre graces, au nom de la France & de l'humanité, de ce qu'il choisit, pour élever ses enfans, Montausier & Bossuet, Fénelon & Bauvilliers. Occupé de l'éclat de son règne, il confia l'espérance du règne suivant à la vertu & au génie. Ce fut un mérite sur-tout d'avoir apprécié la morale inflexible & la franchise sévère de Montausier dans une cour où la volupté se mêloit au faste, & où l'excès de la flatterie corrompoit la gloire. A l'égard de ses autres choix, Turenne & Condé lui furent montrés par la renommée. Luxembourg, qu'il n'aimoit pas, le força,

par son génie , à l'employer. Vendôme eut beaucoup de peine à parvenir au commandement. Catinat , de simple volontaire , devint maréchal de France ; mais ce même Catinat , après des victoires , essuya des dégoûts , & fut rendu inutile à son pays qu'il auroit pu défendre. Ce prince eut deux ministres célèbres ; Colbert , qui enrichit l'état par ses travaux , & dont les erreurs même furent celles d'un citoyen & d'un grand homme ; Louvois , dont l'esprit étendu & prompt sembloit né pour la guerre , & servit son maître en désoyant l'Europe. Colbert lui fut donné par Mazarin , Louvois par le Tellier. Je ne parle pas de Barbésieux , de Pelletier , de Chamillard , du choix de plusieurs généraux dans la guerre de 1701 : du moins ces choix furent réparés par d'autres ; & Villars , & Vendôme , & Bervik annoncèrent que dans cette décadence même il savoit

encore trouver les grands hommes. Ne lui reprochons pas des malheurs encore plus que des fautes : mais la disgrâce de Fénelon & son exil ; mais la proscription de l'ouvrage le plus éloquent que la vertu ait jamais inspiré au génie ; il est difficile sans doute d'excuser cette erreur dans un roi aussi célèbre.

Si on porte sa vue sur l'intérieur de l'état , on est frappé d'un grand tableau. On voit Louis XIV , à travers un enchaînement de conquêtes & de victoires , s'occuper des loix , des arts , de la population , de l'agriculture & du commerce : mais l'homme qui discute & qui juge , en admirant tant de travaux célèbres , examine ce qui leur a manqué du côté de la perfection ou de la durée. On remarque sur les loix, qu'en diminuant l'abus des procédures , & réglant la forme des tribunaux , il laissa subsister le vice de cent législations opposées , & ne fit

qu'ébaucher un ouvrage immense ; qui parmi nous attend encore le zèle d'un grand homme ; sur l'agriculture, qu'il connut peu les vrais principes qui l'encouragent , principes découverts par Sully , employés dans les belles années de Henri IV , oubliés sous le ministère orageux & brillant de Richelieu , retrouvés ensuite par Fénelon , & développés avec succès dans ce siècle , où les grands besoins font chercher les grandes ressources ; sur le commerce , qu'il eut peut-être sur cet objet des vues beaucoup plus vastes que solides , que ses vues même étant en contradiction avec ses besoins , d'un côté il vouloit le favoriser , & de l'autre il le chargeoit d'entraves ; sur les manufactures , qu'il les encouragea avec grandeur , mais qu'il fit quelquefois de ces arts utiles le fléau de l'état , en immolant le laboureur à l'artisan ; enfin sur la partie militaire , que sa perfection même nous donna

une gloire éclatante & dangereuse ,
 qu'elle arma la France contre l'Eu-
 rope , & l'Europe contre la France ,
 & fut récompensée & punie par trente
 ans de carnage. Ainsi , de quelque côté
 qu'on jette les yeux , on voit des suc-
 cès & des malheurs ; on voit de gran-
 des vues & de grandes fautes ; on voit
 le génie , mais tel qu'il est chez les
 hommes , & sur-tout dans les objets
 de gouvernement , toujours limité ou
 par les passions , ou par les erreurs ,
 ou par les bornes inévitables que la
 nature a assignées à toutes les choses
 humaines ,

Si on cherche à travers tant d'éclat
 quel fut le bonheur des citoyens , on
 conyiendra que les peuples comme les
 hommes ne peuvent être heureux que
 dans un état de calme , & loin des
 grands efforts que supposent de grands
 besoins. Il faut , pour le bonheur d'un
 peuple , que l'industrie soit exercée &
 ne soit pas fatiguée ; il faut qu'il soit

encouragé au travail par le travail même ; que chaque année ajoute à l'aisance de l'année qui la précède ; qu'il soit permis d'espérer quand il n'est pas encore permis de jouir ; que le laboureur , en guidant sa charrue , puisse voir au bout de ses sillons la douce image du repos & de la félicité de ses enfans ; que chaque portion qu'il cède à l'état , lui fasse naître l'idée de l'utilité publique ; que chaque portion qu'il garde , lui assure l'idée de son propre bonheur ; que les trésors , par des canaux faciles , retournent à celui qui les donne ; que les dépenses & les victoires , tout jusqu'au sang versé , porte intérêt à la nation qui paye & qui combat ; & que la justice même , en pesant les fardeaux & les devoirs des peuples , n'use pas de ses droits avec rigueur , & se laisse souvent attendrir par l'humanité , qui n'est elle-même qu'une justice.

D'après ces principes , qu'on juge

de la félicité réelle des peuples dans un règne de soixante-douze ans , où il y eut quarante - six ans de guerre. Ce n'est pas que je confonde toutes les époques de ce règne célèbre : la France fut heureuse , ou parut l'être jusqu'à la guerre de 1688 ; mais après cette époque tout change. Je ne parle pas des dernières années de ce prince ; je plains tant de grandeur suivie de tant de désastres. Je répéterai seulement ce que ce roi célèbre eut la magnanimité de se reprocher lui-même en mourant, Dans ces momens où tout fuit , mais où la vertu reste ; où les flatteries & les éloges de cinquante années se taisent pour laisser élever la voix de la conscience & de la vérité qui ne meurt pas ; où l'ame tranquille & courageuse pèse dans un calme terrible tout ce qui a été , & seule avec elle-même , apprécie les crimes , les succès , les victoires , & toutes ces tristes grandeurs humaines

qui vont la quitter ; dans ces momens il se reprocha d'avoir sacrifié à un vain désir de gloire la félicité des peuples. J'oppose les remords d'un grand homme mourant aux éloges trop fastueux & trop vains , qui quelquefois lui furent prodigués pendant sa vie.

Malgré ses fautes & ses malheurs , son règne fera à jamais distingué dans notre histoire , & c'est la plus brillante époque de notre nation. Jusqu'alors les François , moins grands que factieux , ayant besoin d'agiter & d'être agités , plus capables d'un mouvement prompt & rapide que d'une application & de vues suivies , n'avoient encore appris à gouverner ni leur caractère , ni leurs idées. Il leur manquoit je ne fais quoi de calme qui arrêtoit leurs forces & qui les rassemblât , qui les rendit utiles en les dirigeant. Le gouvernement de Louis XIV produisit cet effet. En donnant de la

confiance à la nation , ce prince lui donna de la grandeur. Notre esprit naturel devint du génie ; notre activité inquiète , de la force ; notre impétuosité , un courage docile & terrible ; tout prit un caractère , & l'esprit national , (car nous commençâmes alors à en avoir un) formé par de grands exemples & de grands objets , acquit un degré de hauteur inconnue jusqu'alors. Les François , sous son règne , s'honoroient d'une soumission qui les rendoit grands. Audehors , ils donnoient des loix ; au dedans , ils méloient l'obéissance à la gloire. Leur nom étoit le premier de l'Europe. Ils furent pendant trente ans ce qu'eussent été les Perses vainqueurs à Salamine & à Marathon , unissant la grandeur de Persépolis & d'Ecbatane aux arts brillans & à la politesse douce & voluptueuse d'Athènes.

On ne peut douter que cette foule

de grands hommes qui parurent alors ; ne fût le fruit d'un gouvernement attentif & éclairé. Eh ! qui , dans un pays & dans un siècle ingrat , où quelquefois comme dans l'ancienne Rome , on puniroit l'honnête homme de ses vertus , & l'homme de génie de ses talens , qui voudroit se livrer à des travaux pénibles & se donner la peine d'être grand ? On doit savoir gré à Louis XIV d'avoir répandu de l'éclat sur les talens & sur les arts , d'avoir su apprécier ces hommes que leur fortune rend obscurs , mais que leur génie rend célèbres , qui ne sont point destinés par leur naissance à approcher des rois , mais qui sont quelquefois destinés à honorer leur règne. Ainsi , après s'être occupé de ses grands desseins avec ses généraux & ses ministres , il se délassoit quelquefois en conversant avec Racine : il ordonnoit qu'on représentât devant lui les chefs-d'œuvre du vieux Corneille :

il sentoit de l'orgueil à se voir servir dans son palais par l'auteur du Misanthrope & du Tartuffe , & donnant à Molière son roi pour défenseur , empêchoit qu'une cabale d'autant plus terrible , qu'on y mêloit le nom de la vertu , n'opprimât un grand homme.

Quel fera donc le rang que Louis XIV occupera parmi les rois ? Celui d'un prince qui , placé dans une époque où sa nation étoit capable de grandes choses , fut profiter des circonstances sans les faire naître ; qui , avec des défauts , déploya néanmoins toute la vigueur du gouvernement ; qui , suppléant par le caractère au génie , fut rassembler autour de lui les forces de son siècle & les diriger , ce qui est une autre espèce de génie dans les rois ; qui enfin donna un grand mouvement & aux choses & aux hommes , & laissa après lui une trace forte & profonde.

On l'a comparé à Auguste ; il lui

ressembloit bien peu. Il fut comme lui employer les talens, & faire servir les grands hommes à sa renommée; mais il falloit qu'Octave se servît de ses égaux pour sa grandeur, & leur persuadât qu'il avoit droit à leurs victoires, quoiqu'il ne tint ce droit que de leurs victoires même. Louis XIV, armé de la souveraineté, commandoit à des hommes qui lui devoient en tribut leur sang & leur génie. Tous deux protégèrent les lettres; mais Auguste, en honorant de sa familiarité Virgile, Horace & Tite - Live, honoroit des hommes nés tous citoyens comme lui: les proscriptions seules avoient décidé s'ils auroient un maître, Louis XIV, né à la tête d'une monarchie, où par la constitution de l'état il n'y a de rang que celui qui est marqué par les titres, Louis XIV porté par son caractère même à une fierté de représentation qui augmentoit encore les distances, en rapprochant de lui

les hommes de génie , fit peut-être plus & pour leur gloire & pour la sienne.

Si maintenant on le compare aux rois célèbres de notre nation , on trouvera qu'il fut loin de cet esprit vaste & puissant de Charlemagne : mais l'un déploya de grandes vues chez un peuple barbare ; l'autre féconda les lumières & les vues d'un peuple instruit. On trouvera qu'il eut moins de sagesse , mais plus d'éclat que Charles V ; moins de bonté , mais beaucoup plus de talens que Louis XII. Il fut plus laborieux , plus appliqué , plus roi que François I ; mais il n'eut point ses graces fières & aimables , ni cette valeur éblouissante qui parut à Marignan , & qui fit pardonner Pavie. On ne le comparera point à Henri IV. Le mérite de l'un fut de rapeller toujours sa grandeur ; le mérite de l'autre , de faire oublier la sienne.

Ainsi Louis XIV eut un caractère unique, & qui ne fut qu'à lui. Sa gloire (& c'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue en le jugeant) fut d'avoir élevé sa nation. C'est cette gloire si rare qui justifie ses panégyristes, & lui assure notre reconnaissance. Je voudrois donc que lorsque les monumens, qui ont été élevés à ce roi célèbre, seront détruits par le temps, & que ces statues & ces marbres menaceront de s'écrouler, on lui élevât alors un autre monument. Je voudrois qu'on le représentât debout & défarmé, tel qu'il étoit dans sa vieillesse & peu de temps avant de mourir, foulant à ses pieds toutes les médailles de ses conquêtes: lui-même, au lieu d'esclaves, seroit entouré de la plupart des grands hommes qui ont illustré son règne. Là on verroit Turenne & Condé, Carinat & Vauban; Lamoignon tiendrait à la main le code des ordonnances;

Colbert , ses plans de marine & de commerce ; Racine s'avanceroit sur les pas de Corneille ; Moliere & la Fontaine suivroient : après eux viendroient les artistes célèbres. Louis XIV paroîtroit , animant tout de ses regards ; & au bas de sa statue la postérité écriroit ces mots : *sous lui les François furent grands.*





CHAPITRE XXXIV.

Des Panégyriques depuis la fin du règne de Louis XIV jusqu'en 1748.

D'un Eloge funèbre des Officiers morts dans la guerre de 1742.

L'ESPRIT de panégyriques demeura presqu'assoupi en France depuis 1715 jusqu'en 1744, c'est-à-dire près de trente ans. Sous la régence, de nouvelles combinaisons de fortunes occupèrent tout. D'un bout du royaume à l'autre, l'esprit n'eut qu'une idée, & l'ame qu'un mouvement. On se disputoit de l'or & du papier. C'étoit une assez grande occupation que celle de s'enrichir, de s'appauvrir, de s'enoblir, d'acheter, de vendre, d'échanger, de calculer, de prévoir, & de ruiner ses créanciers ou ses amis. On vit paroître beaucoup d'édits, quelques chansons, & point de panégyriques.

Ajoutez. qu'il y a des caractères de princes qui, même avec des talens & des vertus, déconcertent pour ainsi dire l'éloge. On louoit sous Louis XIV, on plaisantoit sous le Régent. La nation gaie & légère préféroit alors un bon mot à cent panégyriques. D'ailleurs le Régent avoit le secret des hommes & des cours. Son esprit l'avoit mis dans la confiance de tout ; il connoissoit les petits ressorts des grandes choses, & il avoit le malheur de ne pouvoir être dupe de rien. Un philosophe derrière les coulisses rit presque toujours des battemens de mains du parterre.

Le cardinal Dubois, qui ne dut son élévation qu'à la bizarrerie des circonstances, qui ne mit pas même la décence à la place des mœurs, & qui eût avili les premières places, si jamais la puissance chez les hommes pouvoit l'être, ne se respecta point assez pour se faire respecter. Malgré son pouvoir, il ne trouva point de panégyristes. Il

n'en désira pas même. Quand le faux enthousiasme des éloges ne l'eût point ennuyé , cet enthousiasme l'eût fait rire ; il se connoissoit. Il eut ce mépris de l'opinion publique , qui est le dernier vice dans un particulier , & le dernier crime dans un homme puissant.

Après lui , on ne travailla pas davantage dans le même genre , mais pour d'autres raisons. Le cardinal de Fleuri fut modeste & simple. Il eut l'ambition de l'économie & de la paix , deux choses qui font le bonheur des états , mais qui n'ébranlent point les imaginations. Il ne cherchoit point à éblouir les hommes pour les subjuguier ; il n'abusoit point pour se faire craindre. D'ailleurs il n'étoit plus dans l'âge où les passions inquiètes & ardentes veulent occuper fortement les ames. Il gouverna sans bruit , ne remua rien , & content d'être absolu , ne chercha ni le faste du pouvoir , ni le faste des éloges : tout fut calme comme lui.

Vers 1744, les esprits changèrent. Il s'ouvrit une grande scène en Europe. Les dépouilles de la maison d'Autriche à partager, la France & l'Espagne unies contre l'Angleterre, la Hollande, la Sardaigne & l'Empire, une guerre importante, un jeune roi qui se montra à la tête de ses armées, les présages de l'espérance, les vœux des courtisans, enfin l'éclat des conquêtes & des victoires, & le caractère général de la nation, à qui il est bien plus aisé de ne pas sortir du repos que de s'arrêter dans son mouvement, tout donna aux esprits une sorte d'activité qu'ils n'avoient point eue peut-être depuis Louis XIV. La maladie du roi & sa convalescence achevèrent d'enflammer le zèle. On vit renaître les éloges en foule. Tous les talens s'exercèrent. La poésie rentra dans son ancienne fonction, celle de louer. L'ode ranima son enthousiasme presque éteint; on fut pathétique ou plai-

fant dans des épîtres ; on tâcha de mettre de la grandeur sans ennui dans des poèmes. On prononça avec pompe des discours éloquens, ou qui devoient l'être. Chaque jour voyoit naître & mourir des éloges nouveaux, en prose, en vers, gais, sérieux, harmonieux & brillans, ou durs & sans couleur, tous furs d'être lus un jour, & malheureusement la plupart presque aussi furs d'être oubliés le lendemain. Dans cette foule, il y eut pourtant des ouvrages qui furent distingués, & qui le méritèrent. Il y en eut, quoiqu'en petit nombre, où le génie seconda le zèle. Je n'en citerai que deux, que le nom seul de leur auteur suffiroit pour rendre célèbres. L'un est le panégyrique de Louis XV, & l'autre l'éloge funèbre des officiers morts dans la guerre de 1741. L'auteur de Mahomet & de Zaïre, le chantre de Henri IV, l'historien de Charles XII & de Louis XIV, voulut dans ces deux ouvrages célé-

brer des événemens qui intéressoient la France & l'Europe, & honorer tout-à-tout le prince & les sujets.

Le panégyrique du roi est fondé sur les faits qui se sont passés depuis 1744 jusqu'en 1748 ; & cette époque , comme on fait , fut celle de nos victoires. Ce qu'il n'est pas inutile de remarquer, c'est que l'auteur se cacha pour louer son prince , comme l'envie se cache pour calomnier. Mais les grands peintres n'ont pas besoin de mettre leurs noms à leurs tableaux ; celui-ci fut reconnu à son coloris facile & brillant, à certains traits qui peignent les nations & les hommes , & sur-tout au caractère de philosophie & d'humanité répandu dans tout le cours de l'ouvrage.

On peut remarquer une différence singulière entre ce panégyrique & celui de Louis XIV par Pélisson. Pélisson est presque toujours orateur , & l'on voit qu'il veut l'être. Le panégy-

riste de Louis XV ne l'est jamais : il semble éviter l'éloquence comme l'autre paroît la chercher. Son style toujours élégant & noble s'élève au-dessus du style ordinaire de l'histoire ; mais il ne se permet nulle part ces mouvemens , ces tours périodiques & harmonieux , qui semblent donner plus d'appareil aux idées & un air plus imposant au discours. Peut-être cette différence est-elle seulement l'ouvrage du goût. Sans doute le panégyriste a pensé que toute espèce d'éloquence a un peu de faste , & que lorsque les événemens ont de la grandeur , le ton doit être simple. Peut-être aussi cette différence tient-elle à celle des siècles. Tout peuple qui commence à avoir des orateurs , se passionne pour un art qu'il ne connoissoit point encore. Ainsi sous Louis XIV on mettoit un grand prix à l'éloquence. Harangue , compliment , sermon , tout ce qui appartenoit ou sembloit appar-

tenir au style & aux formes oratoires, fixoit l'attention. Paru qu'on ne lit plus, avoit alors des admirateurs : c'étoit la première curiosité d'un peuple étonné de ses richesses, & qui en jouit avec l'empressement que donne une fortune nouvelle. Il y a d'ailleurs, comme nous avons vu dans chaque époque, un certain niveau que prennent les esprits, les ames, les mœurs, la langue, le style même : tout tend vers ce niveau & s'en rapproche. Sous un règne où tout avoit une certaine pompe, où le souverain en imposoit par la dignité, & où l'admiration publique, sentiment presque habituel, devoit élever les expressions comme les idées, il semble que la manière oratoire devoit être plus à la mode qu'un style moins soutenu, & par conséquent moins rapproché de la dignité du maître. Placez deux orateurs, l'un à la cour d'un roi de Perse, l'autre à celle d'un roi de Sparte, il

faudra que leur style soit différent. Peu-à-peu les imaginations en France se calmèrent, la direction des esprits changea, & la réflexion qui médite prit la place de l'enthousiasme qui sent. Alors s'élevèrent deux écrivains d'un ordre distingué, mais nés tous deux avec cette justesse qui analyse & qui raisonne, bien plus qu'avec la chaleur qui fait les orateurs & les poètes. Fontenelle & la Mothe, en donnant le ton à notre littérature, firent comme tous les législateurs; ils donnèrent des loix d'après leur caractère. Ainsi presque par-tout ils substituèrent la finesse à la grandeur, & des beautés sages & tranquilles aux beautés d'imagination & de mouvement. Alors on s'éloigna plus que jamais du ton de l'éloquence. D'autres causes qui agissoient en même temps, développèrent chez la nation l'esprit philosophique, qui devint peu-à-peu l'esprit général. Cet esprit qui discute toujours avant

iger, & qui est sans cesse sur ses
es, parce qu'il craint la surprise
ntiment, fit la loi aux orateurs
e. Dans la première époque, l'é-
ence s'étoit quelquefois glissée
des genres qui n'étoient pas faits
elle; dans la seconde, elle crai-
presque de se montrer dans les
es qui sembloient être le plus de
ressort.

es grands hommes même obéis-
jusqu'à un certain point à leur
e; mais en lui cédant, ils le diri-
, & mêlant leur génie au goût
inant, ils le réforment. Le pané-
que de Louis XV, comme nous
ons dit, offre donc peu de ces
ités qu'on a coutume de chercher
; les orateurs; mais elles sont rem-
ées par d'autres. On y trouve
sorte d'éloquence aussi persua-
& plus douce, l'éloquence des
; présentés avec autant de simpli-
que de noblesse, & les réflexions

d'un philosophe toujours jointes à
sensibilité d'un citoyen.

L'éloge funèbre des officiers
d'un genre différent : le style en
plus oratoire, & la philosophie p
forte. L'idée seule de célébrer tous
citoyens morts pour la patrie,
une idée grande & noble, & malh
reusement neuve parmi nous. » Po
» quoi, dit l'orateur, nous renfern
» dans l'usage de ne célébrer ap
» leur mort que ceux qui, ayant
» donnés en spectacle au monde p
» leur élévation, ont été fatigués d'
» cens pendant leur vie? . . . Ne re
» dra-t-on jamais qu'à la dignité, c
» devoirs si intéressans & si cher
» quand ils sont rendus à la person
» si vains quand ils ne sont qu'u
» partie nécessaire d'une pompe f
» nèbre? Du moins s'il faut célébr
» toujours ceux qui ont été grand
» réveillons quelquefois la cendre
» ceux qui ont été utiles.

Il s'élève ensuite avec une éloquence pleine de vigueur contre le fléau de la terre, » contre cette rage destructive qui change, dit-il, en bêtes féroces des hommes nés pour vivre en frères; contre ces déprédations atroces; contre ces cruautés qui font de la terre un séjour de brigandage, un horrible & vaste tombeau. La violation des traités les plus solennels, la bassesse des fraudes qui précèdent l'horreur des guerres, la hardiesse des calomnies qui remplissent les déclarations, l'infamie des rapines, punies par le dernier supplice dans les particuliers, & louées dans les chefs des nations, le viol, le larcin, le saccagement, les banqueroutes & la misère de mille commerçans ruinés, leurs familles errantes qui mendient vainement leur pain à la porte des publics enrichis par ces dévastations même: voilà, dit l'orateur, une

» foible partie des crimes que l'
 » guerre entraîne après elle; & tou
 » ces crimes sont commis fans re
 » mords. Des bords du Pô juſ
 » qu'à ceux du Danube, on bénit de
 » tous côtés, au nom du même Dieu,
 » ces drapeaux ſous leſquels marchent
 » des millions de meurtriers mercé-
 » naires ». L'orateur peint cette mul-
 » titude féroce dont on ſe ſert pour
 » changer la deſtinée des empires. Il
 » fait voir le ſoldat arraché de ſes cam-
 » pagnes, les quittant par un eſprit de
 » débauche & de rapine, changeant de
 » maîtres, s'expoſant à un ſupplice in-
 » fame pour un léger intérêt, combat-
 » tant quelquefois contre ſa patrie, ré-
 » pandant ſans remords le ſang de ſes
 » concitoyens, & ſur le champ de car-
 » nage attendant avec avidité le mo-
 » ment où il pourra de ſes mains ſan-
 » glantes arracher aux mourans quel-
 » ques malheureuſes dépouilles qui lui
 » ſont bientôt enlevées par d'autres
 » mains;

mains. A ce tableau il oppose celui
 de l'officier françois, « Idolâtre de son
 » honneur & de celui de son souve-
 » rain; bravant de sang-froid la mort,
 » avec toutes les raisons d'aimer la
 » vie; quittant gaiement les délices de
 » la société pour des fatigues qui font
 » frémir la nature; humain, géné-
 » reux, compatissant, tandis que la
 » barbarie étincelle de rage autour de
 » lui; né pour les douceurs de la so-
 » ciété, comme pour les dangers de la
 » guerre; aussi poli que fier; orné sou-
 » vent par la culture des lettres, &
 » plus encore par les graces de l'esprit.

Il parcourt ensuite rapidement nos
 victoires, nos exploits & nos pertes:
 Il célèbre cette brave noblesse qui par-
 tout a versé son sang pour l'état * II

* C'est là qu'on trouve le mot d'un jeune
 Brienne qui ayant le bras fracassé au combat
 d'Exiles, monte encore à l'escalade en disant,
il m'en reste encore un autre pour mon Roi & ma

peint de la manière la plus touchante la douleur des pères , des fils , épouses & des mères : mais en même temps il s'élève avec indignation contre la frivolité barbare de ces Scythes , qui incapables d'être émus par tout ce qui attendrit les nobles & sensibles, avides de la vénérable gloire que donne un bon combat, ingrats avec légèreté, au milieu des festins & des fêtes, prodiguent la raillerie insultante à ceux qui ont été battu & sont morts pour eux. Il dit vite nos guerriers « à ne pas pre

patricien : celui de M. de Lutaux , qui blessé de deux coups, affoibli & perdant son sang cria ; *il ne s'agit pas de conserver sa vie, il s'agit en rendre les restes utiles* : celui du Marq. Beauveau, qui percé d'un coup mortel, entouré de soldats qui se disputoient l'honneur de le porter, leur disoit d'une voix expirante *mes amis, allez où vous êtes nécessaires, combattez, & laissez-moi mourir*. Il faut s'écrier l'orateur, il faudroit être stupide pour ne pas admirer, & barbare pour n'être pas att

» dans l'oisiveté voluptueuse des vil-
 » les , cette habitude cruelle & trop
 » commune de répandre un air de dé-
 » rision sur ce qu'il y a de plus glorieux
 » dans la vie , & de plus affreux dans la
 » mort. Ah ! dit l'orateur, voudroient-
 » ils s'avilir ainsi eux-mêmes , & flé-
 » trir ce qu'ils ont tant d'intérêt d'ho-
 » norer ? »

Enfin cet ouvrage éloquent est ter-
 miné par un morceau plein de la sen-
 sibilité la plus tendre sur la mort de
 M. de Vauvenargues , Capitaine au
 régiment du Roi , & auteur de l'ex-
 cellent livre de *l'introduction à la
 connoissance de l'esprit humain*. Ce
 livre , où les idées morales sont sou-
 vent profondes , où l'expression est
 quelquefois négligée, mais vigoureuse,
 où l'on voit par-tout une ame pleine
 d'humanité jointe à un caractère plein
 de force , peut à plusieurs égards être
 comparé à nos meilleurs livres de
 morale. Il a une plus grande étendue

d'idées que la Rochefoucault. Il n'a point le tour original, fort & rapide de la Bruyère, mais il peint souvent par de grands traits l'homme que la Bruyère n'a peint que par les ridicules & les foibleffes. S'il n'a pas l'éloquence & la sublimité de Pascal, il n'a pas non plus cette philosophie ardente & sombre qu'on lui a justement reprochée : celle de Vauvenargues est plus douce ; elle tend la main à l'homme, le rassure & l'élève. Ce philosophe sensible avoit à peine trente ans quand il mourut.

» Tu n'ès plus, s'écrie l'orateur ; tu
 » n'ès plus, ô douce espérance du reste
 » de mes jours ! O ami tendre ! la re-
 » traite de Prague, pendant trente
 » lieues de glace, jetta dans ton sein
 » les semences de la mort, que mes
 » tristes yeux ont vu depuis se déve-
 » lopper. Familiarisé avec le trépas,
 » tu le sentis approcher avec cette in-
 » différence que les philosophes s'ef-

» forçoient jadis ou d'acquérir, ou de
 » montrer. Accablé de souffrances,
 » privé de la vue, perdant chaque
 » jour une partie de toi-même, ce
 » n'étoit que par un excès de vertu
 » que tu n'étois point malheureux ; &
 » cette vertu ne te coûtoit point d'ef-
 » fort. Je t'ai vu toujours le plus in-
 » fortuné des hommes, & le plus tran-
 » quille ». Et après avoir parlé de son
 goût, de sa philosophie & de son élo-
 quence, il ajoute : » comment avois-
 » tu pris un essor si haut dans le siècle
 » des petiteſſes ? & comment la sim-
 » plicité d'un enfant timide couvroit-
 » elle cette profondeur & cette force
 » de génie ? Je sentirai long-temps
 » avec amertume le prix de ton ami-
 » tié. A peine en ai-je goûté les char-
 » mes, non pas de cette amitié vaine
 » qui naît dans les vains plaisirs, qui
 » s'envole avec eux, & dont on a tou-
 » jours à se plaindre, mais de cette

» amitié solide & courageuse , la plus
 » rare des vertus.

L'orateur nous apprend ensuite que c'est le dessein d'élever un monument à la cendre de son ami , qui lui a fait entreprendre cet ouvrage ; & il finit par une réflexion triste , mais vraie.

» Mon cœur rempli de toi , dit-il , a
 » cherché cette consolation , sans pré-
 » voir comment ce discours sera reçu
 » par la malignité humaine , qui , à
 » la vérité , épargne d'ordinaire les
 » morts , mais qui quelquefois aussi
 » insulte à leurs cendres , quand c'est
 » un prétexte de plus de déchirer les
 » vivans.

Cet éloge funèbre doit être mis au rang des ouvrages éloquens de notre langue. Le commencement est d'une élévation tranquille & d'une majesté simple. La suite est un mélange de raison & de sensibilité , de douceur & de force : c'est le sentiment qui fait inf-

truire , c'est la philosophie qui fait parler à l'ame. Toute la fin respire le charme de l'amitié , & porte l'impression de cette mélancolie douce & tendre , qui quelquefois accompagne le génie , & qu'on retrouve en soi-même avec plaisir , soit dans ces momens , qui ne sont que trop communs , où l'on a à se plaindre de l'injustice des hommes ; soit lorsque blessée dans l'intérêt le plus cher , celui de l'amitié ou de l'amour , l'ame fuit dans la solitude pour aller vivre & converser avec elle-même ; soit quand la maladie & la langueur attaquant des organes foibles & délicats , mettent une espèce de voile entre nous & la nature ; ou lorsqu'après avoir perdu des personnes que l'on aimoit , plein de la tendre émotion de sa douleur , on jette un regard languissant sur le monde , qui nous paroît alors désert , parce que pour l'ame sensible il n'y a d'êtres vivans que ceux qui lui répondent.

En quittant cet éloge funèbre des officiers, fait par un homme célèbre, il est impossible de ne pas former un souhait avec l'orateur, c'est que la coutume qui étoit autrefois établie à Athènes, le fut aussi parmi nous. Puisque la guerre durera autant que les intérêts & les passions humaines; puisque les peuples seront toujours entr'eux dans cet état sauvage de nature, où la force ne reconnoît d'autre justice que le meurtre, il importe à tous les gouvernemens d'honorer la valeur. Nous avons une école où la jeune Noblesse destinée à la guerre, est élevée. C'est dans cette maison que devrait être prononcé l'éloge des guerriers morts pour l'état. A la fin de chaque campagne, ou du moins de chaque guerre, on institueroit une fête publique pour célébrer la mémoire de ces braves citoyens. La salle, ou le temple destiné à cette fête, seroit orné de trophées & de drapeaux

enlevés sur l'ennemi. Les chefs de la Noblesse, les chefs des armées, les officiers députés de tous les régimens, les soldats même qui auroient mérité cette distinction, y seroient invités. Et pourquoi le souverain lui-même, le souverain qui représente la patrie, & qui partage avec elle la reconnoissance du sang qu'on a versé pour elle, n'assisteroit-il pas à cette cérémonie auguste ? Nos rois ne dédaigneroient pas d'honorer dans le tombeau ceux qui, en mourant, n'ont voulu quelquefois d'autre récompense qu'un de leurs regards. Les hommes de lettres les plus distingués brigueroient à l'envi l'honneur de prononcer cet éloge funèbre. Chacun, à l'exemple de Périclès & de Platon, voudroit célébrer les défenseurs & les victimes honorables de l'état. On citeroit les grandes actions ; on citeroit cette foule de traits qui, dans le cours d'une campagne ou d'une guerre, échappent

pent à des héros que souvent on ne connoissoit point ; car il est des hommes qui , simples & peu remarqués dans l'usage ordinaire de la vie, déploient dans les grands dangers un grand caractère, & révèlent tout-à-coup le secret de leur ame. On immortaliseroit des prodiges de valeur que souvent la jalousie étouffe , & que bientôt l'ingratitude oublie. On rendroit justice à des officiers obscurs, à qui il est plus aisé de sacrifier leur vie que d'obtenir la gloire. Souvent même l'orateur prononceroit devant le souverain le nom de simples soldats ; il célébreroit en eux une sorte d'héroïsme inculte & sauvage , qui fait de grandes choses avec naïveté , & qui étonne quelquefois les autres sans se connoître lui-même. Mais si en rappelant le souvenir de ces batailles , monumens de deuil & de grandeur , si en retraçant les actions & la mort de tant de guerriers , on voyoit une larme

s'échapper de l'œil du souverain ; si l'orateur, s'interrompant tout-à-coup, la faisoit remarquer à la jeune Noblesse qui l'écoute, croit-on qu'un jour dans les combats elle n'eût pas sans cesse présent le spectacle qui l'eût frappée dans son enfance ? On ose dire qu'une pareille institution seroit utile à l'état & au prince. L'officier en deviendroit plus grand : le soldat même n'oseroit plus se croire avili dans son obscurité ; il sauroit que pour aspirer à la renommée il suffit d'être brave , & qu'elle n'est plus, comme les honneurs , le patrimoine exclusif de celui qui a de la fortune & des aïeux.



~~—————~~

C H A P I T R E X X X V .

Des Eloges des Gens de Lettres & des Savans. De quelques Auteurs du seizième siècle qui en ont écrit parmi nous.

Nous avons vu dans l'espace de près de vingt-cinq siècles que nous venons de parcourir , la louange presque toujours accordée à la force. Nous avons vu les panégyristes le plus souvent au pied des trônes , dans les cabinets des Ministres , sur les champs de bataille des Conquérons , sur la tombe de tous les hommes puissants , vertueux ou coupables , utiles ou inutiles à la patrie. Nous avons vu des orateurs pleurant sur des cendres viles ; le crime honoré par l'éloge ; l'esclave louant en esclave , & remerciant de la pesanteur de ses fers ; l'intérêt dictant des mensonges à la Renommée ; & l'autorité croyant

usurper la gloire, & la bassesse croyant la donner. A la fin on a conçu qu'il étoit quelquefois permis de louer ce qui étoit utile sans être puissant. Il y a des hommes, grands pendant qu'ils vivent, & qui ne sont pas toujours sûrs de l'être après la mort. Il y en a d'autres obscurs pendant la vie, & grands dès qu'ils ne sont plus. Sans autre autorité que celle de leur génie, ils s'occupent sur la terre à faire tout le bien qu'ils peuvent. Leur but est de perfectionner non pas un homme, mais le genre-humain. Ils tâchent d'étendre & d'agrandir la raison universelle; de reculer les limites de toutes les connoissances; d'élever la nature morale; de dompter & d'assujettir à l'homme la nature physique; d'établir pour nos besoins une correspondance entre les cieus & la terre, entre la terre & les mers, entre leur siècle & les siècles qui ne sont plus, ou ceux qui seront un jour; de contribuer,

s'il est possible, à la félicité publique par la réunion des lumières, ceux qui gouvernent y travaillent la réunion des forces. Ils sont les auteurs, &, pour ainsi dire, les fondateurs de la société. En Angleterre, en Italie, en France, en Espagne, en Russie, à la Chine, tous ces hommes sans se connoître & sans s'être animés du même esprit, suivent le même plan. Ils meurent, & leurs pensées restent. Leur cendre descend, & leur ame circule encore sur le monde. Ceux qui leur succèdent prennent leurs travaux où ils les ont laissés. Pendant leur vie, ils existent séparés de la foule, tandis qu'on ravage, & occupés à travailler sur ce globe que l'avarice & l'ambition bouleversent. L'Envie de côté d'eux les observe; la Calomnie les outrage; tourmentés à propos qu'ils sont grands, on met quelque fois le malheur à côté du génie.

semble ; quand ils ne sont plus, qu'on devrait du moins rendre quelque honneur à leurs cendres. On ne risque rien alors ; ils n'en sauroient jouir. Mais cet usage, pendant des siècles, n'a été établi chez aucun peuple. Il a fallu trois mille ans, pour que les hommes apprissent qu'un homme vertueux, qui a passé soixante ans à s'instruire & à éclairer son pays, pourroit bien aussi mériter quelque reconnoissance du genre-humain.

Avant la fondation des académies en Europe, il y eut quelques exemples d'éloges funèbres prononcés en l'honneur des gens de lettres. Mais ces exemples furent donnés sur-tout en Italie & dans les universités d'Allemagne. Le célèbre Mélancton, mort en 1560, & l'un des hommes les plus savans de son siècle, reçut les mêmes honneurs qu'un reste de flatterie ou de respect prodigue au pouvoir qui n'est plus. Mélancton, quoiqu'ami de Lu-

ther, & pensant comme lui, étoit modéré; & quoique chef de secte, n'étoit point fanatique. Il fut un exemple frappant du pouvoir des circonstances sur l'homme. Passionné pour le repos & pour les lettres, toute sa vie fut orageuse. Il haïssoit les disputes, & il passa quarante ans à disputer & à écrire. Malgré sa modération, il eut une réputation éclatante. Plusieurs Rois désirèrent de le voir & de l'entendre. Las des contradictions & des querelles, il se consola de mourir. On prononça en son honneur à Wittemberg & à Tubinge un grand nombre d'oraisons funèbres, où l'on célébra des vertus qui l'avoient fait aimer, & des talens qui ne l'avoient point rendu heureux.

Du Peiresc, conseiller au parlement d'Aix, né en 1580, & mort en 1637, obtint après sa mort des distinctions encore plus éclatantes. Son mérite fut d'avoir la passion des lettres & des antiquités, comme d'autres ont l'ambi-

tion de la fortune ou des grandeurs. La physique , l'histoire naturelle , les langues , les médailles , les monumens , l'histoire , les arts , il avoit tout embrassé , & avoit des connoissances sur tout. Il étoit en commerce avec les savans de toutes les parties du monde. Sa bibliothéque , dans un temps où il y en avoit peu , & où les livres n'étoient pas encore un luxe , fut ouverte à tous ceux qui vouloient s'instruire ; & il communiquoit non - seulement ses livres & ses lumières , mais sa fortune. Ses revenus étoient employés à encourager des talens pauvres , à faire des expériences utiles , à acheter des monumens rares , à récompenser des découvertes , ou à des voyages entrepris pour perfectionner des connoissances. Jamais peut-être cet Auguste si vanté , & les trois quarts & demi des souverains n'ont autant fait pour les progrès des arts. Ce seroit un exemple à présenter , je ne dis pas seulement

aux Princes ; mais à une foule de citoyens qui embarrassés de leur opulence, prodiguent leurs richesses en bâtimens, en luxe, en chevaux, en superfluités aussi éclatantes que ruineuses, transportent des terres, aplanissent des montagnes, font remonter des eaux, tourmentent la nature, construisent pour abattre, & abattent pour reconstruire, se corrompent & corrompent une nation, achètent avec des millions des plaisirs de quelques mois, & dans quelques années échangent leur fortune, contre de la pauvreté, des ridicules & de la honte. Du Peiresc, beaucoup moins riche, fut employer ses richesses avec grandeur. L'emploi qu'il en fit, le rendit aussi célèbre que ses connoissances. Son oraison funèbre fut prononcée à Rome, avec la plus grande pompe. La salle étoit tendue de noir, & son buste étoit placé dans un lieu élevé. On publia en son honneur une

quantité prodigieuse d'éloges. Il y en eut, dit-on, en quarante idiômes, ou langues différentes. N'oublions pas de remarquer que ce François si respecté dans toute l'Europe, étoit assez peu connu en France.

Quelquefois aussi on a vu parmi nous le même enthousiasme ou le même zèle. Nous avons déjà cité l'exemple de Ronsard en 1585; & tout le monde fait comment les cendres de Descartes furent reçues à Paris. On composa son oraison funèbre, & elle eût été prononcée sans un ordre de la Cour, qui arriva au moment même où on étoit assemblé pour l'entendre. La cendre de Descartes fut privée de cet honneur: mais il resta à ce François célèbre le mausolée qui lui fut élevé à Stockolm; il lui resta son nom, sa gloire, l'admiration de l'Europe, & ce qui dans la suite l'honora encore plus, le silence de Newton, qui jamais ne prononça son nom dans un ouvrage.

Dès le seizième siècle nous eumes des éloges des sçavans, mais écrits en latin: c'étoit alors, comme nous l'avons déjà vu, la langue universelle des arts. Londres, Florence & Paris n'avoient point encore assez de dignité pour valoir Rome & Athènes. On auroit cru déroger, en parlant une langue qui n'avoit pas deux mille ans d'antiquité. D'ailleurs il falloit bien mettre un grand prix à ce qu'on avoit étudié toute sa vie; & ceux qui aspireroient à la renommée, ou qui avoient l'orgueil plus grand de la donner aux autres, se croyoient sûrs d'être immortels, parce que Cicéron, Démosthène & Tacite l'étoient.

On peut se rappeler que Paul Jove; dans son livre des Hommes illustres, composa les éloges de presque tous ceux qui contribuèrent à la renaissance des lettres. Cet exemple donné par un Milanois, fut suivi dans presque toutes les villes d'Italie; & delà en

Angleterre, en Espagne, en Allemagne, en Flandre & dans tous les Pays-bas *.

* Janus Niçius Erithræus, ou Jean Roffi, noble Romain, mort en 1647, a donné une suite de tableaux des hommes illustres. Il a osé en Italie faire l'éloge d'Antonio de Dominis, condamné par l'Inquisition, & qui à l'âge de soixante-quatre ans finit sa vie dans les fers. C'est ce même Antonio qui avant Descartes avoit expliqué par la réfraction le mécanisme de l'arc-en-ciel.

Nicolo Troppi a fait connoître les Ecrivains de la ville de Naples.

Bumaldi, & Alidosi ceux de Bologne,

Lorenzo Craffo, ceux de Venise.

Raphaël Soprani, & Michel Justiniani, ceux de Gènes.

Pocciantio & Luc Ferrini, ceux de Florence.

Philippe Thomafini, tous les savans de Padoue,

Donatus Calvus, ceux de Bergame.

Scipion Maffei, ceux de Vérone.

Ghilini & Impériali, les hommes de lettres les plus fameux de l'Italie indistinctement.

Parmi nous , deux hommes dans le même siècle se distinguèrent dans le même genre , Papire Maffon , & Scévole de Ste. Marthe. Le premier , né en 1544 , & mort en 1611 , fut tour-à-tour jésuite , avocat , historien , anna-

Pancirolo , les Jurisconsultes les plus célèbres.

Nicolas Antonio , les Ecrivains d'Espagne.

Melchior Adam , tous les Philosophes , Jurisconsultes , Médecins , & hommes de lettres qu'avoit produits l'Allemagne dans les seizième & dix-septième siècles.

Valère André , Swertius ou Swert , & Aubert Le Mire , ceux d'Anvers & de tous les Pays-bas.

Locrius , les Ecrivains de l'Artois.

David Czuitinger , les hommes de lettres de la Hongrie.

Enfin Pitféus , Baléus , & Leland , tous trois Anglois , & à peu-près du seizième siècle , les Savans les plus illustres que l'Angleterre avoit produits jusqu'à ce temps-là.

Il faut convenir de bonne foi que tous ces ouvrages en forme d'éloges ou autrement , offrent à ceux qui les lisent , beaucoup plus de recherches que d'intérêt. Rien n'y est vivant. Ce sont des tombeaux où reposent des morts,

liste , panégyriste , commentateur & géographe. Il a mérité que M. de Thou ait écrit sa vie , & que Perraut ait fait son éloge. Aux mœurs les plus douces il joignit le savoir le plus profond. Il a composé un volume d'éloges , parmi lesquels on distingue ceux de plusieurs savans célèbres , tant étrangers que françois. Mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que cet homme qui avoit de la douceur dans le caractère , comme de la grace dans le style, & qui avoit été témoin de la S. Barthelemi en France, dans des phrases élégantes & harmonieuses , en parle non-seulement avec tranquillité , mais avec éloge.

Scévole de Ste. Marthe , né en 1536 & mort en 1623 , naquit & mourut dans cette même ville de Loudun , où onze ans après , Urbain Grandier , par arrêt de Laubardemont & sur la déposition d'Astaroth & d'Asmodée , devoit être traîné dans les flammes. Il fut président & trésorier de France

à Poitiers, & de plus orateur, jurisconsulte, historien; servit quatre Rois, fut sur le point de Secrétaire d'Etat sous Henri III. Il eut l'affection & l'amitié de Henri IV. se distingua aux Etats de Blois par son courage, à l'assemblée des Etats de Rouen par ses lumières, & obtint la place d'intendant des finances par son intégrité; & méla toute l'activité courageuse des affaires avec le goût des lettres que l'ignorance de quelquefois la prévention calomnieuse que les vrais hommes d'Etat ont de l'ignorance & qui donne encore plus de ressort à l'intrépidité aux ames nobles. Il connoît son poëme sur la maniere d'élever & de nourrir les enfans au berceau; ouvrage où la plus belle poésie relève les idées les plus raisonnables. Ses éloges ne sont pas à beau près aussi connus, & méritent pourtant de l'être. Il en a composé environ quarante divisés en trois li-

& tous consacrés à ceux qui dans le seizième siècle, ou même dans les siècles précédens, ont honoré la France par leurs talens ou leurs lumières. Beaucoup de ces noms sont aujourd'hui peu connus, mais il y en a encore de célèbres. Ce sont, pour ainsi dire, nos premiers titres de noblesse : & on les revoit avec le même plaisir, que nous voyons dans des galeries antiques, les vieux portraits de nos ancêtres. Là se trouvent toutes les espèces de mérite différentes.

Des savans dans les langues, tels qu'Adrien Turnèbe, un des critiques les plus éclairés de son siècle; Guillaume Budé, qu'Erasme nommoit le prodige de la France, & dont il eut la foiblesse ou l'orgueil d'être jaloux, qui passoit pour écrire en grec à Paris comme on eût écrit à Athènes, & qui malgré ce tort ou ce mérite, fut ambassadeur, maître des requêtes & prévôt des marchands; Longueil aussi

à Poitiers , & de plus orateur , poëte ; jurisconsulte , historien ; servit sous quatre Rois , fut sur le point d'être secrétaire d'Etat sous Henri III , mérita l'estime & l'amitié de Henri IV ; se distingua aux Etats de Blois par son courage , à l'assemblée des notables de Rouen par ses lumières , dans une place d'intendant des finances par son intégrité ; & mêla toute sa vie l'activité-courageuse des affaires , à ce goût des lettres que l'ignorance & quelquefois la prévention calomnient , que les vrais hommes d'Etat estiment , & qui donne encore plus de ressort & d'intrépidité aux ames nobles. On connoît son poëme sur la manière d'élever & de nourrir les enfans au berceau ; ouvrage où la plus douce poésie relève les idées les plus riantes. Ses éloges ne sont pas à beaucoup près aussi connus , & méritent pourtant de l'être. Il en a composé environ cent quarante divisés en trois livres ;

&

& tous consacrés à ceux qui dans le seizième siècle, ou même dans les siècles précédens, ont honoré la France par leurs talens ou leurs lumières. Beaucoup de ces noms sont aujourd'hui peu connus, mais il y en a encore de célèbres. Ce sont, pour ainsi dire, nos premiers titres de noblesse : & on les revoit avec le même plaisir, que nous voyons dans des galeries antiques, les vieux portraits de nos ancêtres. Là se trouvent toutes les espèces de mérite différentes.

Des savans dans les langues, tels qu'Adrien Turnèbe, un des critiques les plus éclairés de son siècle; Guillaume Budé, qu'Érasme nommoit le prodige de la France, & dont il eut la foiblesse ou l'orgueil d'être jaloux, qui passoit pour écrire en grec à Paris comme on eût écrit à Athènes, & qui malgré ce tort ou ce mérite, fut ambassadeur, maître des requêtes & prévôt des marchands; Longueil aussi

éloquent en latin que les Bembe & les Sadolet , & mort à trente-deux ans comme un voyageur tranquille qui annonce son départ à ses amis ; Robert & Henri Etienne qui ne se bernoient pas , dans leur commerce , à trafiquer des pensées des hommes , mais qui instruisoient eux-mêmes leur siècle ; Muret , exilé de France , & comblé d'honneurs en Italie ; Jules Scaliger , qui descendu d'une famille de souverains , exerça la médecine , embrassa toutes les sciences , fut naturaliste , physicien , poëte & orateur , & soutint plusieurs démêlés avec ce célèbre Cardan , tour-à-tour philosophe hardi & superstitieux imbécille ; Joseph Scaliger son fils , qui fut distingué de son père , comme l'érudition l'est du génie ; & ce Ramus , condamné par arrêt du parlement , parce qu'il avoit le courage & l'esprit de ne pas penser comme Aristote , & assassiné à la St. Barthelemi , parce qu'il étoit célèbre ,

& que ses ennemis , ou ses rivaux , ne l'étoient pas.

Des jurisconsultes comme Baudouin , Duaren & Hotman , commentateurs de ces loix romaines si nécessaires à des peuples barbares qui commençoient à étudier des mots , & n'avoient point de loix ; d'Argentré , d'une des plus anciennes maisons de Bretagne , & auteur d'un excellent ouvrage sur la coutume de sa province ; Tiraqueau , qui eut près de trente enfans , & composa près de trente volumes ; Pierre Pithou , qui défendit contre Rome les libertés de l'église de France , qui devoient être celles de toutes les églises ; Bodin , auteur d'un livre que Montesquieu n'a pas fait oublier ; enfin Cujas & Dumoulin , tous deux persécutés , & tous deux hommes de génie , dont l'un a saisi dans toute son étendue le véritable esprit des loix de Rome , & l'autre a trouvé un fil dans le labyrinthe im-

menſe de nos coutumes barbares.

Parmi les poètes , Clément Marot , Saint-Gelais , Dubartas & Ronſard , à qui il n'a manqué qu'un autre ſiècle.

Parmi les médecins , Fernel *.

Parmi les hiftoriens , le fameux de Thou , & ce Philippe de Comines qui eut le double malheur d'être aimé de Louis XI , & d'eſſuyer l'ingratitude de Louis XII.

D'autres écrivains dans différens genres , tels qu'Amiot , traducteur de Plutarque , & grand aumônier de France ; Marguerite de Valois , célèbre par ſa beauté comme par ſon eſprit , rivale de Bocace , & aïeule de Henri IV ; & ce Rabelais , qui joua la folie pour faire paſſer la raiſon ; & ce Montagne , qui fut philoſophe avec ſi peu de faſte , & peignit ſes idées avec tant d'imagination.

* Premier Médecin de Henri II & de Catherine de Médicis. Il jouit d'une réputation éclaſtante.

Enfin des hommes qui honoroient de grandes places par de grandes lumières, tels que le cardinal d'Osat & le président Brisson ; & ce Harlay, intrépide soutien des loix parmi les crimes * ; & ce l'Hopital, poëte, jurif-consulte, législateur & grand homme, qui empêcha en France le fléau de l'inquisition ; qui parloit d'humanité à Catherine de Médicis, & d'amour des peuples à Charles IX ; qui fut exclu du Conseil, parce qu'il combattoit l'injustice ; qui sacrifia sa dignité, parce qu'il ne pouvoit plus être utile ; qui à la St. Barthelemi vit presque les poignards des assassins levés sur lui, & à qui d'autres satellites étant venus annoncer que la Cour lui pardonnoit, je ne croyois pas, dit-il d'un air calme,

* Achille de Harlay, premier Président, né en 1536, mort en 1616. C'est lui qui fit cette fameuse réponse aux chefs de la Ligue, *mon ame est à Dieu, mon cœur est au Roi, mon corps au pouvoir des méchans.*

avoir rien fait dans ma vie qui méritât un pardon.

Voilà les noms les plus célèbres que l'on trouve dans les éloges de Sainte-Marthe. Ces éloges sont très-courts ; les plus longs n'ont pas plus de trois pages , & il y en a beaucoup qui en ont moins. Ils ne contiennent aucuns détails , & presque point de faits historiques. Envisagés de ce côté, ce sont plutôt des portraits que des éloges. Le style en est doux , élégant & harmonieux , quelquefois même éloquent , mais plus d'une éloquence de sensibilité que de mouvement. Il semble qu'on est dans un cabinet de médailles que l'on parcourt , & qu'un homme qui a été le contemporain & l'ami de tous ces grands hommes , en vous montrant leur figure , vous parle d'eux avec cet intérêt tendre que donnent l'estime & l'amitié. L'un d'eux, sur-tout , avoit été l'ami de Sainte-Marthe. Ils avoient vécu quarante ans

dans l'union la plus étroite. L'orateur
 se plaint, en commençant son éloge,
 de ce qu'il rend un si triste devoir à
 un ami, dont il auroit voulu n'être
 point séparé, même à la mort; & en
 finissant, il s'écrie dans la manière an-
 tique: » Je te salue, ombre vertueuse!
 » reçois ce long & dernier adieu de
 » ton ami. Je vais attendre que l'Être
 » suprême, que nous adorions tous
 » deux, me rappelle aussi à lui; &
 » alors mon ombre ira rejoindre la
 » tienne, & la rejoindra sans trouble
 » & sans regret.





CHAPITRE XXXVI.

*Des Eloges académiques ; des Elo-
ges des Savans par M. de Fonte-
nelle , & de quelques autres.*

QUAND on eut une fois donné l'exemple de louer ceux qui cultivent la philosophie & les arts, cet exemple fut suivi. Les hommes imitent tout, même le bien. A l'institution des académies en France , il fut réglé qu'on prononceroit l'éloge de chaque académicien après sa mort. Cet usage, ou cette loi , a eu, comme tout, ses approbateurs & ses censeurs. Les premiers regardent ces éloges comme une justice rendue à des citoyens utiles, ou qui ont voulu l'être; comme une manière de plus d'honorer les arts; comme un objet d'émulation pour le talent; comme un tribut de l'amitié entre des hommes qui ont été

unis par le désir de s'instruire; comme des matériaux pour l'histoire de l'esprit humain; enfin comme un encouragement & une leçon qui apprennent aux citoyens de toutes les classes que le mérite peut quelquefois tenir lieu de fortune & attirer aussi le respect. Mais d'un autre côté, il y a des hommes qui n'ont pas reçu de Dieu la patience d'entendre louer, & que le mot seul d'éloge fatigue. Ces gens-là voudroient qu'on ne louât rien, & ils ont leurs raisons. D'autres, toujours agités & toujours oisifs, & qui passent laborieusement leur vie à ne rien faire, veulent qu'on ne loue jamais que des services importans rendus à l'état. N'y auroit-il pas encore des hommes qui, malgré leur orgueil, sentant leur foiblesse, haïssent par instinct les lumières qui les jugent, & ne peuvent consentir à entendre louer ceux qu'ils estiment trop pour oser prétendre à leur estime? Mais, pour le grand nom-

bre même, il n'est que trop vrai que des éloges multipliés sont fatiguans. Je suis las d'entendre répéter *le juste Aristide*, disoit un paysan d'Athènes; & l'histoire de ce paysan est presque celle du genre humain. Dans un pays où l'on est plus frappé d'un ridicule que d'une chose utile, on ne doit point aisément pardonner l'éloge. Dans un siècle où il y a beaucoup de prétentions cachées, on doit souvent le contredire. Il y a une foule d'hommes qui, sans avouer aux autres leur secret, & sans trop se l'avouer à eux-mêmes, se mettent, sans qu'on s'en doute, aux premières places. S'ils n'ont rien fait, ils se persuadent que le génie les attend, & que pour être célèbres il ne leur manque que la volonté. S'ils ont fait des efforts, & qu'ils n'aient pas réussi, ils ne manquent pas d'appeller à leur secours l'injustice du siècle. Tous ceux qu'on loue semblent les reculer d'un rang, ou

les heurter en les approchant de trop près. Ce voisinage les importune, & ils le repoussent. D'ailleurs ceux qui célèbrent, vont toujours un peu au-delà du but. On aggrandit quelquefois ce qui a été médiocre. Le public, qui en général n'aime point à croire aux grands hommes, rit de ces créations nouvelles, & se moque également de l'apothéose & de celui qui l'a faite. Il faudroit donc dans ces sortes d'ouvrages tâcher de n'être jamais ni au-dessus, ni au-dessous de la vérité. Exagérer la louange, c'est l'affoiblir; mais aussi refuser de rendre justice à un homme estimable, par la crainte quelquefois de déplaire à des hommes puissans, ce seroit le comble de l'avilissement; & il y en a des exemples. Au reste, il est également difficile & d'inspirer au public une admiration qu'il n'a pas, & de lui ôter celle qu'il a. De ces deux projets, l'un le fait rire, & l'autre l'indigne.

Les éloges de l'Académie Française, tous composés par des mains différentes, portent chacun le caractère de leur auteur. Ainsi l'éloge de la M^othe prononcé par Fontenelle, ne ressemble point du tout à l'éloge du grand Corneille prononcé par Racine; ni celui de Despréaux par Valincour, ou de Pélisson par Fénelon, à celui de Bossuet par le cardinal de Polignac. Il en est de même de tous les autres. Fléchier louoit en antithèses, la Bruyère en portraits, Massillon en images, Montesquieu en épigrammes, & l'auteur de Télémaque en phrases tendres & harmonieuses.

M. De Boze, médailliste, antiquaire, & de plus écrivain correct & facile, a composé trois volumes d'éloges prononcés dans l'académie des inscriptions, dont il étoit secrétaire. Le mérite de ces éloges est d'être simples & naturels. Peut-être aujourd'hui cette simplicité paroîtroit trop uniforme,

& ce naturel ne seroit point assez piquant. La plupart des lecteurs sont des Sibarites usés : il leur faut de nouveaux plaisirs. Si on ne les réveille pas , on les endort. On peut être froidement estimable , & n'être point lu.

Je m'arrête peu sur tous ces éloges , pour venir à ceux de Fontenelle. Sa grande célébrité dans ce genre est aussi méritée que connue. On a de lui près de soixante & dix éloges qu'il prononça dans l'espace de quarante ans. Ce recueil est un des plus beaux monumens qui ait été élevé en l'honneur des sciences , & l'un des ouvrages qui laissent le plus dans l'esprit le sentiment de son élévation & de sa force. Tous les objets dont on s'y occupe sont grands , & en même temps sont utiles. C'est l'empire des connoissances humaines. C'est là que vous voyez paroître tour-à-tour la Géométrie qui analyse les grandeurs , & ouvre à la Physique les portes de la nature ; l'Al-

gèbre, espèce de langue qui représente par un signe une suite innombrable de pensées; espèce de guide qui met un bandeau sur les yeux, & qui vers les nuages poursuit & atteint qu'il ne connoît pas; l'Astronome mesure le soleil, compte les millions & de cent soixante-cinq millions de lieues jure des lignes de communication avec l'homme; la Géographe connoît la terre par les cieux; la Navigation, qui demande sa route des satellites de Jupiter, & que ces satellites guident en s'éclipsant; la Manœuvre, qui, par le calcul des résistances & des forces, apprend à marcher sur la mer; la science des eaux, qui met à séparer, unit, fait voyager, fait monter, fait descendre les fleuves, & travaille pour ainsi dire de la main l'homme; le Génie, qui sert dans les combats; la Mécanique, qui multiplie les forces par le mouvement; les arts par l'industrie, & sous

mains stupides crée des prodiges ; l'Optique , qui donne à l'homme un nouveau sens , comme la mécanique lui donne de nouveaux bras ; enfin les sciences qui s'occupent uniquement de notre conservation ; l'Anatomie , par l'étude des corps organisés & sensibles ; la Botanique , par celle des végétaux ; la Chymie , par la décomposition des liqueurs , des minéraux & des plantes ; & la science aussi dangereuse que sublime , qui naît des trois ensemble , & qui applique leurs lumières réunies aux maux physiques qui nous désolent. Tels sont les magnifiques objets sur lesquels roulent ces éloges savans. Vous y voyez l'homme dans les cieux , sur les mers , dans les profondeurs des mines ; l'homme bâtissant des palais , perçant des montagnes , creusant des canaux , élevant des remparts , remuant la nature , & faisant servir tous les êtres à ses besoins , à sa défense , à ses plaisirs , à ses

lumières. Il semble qu'on soit admis dans l'atelier du génie , qui travaille en silence à perfectionner la société, l'homme & la terre.

Si maintenant vous passez aux hommes même , à qui nous devons ces connoissances , un autre spectacle vient s'offrir. Vous les voyez presque tous, nés avec une espèce d'instinct qui se déclare dès le berceau , & les entraîne. C'est l'énigme de la nature : qui pourra l'expliquer ? Vous voyez les parens calculant la fortune , contredire le génie , & le génie indomptable surmonter tout. Les uns nés dans la pauvreté , ou se précipitant dans une indigence volontaire , aiment mieux renoncer à subsister qu'à s'instruire ; les autres , nés dans ce qu'on appelle un rang , bravent la mollesse & la honte , & ont le double courage & de devenir savans & de l'avouer. Il en est qui se sont formés en parcourant l'Europe ; il en est dont la pensée solitaire

& profonde n'a vécu qu'avec elle-même. Leibnitz ne peut sentir de bornes qui le resserrent; il embrasse tout ce que l'esprit humain peut penser; mais le plus grand nombre s'empare d'un objet auquel il s'attache, & autour duquel il tourne sans cesse. Ici, c'est l'esprit original & ardent; là, l'esprit de discussion & d'une sage lenteur. Celui-ci a le secret de ses forces, & marche avec audace; celui-là, pour affermir tous ses pas, les calcule. Enfin vous voyez ces hommes extraordinaires se faire presque tous un régime pour la pensée, ménager avec économie toutes leurs forces, & quelques-uns même, par la vie la plus austère, s'affranchir autant qu'ils le peuvent de l'empire des sens, pour que leur ame, dès qu'ils l'appellent, se trouve indépendante & libre. Si vous les comparez par leur état, vous trouvez dans cette liste des militaires qui ont uni les sciences avec les armes;

des médecins qui , forcés d'être instruits pour n'être pas coupables , autant par devoir que par génie , sont devenus grands ; des Religieux qui , privés par leur état même de toutes les passions , s'en sont fait une dont l'activité a redoublé par le retranchement des autres ; enfin un certain nombre d'hommes qui , jaloux d'être libres , n'ont voulu pour eux d'autre état que celui de s'instruire , & d'autre rang que celui d'éclairer.

. Si vous examinez leur ame , ils s'offrent presque tous désintéressés & nobles , ou ne daignant pas appeller la fortune ; ou la dédaignant même quand elle va à eux ; les uns ayant une pauvreté ferme & courageuse , les autres retranchant aux besoins pour donner aux bienfaits , & dans leur médiocrité assez riches pour être généreux. Vous en voyez plusieurs passionnés pour l'étude , & indifférens pour la gloire ; éloignés de cette of-

itation qui est toujours une foiblesse ; ne s'appercevant pas même ce qu'ils font , ce qui est la vraie modestie ; honorant leurs bienfaiteurs , louant leurs rivaux , assez vains pour faire du bien à leurs ennemis. Vous en voyez quelques-uns offrir des graces qui dans le monde ne pardonnent les vertus. Mais ce qui fait le caractère du plus grand nombre , ce sont toutes les qualités que donne l'habitude de vivre plus avec les livres qu'avec les hommes ; une pureté de mœurs , les sentimens de la nature ; cette candeur si éloignée de toute espèce d'art ; cette bonté de caractère qui agit d'après les loix , non d'après les conventions , ne songe jamais à prendre son avantage avec les hommes ; une simplicité qui contraste si bien avec le désir éternel d'occuper de soi , vice des cœurs vains & des ames vuides ; l'ignorance presque tout , hors des choses utiles & grandes ; une politesse qui quel-

quefois néglige les dehors , mais qui au lieu d'être ou un calcul fin d'amour propre , ou une vanité puérile , ou une fausseté barbare , est tout simplement de l'humanité ; enfin cette tranquillité d'ame , qui ayant apprécié tout , & n'estimant dans ce songe de la vie que ce qui mérite de l'être ; e'est-à-dire bien peu de choses , ne se passionne pour rien , & se trouve au-dessus des agitations & des foiblesses :

Maintenant si vous considérez ces éloges du côté du mérite de l'écrivain , ce mérite est connu. On sait que Fontenelle est le premier qui ait orné les sciences des graces de l'imagination. Mais , comme il le dit lui-même , il est très - difficile d'embellir ce qui ne doit l'être que jusqu'à un certain degré. Un tact très - fin , & pour lequel l'esprit ne suffit pas , a pu seul lui indiquer cette mesure. Fontenelle a sur - tout cette clarté , qui dans les sujets philosophiques est la

première des graces. Son art de présenter les objets , est pour l'esprit ce que le télescope est pour l'œil de l'observateur ; il abrège les distances. L'homme peu instruit voit une surface d'idées qui l'intéresse ; l'homme savant découvre la profondeur cachée sous cette surface. Ainsi il donne des idées à l'un , & réveille les idées de l'autre. Pour la partie morale, Fontenelle a l'air d'un philosophe qui connoît les hommes , qui les observe , qui les craint , qui quelquefois les méprise , mais qui ne trahit son secret qu'à demi. Presque toujours il glisse à côté des préjugés , se tenant à la distance qu'il faut pour que les uns lui rendent justice , & que les autres ne lui en fassent pas un crime. Il ne compromet point la raison , ne la montre que de loin , mais la montre toujours. A l'égard de sa manière , car il en a une , la finesse & la grace y dominant , comme on fait , bien plus que la force ;

Il n'est point éloquent , ne doit & ne veut point l'être , mais il attache & il plaît. D'autres relèvent les choses communes par des expressions nobles: lui, presque toujours , peint les grandes choses sous des images familières. Cette manière peut être critiquée , mais elle est piquante. D'abord elle donne le plaisir de la surprise par le contraste, & par les nouveaux rapports qu'elle découvre. Ensuite on aime à voir un homme qui n'est pas étonné des grandes choses ; ce point de vue semble nous aggrandir. Peut - être même lui savons-nous gré de ne pas nous vouloir forcer à l'admiration , sentiment qui nous accuse toujours un peu ou d'ignorance ou de foiblesse.

On a beaucoup parlé de l'esprit de Fontenelle. Ce genre d'esprit ne paroît nulle part autant que dans ses éloges. Il consiste presque toujours dans des allusions fines , ou à des traits d'histoire connus , ou à des préjugés

état & de rang, ou aux mœurs publiques, ou au caractère de la nation, à des foiblesses secrettes de l'homme, à des misères qu'on se déguise, des prétentions qu'on ne s'avoue pas. Il indique d'un mot toute la logique d'une passion. Il met une vertu en contraste avec une foiblesse qui quelquefois paroît y toucher, mais qu'il en détache. Il joint presque toujours à un éloge fin une critique délicate. Il a l'air de contredire une vérité, & il l'établit en paroissant la combattre. Il fait voir ou qu'une chose dont on s'étonne étoit commune, ou qu'une chose dont on ne s'étonne pas étoit rare. Il crée des ressemblances qu'on n'avoit point vues ; il fait des différences qui avoient échappé. Enfin presque tout son art est de surprendre, & il réussit presque toujours. En général, il fait entendre beaucoup de choses qu'il ne dit pas ; & cette confiance qu'il veut bien avoir dans les

lumières d'autrui , est une fi
adroite pour son lecteur.

Je fais bien que ce genre d'e
trouvé des critiques : mais san
cuser entièrement , on peut di
ce caractère de beautés conve
Fontenelle , comme il y a des p
qui embellissent certaines femm
qui siéroient mal à d'autres. U
vain ne peut manquer de plaire ,
il est lui , c'est-à-dire quand son
est assorti à son caractère , mérit
rare qu'on ne pense. Fontene
pouvoit être que ce qu'il fut. Po
ames passionnées , il n'existe d
nature que de grandes masses
ce qui est fin disparoît : mais l
jours tranquille , & à la distanc
falloit de tout , avoit le loisir d'
ver les nuances , & de les peindr
le même caractère , il devoit si
un plan raisonné de bonheur. I
sentoit bien à instruire , mais i
loit plaire. Il ne mettoit assez

rêt ni à la vérité, ni aux hommes, pour se compromettre : il ne devoit donc jamais présenter la vérité avec chaleur ; & son système devoit être de la laisser entrevoir plutôt que de la dire. De là ce style presque toujours à demi-voilé, & toutes ces énigmes de morale, aussi ingénieuses que piquantes. Les lumières générales dûrent contribuer encore à ce style. Plus un siècle a d'esprit, plus on peut supprimer d'idées. Il faut alors plus de résultats que de détails. De là une foule de traits courts & précis, semblables à ces compositions chymiques qui, sous un très-petit volume, renferment le fruit d'un grand nombre d'analyses.

On se tromperoit pourtant si on croyoit qu'il n'y a dans les éloges de Fontenelle que ces beautés fines & délicates. On en trouve aussi d'un genre plus relevé, & faites pour contenter le goût le plus austère ; telles

sont les idées générales répandues sur chaque science , sur leur origine , leur progrès , leur but , les moyens de les perfectionner , leur liaison & les points de communication par où elles se touchent. On citera toujours le tableau de la police de Paris comme un morceau très-éloquent , non pas à la vérité de cette éloquence de l'ame qui remue , mais de celle de l'esprit , qui fait voir & présenter un grand objet sous toutes ses faces *.

* Les plus estimés & les plus connus de ces éloges sont ceux de M. d'Argenson , du Czar Pierre , du Maréchal de Vauban , de Newton & de Leibnitz. On peut y joindre , quoique dans un ordre un peu inférieur , ceux de Tournefort , de Boerhaave , de Mallebranche , du Marquis de l'Hôpital , du grand Cassini ; de Renau qui eut le mérite ou le malheur d'inventer les galiottes à bombes ; de Homberg , premier médecin & chymiste du duc d'Orléans Régent ; du fameux géographe de Lisle , qui raccourcit la mer Méditerranée de 300 lieues , & l'Asie de

Enfin on peut remarquer, à la gloire de Fontenelle, que parmi tous ceux dont il a fait l'éloge on ne trouve que des hommes vraiment estimables. On remarquera encore qu'il refusa de louer ceux qui, après avoir recherché la distinction d'une place dans l'académie des sciences, négligèrent ensuite, ou par indifférence, ou par d'autres motifs, la place qu'ils avoient obtenue, dédaignant un devoir qui les honoroit, & presqu'inconnus à la Compagnie qui avoit bien voulu les adopter. Fontenelle pensoit que pour mériter un Éloge, il ne suffisoit pas d'avoir fait inscrire son nom dans une liste; que les hommes du plus grand nom, quand ils ne portoient pas des lumières dans une Compagnie savante,

500; & de Ruifch, célèbre anatomiste Hollandois, avec qui le Czar Pierre passoit des jours entiers pour admirer ou pour s'instruire, & dont le cabinet fut transporté de La Haye à Pétersbourg.

devoient du moins y porter du zèle; que des titres seuls ne peuvent honorer un corps où l'on compte les Cassini , les Leibnitz & les Newton ; & qu'enfin , s'il y a des lieux où un rang & des dignités suffisent pour que la flatterie soit toujours prête à prodiguer l'éloge, ce n'est pas à une Compagnie de philosophes à donner cet exemple. Il avoit donc alors le courage de se taire ; & il seroit à souhaiter que dans les mêmes occasions on rendît toujours la même justice.

Il n'entre point dans mon plan de parler de tous ceux qui du temps de Fontenelle , ou après lui , ont écrit dans le même genre. Ce détail seroit immense & peu utile. Si le public les connoît , c'est à lui à les apprécier ; s'il ne les connoît point , ils le sont déjà. Qu'il me soit permis seulement de m'arrêter sur les éloges de Montesquieu , de l'abbé Terrasson , de Bernouilli & de Dumarçais. Comme

ils ont un caractère qui leur est propre , & que leur auteur n'a voulu imiter ni Fontenelle , ni personne , ils méritent d'être distingués ici comme ils l'ont été par le public. Ce qui caractérise l'auteur de ces éloges , c'est une philosophie pleine de fermeté , & quelquefois de hauteur ; une ame qui ne craint pas de se montrer , qui ose afficher son estime ou sa haine , qui ne blesse point les convenances , mais qui en ôtant à la vérité ce qu'elle a de révoltant , lui laisse tout ce qu'elle a de noble ; un esprit à la fois sage & profond ; l'étendue des idées jointe à la méthode ; un style précis qui n'orne point sa pensée , qui ne l'étend pas , dont la clarté fait le développement , & dont la parure est la force ; & quelquefois l'art de saisir le ridicule & de le peindre avec toute la vigueur que donne le mépris , quand ce mépris est commandé par la raison. Il est aisé de voir en quoi l'auteur de ces nouveaux

éloges diffère de Fontenelle. La différence de leur manière vient de celle de leur ame. Si on a comparé l'un à Pline , on peut avec plus de raison comparer l'autre à Tacite. Il en a la marche , souvent la profondeur ; & l'éloge de Montesquieu rappelle en plus d'un endroit l'éloge d'Agricola.

Je ne puis finir cet article sur les éloges des gens de lettres & des savans , sans parler encore d'un ouvrage de ce genre , qui porte à la fois l'empreinte d'une imagination forte & d'un cœur sensible ; ouvrage plein de chaleur & de désordre , d'enthousiasme & d'idées , qui tantôt respire une mélancolie tendre , & tantôt un sentiment énergique & profond ; ouvrage qui doit révolter certaines ames & en passionner d'autres , & qui ne peut être médiocrement ni critiqué, ni senti. C'est l'éloge de Richardson ; ou plutôt ce n'est point un éloge, c'est une hymne. L'orateur ressemble à ces grands-pré-

tres antiques qui , à la lueur du feu sacré , parloient au peuple aux pieds de la statue de leur divinité. En l'écoutant , l'enthousiasme se communique : le sentiment , quoiqu'exagéré , paroît vrai. Ce mélange d'imagination & de philosophie , de sensibilité & de force , ces expressions tantôt si énergiques & tantôt si simples , ces invocations si passionnées , ce désordre , ces élans & ensuite ces silences , & pour ainsi dire , ces repos , enfin cette conversation avec son lecteur , quelquefois si douce , & d'autres fois si impétueuse , tout cela s'empare de l'imagination d'une manière puissante , & laisse l'ame à la fin dans une émotion vive & profonde. Je fais qu'il y a des hommes qui ne peuvent approuver dans les autres ce qu'ils n'ont pas senti. Ceux-là goûtent des beautés d'un autre genre. Plus heureux cependant ceux qui ont reçu de la nature une ame ouverte à toutes les impressions , qui

suivent avec plaisir un enchaînement d'idées vastes ou profondes, & ne s'en livrent pas avec moins de transport à un sentiment impétueux ou tendre. Celui qui a ce ressort dans l'ame, a un sens de plus ; & il doit remercier la nature *.

* Depuis que cet ouvrage est écrit, il a paru des éloges d'un mérite distingué dans différens genres, & justement accueillis du public. Nous n'en parlerons pas ici, parce qu'ils sont trop près de nous ; les indiquer, c'est les faire connoître.





CHAPITRE XXXVII.

*Des Eloges en Italie en Espagne,
en Angleterre , en Allemagne , en
Russie.*

J'AI tâché de faire connoître la plupart de ceux qui, dans les langues anciennes, ou dans la nôtre, ont écrit dans le genre de l'éloge. Les Langues Italienne, Espagnole, Angloise & Allemande ne nous offrent presque rien de célèbre dans ce genre. En Italie on a une foule de panégyriques de cardinaux & de papes, mais la plupart écrits en latin. Les Italiens modernes, quoiqu'ils descendent presque tous de Gaulois, d'Africains, de Germains, de Goths, de Lombards, d'Allemands & de François, bien plus que des anciens Romains, aiment toujours la langue qu'on parloit autrefois au Capitole : elle leur rappelle qu'ils ont été

les maîtres du monde. Ce sont de grandes familles dépossédées, ou des gens qui ont la prétention d'en être, & qui ont gardé les armes de leur maison. Quand la Langue Italienne fut cultivée, elle eut des politiques, des historiens & des poètes. Elle put opposer Machiavel à Tacite, Guichardin à Tite-Live, le Tasse à Virgile, & l'Arioste à Ovide; mais elle n'eut rien à opposer à Cicéron ou à Pline.

En général l'éloquence Italienne a peu de caractère & de force. Il semble que cette nation spirituelle & vive, dans un climat doux & voluptueux, livrée à tout ce qui peut amuser l'imagination & enchanter les sens, s'occupe plutôt à jouir des impressions qu'elle reçoit qu'à les transmettre, & dans l'expression des arts même cherche encore plus à intéresser les sens que l'ame & l'esprit. La musique, pour laquelle les Italiens sont si passionnés, & qu'ils ont cultivée avec tant de suc-

cès , est de tous les arts celui qui parle aux sens avec le plus d'empire. Ils ont négligé la tragédie , destinée à peindre les passions & les hommes , & se sont livrés tout entiers à l'opéra , qui d'un bout à l'autre est le spectacle des sens. Leur comédie , où il y a bien plus de spectacle & de mouvement que de peinture de mœurs , paroît plus faite pour les yeux que pour l'esprit. Dans tous leurs grands poèmes , sans en excepter l'Arioste & le Tasse , la partie des descriptions & des tableaux est en général très - supérieure à la partie des sentimens. Enfin dans leur conversation même si souvent ingénieuse & piquante , par la vivacité des images & la force de la pantomime qui anime tous leurs discours ils semblent surtout parler à l'imagination & aux sens. On peut dire que leur éloquence participe à ce caractère général. Les Italiens vont entendre un discours à peu-

près comme ils entendent un concert. L'orateur déploie toutes les richesses & la mélodie de sa langue ; il combine les mots pour le plaisir de l'oreille , comme le musicien combine les sons. Le cours harmonieux des paroles qui se succèdent & qui s'enchaînent , soutient & fixe l'attention ; & la pantomime de l'orateur frappant les yeux, en même temps que la musique des mots frappe l'oreille , sert pour ainsi dire d'accompagnement à cette musique. Cependant le discours semblable à de l'harmonie sans caractère , s'arrête à la surface des sens ; l'ame n'a aucun des plaisirs qui l'intéressent ; elle n'est ni remuée par des passions , ni attachée par des idées.

On l'a déjà dit , il ne peut y avoir de grande éloquence sans de grands intérêts ; & il faut convenir que pour célébrer la barrette donnée à un prélat d'Ostie ou de Faenza , ou pour louer un pape à son installation , il ne

faut pas autant d'éloquence qu'il en falloit à César pour gouverner le sénat & le peuple de Rome. Parcourez tous les autres Etats d'Italie; est-ce à Venise qu'il naîtroit des orateurs? Venise, dont l'aristocratie sévère est fondée sur la crainte; où la politique inquiète & soupçonneuse marche quelquefois dans la nuit entre des inquisiteurs d'Etat & des bourreaux; où tout est couvert d'un voile; où le gouvernement est muet comme l'obéissance; où la barrière qui sépare la Noblesse & le peuple défend aux talens de s'élever; où le plaisir même est un instrument de politique, & où, par système, on a substitué à la liberté qui élève les ames, la licence qui les amollit; Venise, où tout ce qui seroit grand seroit suspect; où enfin le caractère de tous les principes de gouvernement est d'être immobiles & calmes, & où depuis des siècles tout tend à la conservation & à la paix,

rien à l'agrandissement & à la gloire. L'aristocratie de Gênes, quoique fondée sur des principes un peu différens, n'est guères plus favorable aux orateurs. Florence, séjour & berceau de tous les arts, cultiva dans les orages de sa liberté l'éloquence & les lettres avec succès; mais depuis que la Toscane n'est plus gouvernée par ses loix, Florence a plutôt conservé le goût des arts que leur génie: elle honore la mémoire de ses grands hommes, & n'en produit pas de nouveaux. Il en est de même de la plus grande partie de l'Italie, qui soumise à des dominations étrangères, & tour-à-tour envahie, subjuguée, défendue, gouvernée par des Allemands, des Espagnols ou des François, a perdu pour ainsi dire cette espèce d'intérêt de propriété pour son pays, qui développe les talens & crée les efforts en tout genre. Chez un peuple qui n'est pas libre, ou ne l'est

qu'à moitié, jamais le génie de l'éloquence n'a paru qu'avec l'éclat du gouvernement ; & les grands orateurs y marchent à la suite des généraux, des ministres & des grands hommes d'Etat.

Au reste, de toutes les nations modernes, les Italiens sont peut-être ceux qui ont rendu le plus d'hommage à leurs hommes illustres. Là aussi comme ailleurs, le génie de son vivant fut quelquefois puni de sa célébrité : mais souvent il reçut des récompenses éclatantes ; & toujours après sa mort, on lui prodigua, pour l'honorer, les inscriptions, les statues, les mausolées & les éloges. Dans le seizième siècle sur-tout, on vit naître une foule d'ouvrages destinés à conserver les noms de tous les Italiens célèbres. Chaque ville, chaque pays a voulu avoir la liste de ses grands hommes. Poètes, peintres, sculpteurs, philosophes, savans dans les langues

anciennes, historiens, politiques, tout a été célébré, tout a eu sa portion d'immortalité dans quelques lignes écrites au bas de leurs noms. Il est vrai que cette immortalité a été quelquefois un peu obscure. Les hommages rendus à des contemporains sont comme des traités que la vanité d'un siècle fait avec les siècles suivans, & que la postérité ne ratifie pas toujours. Mais lorsque ces honneurs sont accordés à des hommes vraiment célèbres, ils ont droit d'intéresser dans tous les temps. Tels furent ceux qu'on rendit à la mémoire de Michel Ange, & qui peignent à la fois l'enthousiasme de son siècle & de sa patrie pour les arts.

Cet artiste fameux étoit mort à Rome, & le pape vouloit le faire enterrer avec la plus grande pompe dans l'église de St. Pierre, qu'il avoit contribué à embellir par son génie *. Mais Florence, sa patrie, ne

* On auroit pu alors mettre sur son tombeau

put consentir à le céder. On ne l'aurait pas rendu; il fallut l'enlever. Il se fit une conspiration pour avoir son corps, comme il s'en est fait plus d'une fois pour s'emparer d'une ville. L'enlèvement réussit. Le souverain de Rome fut indigné: les Florentins soutinrent leurs droits avec courage. A l'approche du corps, tout le peuple sortit de Florence: à peine le cercueil pouvoit fendre la foule. On le déposa dans la principale église jusqu'à ce qu'on eût ordonné sa pompe funèbre. Jamais peut-être la cendre d'aucun souverain ne fut ensevelie avec de plus grands honneurs. On lui éleva un catafalque décoré de statues, d'em-

la même inscription qu'on a mise à Londres sur le tombeau de l'architecte (Wren) qui a bâti la célèbre église de S. Paul, & qui y est enterré. On s'est contenté de graver son nom sur une pierre avec ces mots, « tu cherches un monument, regarde autour de toi ». *Si monumentum quaris, circumspice.*

bièmes & de peintures. L'église entière & huit chapelles étoient décorées avec la même magnificence. Les époques les plus intéressantes de sa vie y étoient représentées. On le voyoit député en ambassade vers Jules II; traité avec le plus grand respect par tous les princes de la maison de Médicis; conversant avec les papes, & assis à côté d'eux, tandis que les cardinaux & tous les courtisans étoient debout; comblé d'honneurs à Venise, où la république & le doge l'envoyèrent complimenter à son arrivée. On le voyoit dans son école comme dans un temple, environné d'une foule d'enfans & de jeunes gens de tout âge, qui lui offroient les essais de leurs travaux; & lui, comme une divinité, leur communiquant pour ainsi dire le génie des arts. Plusieurs figures animoient par leur mouvement cette décoration; le Génie ardent & les ailes déployées, une Minerve douce &

austère & qui méloit le goût à la fierté, l'Étude méditant & dans un repos actif, la Proportion légère marquée par une des Graces, l'ame de Michel Ange, sous l'emblème d'un Génie céleste, s'élevant & semblant se perdre & se confondre dans des flots de lumière ; plus loin l'Envie ceinte de serpens, une vipère à la main, voulant vainement exhiler son poison sur la Gloire ; & la Haine enchaînée qui se débattoit, qui cherchoit, en frémissant, à se relever, & retomboit sous ses fers. Cependant une Renommée planoit sur le cercueil, & sembloit emporter la réputation & la gloire de Michel Ange vers les siècles à venir.

Telle fut une partie de cette décoration exécutée par les plus habiles peintres, statuaires & architectes de la Toscane. La pompe funèbre fut célébrée avec une magnificence digne de cet appareil. On étoit accouru de toutes les parties de l'Italie : c'étoit la

fête des talens & des arts, célébrée par la reconnoissance. Au milieu de ce concours, l'oraison funèbre de Michel Ange fut prononcée. L'orateur étoit le Varchi : il avoit la plus grande réputation ; & l'on regarda comme une partie considérable de la gloire de Michel Ange d'avoir pu être célébré par un homme si éloquent*. Bientôt après cette décoration passagère, destinée à orner une pompe funèbre d'un jour, on lui éleva un mausolée plus durable, & dont les marbres furent donnés par le grand duc. Ce mausolée subsiste encore ; mais les vrais monumens de la gloire de Michel Ange sont ses ouvrages, & sur-tout la fameuse coupole de St. Pierre. La jalousie des Florentins qui a disputé sa

* Léonard Salviati, jeune homme de vingt-deux ans, prononça aussi un discours en l'honneur de Michel-Ange & des Arts, Ces deux discours furent publiés avec une foule d'inscriptions & d'éloges en vers.

çendre, n'a pu enlever ce monument à Rome; & si sa patrie jouit de son tombeau, Rome, où il a exécuté la plupart de ses chefs-d'œuvre, jouit de son génie.

Aujourd'hui en Italie la distinction des oraisons funèbres est réservée, comme dans le reste de l'Europe, à ceux qui ont eu des honneurs ou des places. C'est un dernier hommage rendu au pouvoir. A l'égard des vivans, rien de plus commun en Italie que les éloges; mais on les distribue en sonnets: c'est pour la louange la monnoie courante du pays. Chacun la vend, la donne, l'achète, ou la reçoit. Il y en a pour tous les évènements & toutes les fêtes. On loue également un bourgeois & un prince, les cardinaux & les femmes, des saints, des moines, des poètes, des religieuses, ceux qui ont quelque pouvoir dans ce monde, ou ceux qui n'en ont que dans l'autre. Tous ces

- panégyriques en sonnets , éternellement répétés , & éternellement oubliés , tombent les uns sur les autres , comme la poussière dans un lieu où l'on marche. Au reste , ces éloges sont sans conséquence ; on n'en est ni plus grand , ni plus petit pour les avoir ou faits ou reçus. C'est un effet de l'habitude & de la mode ; c'est comme dans un autre pays une révérence ou un geste de plus.

En Espagne on connoît le genre des oraisons funèbres , mais nous ne connoissons point d'orateurs qui s'y soient distingués.

Ce genre seroit né en Allemagne , s'il n'avoit point été inventé ailleurs. Il paroît fait pour le pays où il y a le plus de rangs , de titres , de grandes , de moyennes ou de petites souverainetés , & où la vanité humaine attache le plus de prix à toutes les représentations de la grandeur , vraies ou fausses. Dans une académie célè-

bre d'Allemagne on a aussi établi l'usage des éloges pour les gens de lettres & les savans. Et, ce qui est un hommage rendu à notre langue, ces éloges se prononcent en françois. Nous en connoissons plusieurs de Maupe-tuis. Ce philosophe, né avec plus d'imagination que de profondeur, & qui peut-être avoit plus d'esprit que de lumières; qui s'agita toute sa vie pour être en spectacle, mais à qui il fut plus facile d'être singulier que d'être grand; qui courut après la renommée avec l'inquiétude d'un homme qui n'est pas sûr de la trouver; qui quitta sa patrie parce qu'il n'étoit pas le premier dans sa patrie; qui s'ennuya loin d'elle, parce qu'il n'avoit trouvé que le repos, & qu'il avoit perdu le mouvement & des spectateurs; qui trop jaloux peut-être des succès de sociétés, perdit la gloire en cherchant la considération; frappé de bonne heure de la grande célébrité de Fontenelle,

avoit cru devenir aussi célèbre que lui en l'imitant. Il avoit comme Fontenelle voulu orner la philosophie par les grâces ; il chercha de même à copier sa manière dans les éloges. Mais en imitant un autre, il fut au-dessous de lui-même. Les défauts qui tiennent à la nature, sont quelquefois piquans ; les beautés qu'on emprunte sont presque toujours sans effet : il y manque pour ainsi dire l'assortiment & l'ensemble. C'est comme si un statuaire ou un peintre vouloit jeter sur le corps d'une Vénus la draperie d'une Minerve.

On a vu dans la même académie quelques éloges de savans & de gens de lettres, composés par un souverain. Cet exemple nous rappelle les temps où le même homme étoit orateur, poëte, faisoit des loix, & gagnoit des batailles.

En Angleterre le genre des éloges est peu connu. La constitution même,
qui

qui par-tout dirige la pente des esprits, s'oppose à ce genre de littérature. Comme tous les pouvoirs y sont balancés, il ne s'y élève jamais de puissance qui subjugue tout, & qui réunissant toutes les forces, entraîne aussi tous les hommages. Comme tous les droits des citoyens y sont fixés, le bonheur dont on y jouit paroît être l'ouvrage non d'un homme, mais de la loi. Comme la foiblesse n'a rien à craindre d'aucun pouvoir, elle n'a aucun pouvoir à flatter.

Ailleurs on loue le souverain ; son caractère ou son génie fait le sort de la nation. Là, le souverain mis presque toujours en mouvement par la nation, ne fait qu'exécuter la volonté générale. Il pourroit être grand comme particulier, & peu influer comme prince *. Peut-être même des qualités brillantes pourroient être suspectes à

* On peut citer en exemple Guillaume Prince d'Orange, devenu Roi d'Angleterre.

un peuple qui joint l'inquiétude à la liberté : car il peut calculer les forces d'une puissance qu'il connoît ; mais il ne peut calculer l'influence de l'activité & du génie.

Ailleurs on loue ceux qui gouvernent sous le prince ; tout pouvoir trouve un culte. En Angleterre rarement le pouvoir impose à l'imagination ; souvent il est suspect ; & ceux qui l'exercent , perdent par leur pouvoir même une partie des hommages qu'auroient mérités ou des talens ou des vertus.

Enfin il y a des pays où les voix se réunissent aisément , parce que les intérêts y sont les mêmes. Les esprits & les ames , par la grande communication , y prennent la même couleur ; & tout s'y décide par certaines impressions rapides , auxquelles on aime à se livrer. Alors les opinions s'établissent comme les modes ; & on loue avec transport au

jourd'hui ce qu'on oubliera demain. Mais dans un pays où des partis se choquent, où les opinions ont la même liberté que les caractères, où chacun a ses sens, ses yeux, son ame, où la renommée a mille voix différentes, on doit admirer peu, estimer quelquefois, louer rarement. Enfin la louange en général paroît à cette nation fière & libre tenir toujours un peu à l'esprit de servitude. Je ne parle pas de ces gazettes où des écrivains politiques, animés par une faction ou par leur propre caractère, vantent toutes les semaines, à tant par feuilles, un projet ou un homme. Je ne parle pas non plus des poètes. Les poètes en tout pays sont une nation à part; & ils sont panégyristes en Angleterre comme ailleurs. La seule différence, c'est que les poètes anglois louent peut-être avec moins de délicatesse & plus d'enthousiasme. Leur imagina-

tion solitaire & forte aggrandit les hommes comme les choses.

On connoît le panégyrique de Cromwel par Waller. Ce Waller, après avoir combattu & signalé son zèle pour Charles I, après avoir souffert, pour la cause des rois, la prison, l'exil, la perte d'une partie de ses biens, & sauvé à peine sa tête de l'échafaud, eut la bassesse de faire solliciter sa grace auprès de son tyran, & la bassesse plus grande encore de louer publiquement son oppresseur & le bourreau de son maître. Milton, du moins, montra plus de courage. Lui qui avoit servi Cromwel de son épée & de sa plume, après le rétablissement de Charles II, garda le silence, & resta pauvre & malheureux, sans flatter ni prier. Je désirerois que Waller, dans une cause plus juste, eût fait de même. On doit supposer qu'il fut ébloui par les qualités du Pro-

recteur, & qu'il pardonna ses malheurs à celui qui régnoit en grand homme. Ce qui nous le feroit croire, c'est qu'il loua encore le tyran après sa mort. On a de lui un éloge funèbre de Cromwel, plein d'imagination & de grandeur. Le même homme loua ensuite Charles II. On connoît le reproche que lui fit le roi, & sa réponse *.

Les Anglois ont plusieurs autres panégyriques en vers. Leurs fameux poètes se sont exercés dans ce genre. Dryden en a consacré un à une Angloise célèbre par ses vertus; & Thompson a fait un éloge funèbre de Newton. Comme cet ouvrage est peu connu parmi nous, qu'il me soit permis d'en citer la fin. Thompson, après avoir décrit toutes les découvertes de ce grand homme sur la gravitation, sur les comètes, sur la lu-

*Vous avez mieux fait pour Cromwel, lui dit le Prince. Sire, dit Waller, nous autres poètes nous réussissons mieux dans les fictions que dans les vérités.

mière, sur les couleurs, sur la chronologie, après avoir peint la douceur de ses mœurs, & l'élévation tranquille & calme de son caractère, s'interrompt tout-à-coup. » N'entends-je » pas, dit-il, une voix semblable à » celle qui annonce les grandes ré- » volutions sur la terre? *C'en est fait,* » *j'ai rempli ma tâche, & ma car-* » *rière est achevée.* Cette voix reten- » tit dans l'univers, & Newton meurt. » Arrêtez, s'écrie le poëte; que de » foibles larmes ne coulent pas pour » lui; c'est sur la tombe de la beauté, » de la jeunesse & de l'enfance qu'il » faut pleurer; c'est là qu'il faut porter » vos chants funèbres: mais Newton » veut d'autres hommages ». Puis tout-à-coup il s'écrie: » Honneur de » la grande Bretagne, ô grand hom- » me, soit qu'assis dans les cieux tu » t'entretiennes avec leurs habitans, » soit que porté sur l'aile rapide des » génies célestes tu voles à la suite de

» ces sphères immenses qui roulent
 » dans l'espace, comparant dans ta
 » marche les êtres avec les êtres, perdu
 » dans les raviffemens, & livré aux
 » transports de la reconnoissance pour
 » les lumières que l'Être suprême avoit
 » versées dans ton ame; oh! regarde
 » en pitié ce foible genre humain que
 » tu viens de quitter; élève l'esprit de
 » ce bas univers; préside à ton pays;
 » ranime ses talens, & corrige ses
 » mœurs. Quoiqu'avilie & corrom-
 » pue, c'est l'Angleterre qui t'a vu
 » naître: elle se glorifie de ton nom;
 » elle t'offre pour modèle à ses en-
 » fans. Un jour, ô grand homme, ta
 » cendre ranimée reprendra une se-
 » conde vie, lorsque le temps ne sera
 » plus. En attendant, sois le génie de
 » ta patrie, tandis que ta poussière
 » sacrée dort avec celle des rois, &
 » qu'elle daigne honorer leurs tom-
 » beaux ». C'est avec cet enthousiasme

que les Anglois louent leurs grands hommes.

Ce même Thompson a composé un éloge funèbre en l'honneur du lord Talbot, qui avoit été son bienfaiteur & son ami. Ce panégyrique offre aussi des beautés. Il est adressé au fils du mort; & voici comme il commence:

» Milord, tandis qu'avec la nation tu
» pleures un ami & un père, permets
» à ma muse de verser sur la tombe de
» Talbot des vers sortis de mon cœur
» & dictés par la vérité. Ma muse, tu
» le fais, dès long-temps s'est chargée
» du double emploi de louer le mé-
» rite mort, d'humilier l'orgueil vi-
» vant. Sa tâche généreuse commence
» où l'intérêt finit, &c. ». Dans un
endroit où il parle de la protection
que Talbot donnoit aux arts: » Bien
» différent, dit-il, de ces hommes
» vains qui, usurpant le nom de pro-
» tecteur qu'ils avilissent, osent sacri-

» fier un homme de mérite à leur or-
 » gueil , & répandre la rougeur de la
 » honte sur un front honnête; quand
 » il accordoit une grace , c'étoit une
 » dette qu'il sembloit payer au mé-
 » rite , à la nation , & à l'Être qui est
 » la source éternelle de tout bien. Les
 » muses reconnoissantes avouent un
 » tel protecteur ; mais leur noble fierté
 » rejette avec dédain les secours fas-
 » tueux que leur offre quelquefois la
 » main insultante de la vanité » ; &
 à la fin : » Pardonne, ombre immor-
 » telle ! (si quelque chose de cette
 » poussière de la terre peut encore
 » monter jusqu'à toi) pardonné un
 » vain éloge inutile à ta gloire. Que
 » dis-jè? non rien n'est vain de ce que
 » la reconnoissance inspire. D'ailleurs
 » ma muse acquitte un devoir ; elle
 » rend ce qu'elle doit à la vertu , à la
 » patrie , au genre humain , à la na-
 » ture immortelle & souveraine qui
 » lui a donné , comme à sa prêtresse ;

» la charge honorable de chanter des
 » hymnes en l'honneur de tout ce
 » qu'elle forme de grand & de beau
 » dans l'univers.»

On voit quel est le ton & la noblesse de ces éloges ; la vigueur d'âme qui y règne , vaut bien notre délicatesse & notre goût. Ce goût , si nécessaire , mais quelquefois si incertain , est la faux qui retranche , mais n'est pas la sève qui fait produire. Un sentiment énergique & noble vaut mieux qu'une beauté exacte & froide. Si un Spartiate eût daigné écrire , j'eusse préféré son éloquence à celle d'Athènes.

Le génie du Czar Pierre , qui a porté les semences de tous les arts en Russie , y a fait naître aussi l'éloquence. Nous avons un panégyrique de ce grand homme , en Langue Russe , qui mérite d'être connu. Il est de M. Lomanosoff , écrivain original dans son pays , & qui jusqu'à présent a le plus honoré sa nation. Voici quelques traits

de cet éloge. On y trouvera cette teinte de poésie qui convient au genre, & encore plus à un peuple à peine civilisé, où le génie même doit avoir plus de sensations que d'idées. » Supposez, dit l'orateur, un Moscovite sorti de sa patrie avant les entreprises de Pierre le Grand; supposez qu'il ait habité au-delà des mers, dans des climats où le nom & les projets du Czar n'aient pas pénétré. A son retour, que penseroit le voyageur, en trouvant dans son pays les arts établis, de nouveaux habillemens, des mœurs nouvelles, architecture, maisons, citadelles, villes, loix, usages, coutumes; tout enfin jusqu'au cours des fleuves & aux bornes de la mer, changé dans cet empire. Ne croiroit-il pas ou que son absence a duré des siècles, ou que le genre humain s'est réuni pour créer en si peu d'années tant de merveilles, ou que ce spec-

» tacle étonnant n'est que l'effet &
 » l'illusion d'un songe ?

Ailleurs il personifie la Russie qui triste & sanglante , apparoît aux yeux du Czar pendant ses voyages. Elle l'appelle , elle lui tend les bras. » Re-
 » viens , ayes pitié de mes malheurs.
 » Des traîtres me déchirent , des bri-
 » gands me désolent ». Le héros sensible à ces accens , revole vers elle. Il le peint ensuite combattant au-dehors & tour-à-tour la Suède , la Pologne , la Crimée , la Turquie , la Perse ; au-dedans , les strelitz , les fanatiques , les patriarches & les cosaques ; dans sa propre maison , les incendies , les empoisonnemens & les assassinats : il peint sur-tout son activité prodigieuse. » Que de courses ,
 » de trajets , de voyages ! La Duna
 » & le Niéper , le Volga & le Tanais ,
 » la Vistule & l'Oder , l'Elbe & le
 » Danube , la Seine , la Tamise & le
 » Rhin ont tour - à - tour dans leurs

» eaux réfléchi son image. Les quatre
 » mers qui bornent cet empire , té-
 » moins de ses exploits , se font tour-
 » à-tour courbées sous le poids de ses
 » flottes. Parcourez des pays innom-
 » brables ; par - tout vous trouverez
 » des traces de ses pas. C'est ici qu'il
 » s'arrêta après un voyage de cinq
 » cents lieues ; à cette source d'eau il
 » étancha sa soif ; dans cette plaine il
 » rangea lui-même son armée en ba-
 » taille ; dans cette forêt il marqua
 » avec la hache les chênes qu'il fal-
 » loit abattre pour construire des
 » vaisseaux. Ici il travailla comme un
 » simple artisan ; là , il écrivit des loix ;
 » plus loin il traça des plans de conf-
 » truction pour une flotte. Voici les
 » ports que sa main a creusés ; voilà
 » les forteresses qu'il a bâties ; c'est
 » ici qu'il arrêta le sang qui couloit
 » de la blessure d'un de ses sujets. Sem-
 » blable à l'astre qui éclaire le monde ,
 » semblable à la mer agitée sans cesse

» par le flux & le reflux , ce héros a
» été pour ses peuples dans un mou-
» vement éternel. Mille ans de vie
» suffiroient à peine à tant de tra-
» vaux ; & sa vie a été si courte ! ». Ce
discours finit par une apostrophe à
l'ame du Czar qui est sans doute dans
les cieux , d'où l'orateur le prie de
veiller sur son empire. Il faut convenir
qu'il y a dans la plûpart de ces mor-
ceaux , le ton d'une vraie & noble
éloquence. Lorsque , il y a cent ans ,
la Russie étoit à peine connue , que
les descendans des anciens Scythes
étoient encore à demi sauvages , & que
le lieu où est aujourd'hui située leur
capitale , n'étoit qu'un désert , on ne
s'attendoit pas alors qu'avant la fin du
siècle , l'éloquence dût y être cultivée ;
& qu'un Scythe , au fond du golfe de
Finlande , & à quinze degrés au delà
du Pont-Euxin , prononceroit un tel
panégyrique dans une Académie de
Pétersbourg. On ne s'attendoit pas

davantage qu'en 1771 un orateur prononçât sur le tombeau même du Czar Pierre un remerciement à l'ame de ce grand homme, pour une victoire remportée par une flotte Russe dans la Méditerranée, & au milieu des isles de l'Archipel. Cette idée digne des anciens Grecs, qui croyoient que le génie des grands hommes veilloit toujours au milieu d'eux, & que leur ame étoit présente parmi leurs concitoyens pour animer & soutenir leurs travaux, est peut-être le plus bel hommage qui ait été rendu au Législateur de la Russie. Par un hasard singulier, l'orateur se nommoit Platon; & l'on dit que son éloquence ne le rendoit pas indigne de porter ce nom célèbre. Ainsi les arts font le tour du monde. Ce n'est plus le Scythe Anacharsis qui voyage dans Athènes; ce sont les arts même de la Grèce qui semblent voyager chez les Scythes. Les Russes ont un esprit facile & sou;

ple ; leur langue est , après l'Italien , la langue la plus douce de l'Europe ; & si une législation nouvelle élevant les esprits , fait disparoître enfin les longues traces du despotisme & de la servitude ; si elle donne au corps même de la nation une sorte d'activité qui n'a été jusqu'à présent que dans les Souverains & la Noblesse ; si de grands succès continuent à frapper , à réveiller les imaginations , & que l'idée de la gloire nationale fasse naître pour les particuliers l'idée d'une gloire personnelle ; alors le génie qu'on y a vu plus d'une fois sur le trône , descendra peu-à-peu sur l'empire ; & les arts même d'imagination , transplantés dans ces climats , pourront peut-être y prendre racine , & être un jour cultivés avec succès.





CHAPITRE XXXVIII
& dernier.

Du genre actuel des Eloges parmi nous ; si l'éloquence leur convient , & quel genre d'éloquence.

EN suivant l'histoire des éloges , & cette branche de la littérature depuis les Egyptiens & les Grecs jusqu'à nous , on a pu remarquer les changemens que ce genre a éprouvés , les temps où il a été le plus commun , l'usage ou l'abus qu'on en a fait , & les différentes formes que la politique , ou la morale , ou la bassesse , ou le génie lui ont données. On a vu des siècles où c'étoit presque le seul genre ; & ces siècles étoient ceux de l'oppression ou des succès , ceux de la tyrannie ou de la grandeur d'un maître. On a vu dans toutes les républiques l'honneur des éloges réservé pour les

morts , dans les monarchies cet honneur prodigué aux vivans ; le délire de la louange à Rome , sous Auguste & sous Constantin ; à Bizance , sous une foule d'Empereurs oubliés ; en France , sous Richelieu & sous Louis XIV. Depuis un demi siècle , il s'est fait parmi nous une espèce de révolution : on apprécie mieux la gloire ; on juge mieux les hommes ; on distingue les talens des succès ; on sépare ce qui est utile de ce qui est éclatant & dangereux ; on ne pardonne pas le génie sans la vertu ; on respecte quelquefois la vertu sans la grandeur ; on perce enfin à travers les dignités pour aller jusqu'à l'homme. Ainsi peu à peu il s'est formé dans les esprits un caractère d'élévation , ou plutôt de justice. Les ames nobles , en se comparant aux ames viles de tous les états , se sont mises à leur place. De là on prostitue moins l'éloge. Ceux même qui pourroient être corrompus

& lâches, sont arrêtés par l'opinion ;
 & la peur de la honte les sauve au moins
 de la bassesse. D'ailleurs un goût de
 vérité général s'est répandu. Moins il
 y en a dans nos mœurs, plus on en
 exige dans les écrits. Le mot célèbre
 de Mallebranche, *qu'est-ce que cela
 prouve ?* est presque le mot du siècle.
 Les panégyriques doivent donc être
 tombés : on lit beaucoup moins d'o-
 raisons funèbres : les dédicaces de-
 viennent rares ; elles ne s'ennoblissent
 que lorsque la philosophie fait parler
 avec dignité à la grandeur, ou lorsque
 la reconnaissance s'entretient avec
 l'amitié. Hors de là, c'est presque un
 ridicule égal de les faire ou de les re-
 cevoir. On ne voit plus ni prologues
 d'opéra sur les princes, ni odes pin-
 dariques sur les grandes vertus d'un
 héros que personne ne connoît. En-
 fin les complimens & les harangues
 auxquelles est condamné un homme
 en place, & où on doit lui prouver

méthodiquement qu'il est un très-grand homme, sont mis par lui-même au rang des fables ennuyeuses. L'homme d'esprit en rit; le sot même n'ose plus les croire. Mais la même raison qui a dû faire tomber tous ces genres d'éloges déclamés ou chantés, écrits ou parlés, ou ridicules, ou ennuyeux, ou vils, ou du moins très-inutiles à tout le monde, excepté à celui à qui on les paye, a dû au contraire accréditer les panégyriques des grands hommes qu'on peut louer sans honte, parce qu'on les loue sans intérêt, & qui, dans des temps plus heureux, ayant servi l'humanité & l'état, offrent de grandes vertus à nos mœurs, ou de grands talens à notre foiblesse. Aussi ce genre est aujourd'hui plus commun qu'il ne l'a jamais été. On fait que l'Académie Française substitua, il y a près de quinze ans, ces fortes d'éloges à ses anciens sujets. Elle crut qu'il valoit mieux présenter la vertu

en action, que des lieux communs de morale, souvent usés. Tout a imité cet exemple. On a proposé l'éloge de Leibnitz à Berlin, comme celui de Descartes à Paris; nous avons vu annoncer tour-à-tour l'éloge de Duquesne à Marseille, celui du grand Corneille à Rouen, celui du bon & de l'immortel Henri IV à la Rochelle. Il est à souhaiter que l'on continue ainsi les éloges de nos grands hommes. Là tous les états & tous les rangs trouveroient des modèles. Les vrais citoyens désireroient d'y obtenir une place. Cet honneur parmi nous suppléeroit aux statues de l'ancienne Rome, aux arcs de triomphe de la Chine, aux mausolées de Westminster. Eh quoi, chez toutes les nations éclairées il y a eu des honneurs pour la mémoire des grands hommes; & nous qu'avons-nous fait pour les nôtres? La seule statue de Sully qui existe, est dans un château au fond

d'une province ; & l'on a dédaigné, il y a trois ans , la générosité qui en faisoit un présent à la patrie. On vient de relever avec éclat dans Stocholm un monument érigé il y a cent ans en l'honneur de Descartes ; & parmi nous une simple pierre dans une église apprend où il repose. Molière obtint à peine la sépulture. Qui fait où est la cendre de Corneille ? En quel endroit puis-je aller pleurer sur la tombe de l'Hopital ? Le général qui sauva la France à Denain , déposé depuis près de quarante années dans un pays étranger , attend encore qu'on transporte ses dépouilles & ses restes dans le pays qu'il a sauvé. Catinat , le plus vertueux des hommes , est enseveli sans pompe dans un village ; & avant qu'une compagnie savante eût proposé aux orateurs l'éloge de Fénelon , & qu'elle eût couronné un ouvrage éloquent , quels honneurs rendus à ce grand homme avoient consolé son

ombre des disgrâces & de l'exil? Nation impétueuse & légère, ardente à nos plaisirs, occupée toujours du présent, oubliant bientôt le passé, parlant de tout, & ne nous affectant de rien, nous regardons avec indifférence tout ce qui est grand; & quelquefois un ridicule est tout le salaire d'une action généreuse, ou d'un service rendu à l'état & à nous. C'est au petit nombre des hommes vraiment sensibles, & à qui la nature n'a pas refusé ce recueillement de l'ame qui porte aux grandes choses & les fait aimer, c'est à eux à célébrer la vertu, à honorer le génie. Qu'ils opposent à l'injustice d'un moment la justice des siècles. Que l'homme de mérite, éclipsé par l'intrigue, & persécuté par la haine, sache en mourant que son nom du moins sera vengé. Alors il descendra dans la tombe avec moins de douleur, & ses yeux prêts

à se fermer pourront n'être pas condamnés à verser des larmes.

On ne peut donc douter que ces sortes d'éloges ne soient utiles ; mais on peut demander comment & dans quel genre ils doivent être écrits. Des hommes estimables pensent que les meilleurs modèles de ces sortes d'ouvrages sont ou les vies des hommes illustres de Plutarque, ou les éloges des savans de Fontenelle ; c'est-à-dire qu'ils voudroient un simple éloge historique , mêlé de réflexions , sans qu'on se permit jamais ni le ton , ni les mouvemens de l'éloquence. Ils sont persuadés que l'écrivain borné au rôle d'historien - philosophe , doit mieux voir & mieux peindre ce qu'il voit ; qu'en cherchant moins à en imposer aux autres , il en impose moins à lui-même ; que celui qui veut embellir , exagère ; qu'on perd du côté de l'exacte vérité tout ce qu'on gagne du côté de la

la

la chaleur ; que pour être vraiment utile , il faut présenter les foiblesses à côté des vertus ; que nous avons plus de confiance dans des portraits qui nous ressemblent ; que toute éloquence est une espèce d'art dont on se défie ; & que l'orateur, en se passionnant , met en garde contre lui les esprits sages qui aiment mieux raisonner que sentir.

Voilà les raisons qu'on apporte pour bannir l'éloquence des éloges des grands hommes. Mais ne peut-on pas répondre que ces sortes d'ouvrages étant moins des monumens historiques , que des tableaux faits pour réveiller de grandes idées ou de grands sentimens , il ne suffit pas de raconter à l'esprit , il faut , si l'on peut , parler à l'ame & l'intéresser fortement ? Pour peu qu'un lecteur soit instruit , les faits qui concernent les grands hommes , lui sont connus. Que lui apprenez-vous donc par un éloge ? rien. Mais par la manière dont vous présentez les

faits , dont vous les développez , dont vous les rapprochez les uns des autres , par les grandes actions comparées aux grands obstacles , par l'influence d'un homme sur sa nation , par les traits énergiques & mâles avec lesquels vous peignez ses vertus , par les traits touchans sous lesquels vous montrez la reconnoissance ou des particuliers ou des peuples , par le mépris & l'horreur que vous répandez sur ses ennemis , enfin par les retours que vous faites sur votre siècle , sur ses besoins , sur ses foiblesses , sur les services qu'un grand homme pourroit rendre , & qu'on attend sans espérer , vous excitez les ames , vous les réveillez de leur léthargie , vous contribuez du moins à entretenir encore dans un petit nombre l'enthousiasme des choses honnêtes & grandes. Et croyez-vous produire ces effets sans éloquence ? Sera - ce après la lecture d'un éloge froidement historique que

l'on tombera dans cette rêverie profonde qui accompagne les impressions fortes ? Sera-ce alors que l'on descendra dans soi-même , que l'on interrogera sa vie , que l'on se demandera ce que l'on a fait de grand ou d'utile , que l'on prendra la résolution de se consacrer enfin à des travaux pour l'état ou pour soi-même , que le fantôme de la postérité qui n'existoit point pour l'ame indifférente , se réalisera enfin à ses yeux , & qu'elle consentira à mépriser la fortune , à irriter l'envie ? Non ; l'homme froid & tranquille laisse la même tranquillité à tout ce qui l'entoure. C'est la loi générale. Imaginez la nature sans mouvement : tout est mort ; plus de communication ; l'univers n'est qu'un assemblage de masses isolées , & de corps sans action , éternellement séparés & éternellement immobiles. Il en est de même des ames. Le sentiment est ce qui les agite & les remue ; il circule comme le mouve-

ment ; il a ses loix comme le choc des corps. Peignez donc avec force tout ce que vous voulez m'inspirer. Voulez-vous m'élever ? ayez de la grandeur. Voulez-vous me faire admirer les vertus , les travaux , les grands sacrifices ? déployez vous-même cette admiration qui me frappe & qui m'étonne. Que dis-je ? Si vous n'avez ces sentimens dans le cœur , êtes-vous digne de peindre les grands hommes ? y réussirez-vous ? Pour remplir cette tâche , il faut avoir été fortement ému au récit des grandes actions ; il faut souvent dans le silence de la nuit avoir interrompu ses lectures par des cris involontaires ; il faut plus d'une fois avoir senti sa paupière humide des larmes de l'attendrissement ; il faut avoir éprouvé l'indignation que donne le crime heureux ; il faut avoir senti le mépris des foiblesses & de tout ce qui dégrade. Et si votre ame est ainsi affectée , pourrez-vous vous restreindre

au détail historique des faits, & à quelques réflexions inanimées ? Ne faudra-t-il pas que le sentiment qui est dans votre ame, se répande ? En peignant de grandes choses, ne sentirez-vous pas le contraste des choses viles ? en parlant des maux, ne vous attendrirez-vous pas sur ceux qui les ont soufferts ? N'évoquerez-vous pas quelquefois le génie de la bienfaisance & de l'humanité sur les hommes malheureux ? Ne verra-t-on pas quelquefois sur vos lignes tracées en désordre l'empreinte des larmes que votre œil aura laissé tomber en les écrivant ? Malheur à vous, si les intérêts des états, si les maux des hommes, si les remèdes à ces maux, si la vertu, si le génie, si tout ce qu'il y a de grand & de noble, vous laisse sans émotion, & si en traitant tous ces objets vous pouvez vous défendre à vous-même d'être éloquent !

Je fais qu'il y a beaucoup de diffé-

rence entre l'orateur qui parle, & l'écrivain qui ne doit être que lu. Le premier peut & doit être plus aisément passionné. Une grande assemblée élève l'ame. Les sentimens passent de l'orateur au peuple, & reviennent du peuple à l'orateur. Ces milliers d'hommes sur lesquels il agit, réagissent sur lui. D'ailleurs son ton, ses yeux, sa voix, tous ses mouvemens, de concert avec la passion qui l'anime, persuadent que cette passion est vraie. Il frappe, il agite les sens; & c'est ainsi qu'il s'empare de l'ame & qu'il la trouble. Mais pour l'écrivain tout est calme. On le lit en silence. Chaque homme avec qui il converse est isolé. Le sentiment est solitaire. L'orateur lui-même est absent: ni les inflexions de sa voix, ni les traits de son visage, ne vous attestent la vérité de ce qu'il dit. Des sons tracés, des caractères muets sont la seule communication qu'il y ait entre vous & lui: il n'y a

que sa pensée qui parle à la vôtre. L'effet de cette éloquence, on ne peut se le dissimuler, est donc plus difficile, & le succès plus incertain.

. D'ailleurs il y a des pays & des siècles où l'éloquence par elle-même doit moins réussir. Ainsi les Grecs, plus animés par leur climat, devoient être plus sensibles à l'éloquence que les Romains; & les Romains, plus que tous les peuples septentrionaux de l'Europe. Mais si un peuple a des mœurs frivoles & légères; si au lieu de cette sensibilité profonde qui arrête l'ame & la fixe sur les objets, il n'a qu'une espèce d'inquiétude active qui se répande sur tout sans s'attacher à rien; si à force d'être sociable, il devient tous les jours moins sensible; si tous les caractères originaux disparaissent pour prendre une teinte uniforme & de convention; si le besoin de plaire, la crainte d'offenser, & cette existence d'opinion qui aujour-

d'hui est presque la seule , étouffée ou réprime tous les mouvemens de l'ame ; si on n'ose ni aimer , ni haïr , ni admirer , ni s'indigner d'après son cœur ; si chacun par devoir est élégant , poli & glacé ; si les femmes même perdent , tous les jours , de leur véritable empire ; si à cette sensibilité ardente & généreuse qu'elles ont droit d'inspirer , on substitue un sentiment vil & foible ; si les évènements heureux ou malheureux ne sont qu'un objet de conversation , & jamais de sentiment ; si le vuide des grands intérêts rétrécit l'ame , & l'accoutume à donner un grand prix aux petites choses , que deviendra l'éloquence chez un pareil peuple ? Rien de si ridicule qu'un homme passionné dans un cercle d'hommes froids. L'ame qui a de l'énergie fatigue celle qui n'en a pas ; & pour s'attendrir ou s'élever avec les autres , il faut être accoutumé à sentir avec soi-même. A ces causes où poli-

tiques ou morales s'en joignent encore d'autres. Notre siècle est généralement tourné vers l'esprit de discussion; & ce genre d'esprit, occupé sans cesse à comparer des idées, doit nuire un peu à la vivacité des sentimens. D'ailleurs il faut des choses nouvelles pour ébranler l'imagination; & presque tous les grands tableaux ont été épuisés par les orateurs de tous les siècles. Ce qui eût produit autrefois un grand effet, n'est plus aujourd'hui que lieu commun. Enfin en voulant faire un art de l'éloquence on a nuï à l'éloquence même. Toutes les manières pathétiques & fortes dont les gens à passions s'expriment, ont été rangées sous une nomenclature aride de figures. Qu'un homme se livre à un de ces mouvemens, l'effet est prévu, il ne produit rien. On croit voir quelqu'un qui s'échaffande pour étonner; & cette espèce d'appareil fait rire. Quelques hommes même ont

pris ces formules pour de l'éloquence : autre source de ridicule. Les mauvais orateurs ont décrédité les bons , à peu près comme les charlatans font tort à la médecine , & les versificateurs aux poètes. Faut-il donc renoncer à l'éloquence ? Non sans doute ; mais ce font autant de raisons pour s'attacher à bien distinguer la vraie de la fausse. D'abord il n'y a point d'éloquence sans idées. Si donc en célébrant les grands hommes , vous voulez être mis au rang des orateurs , il faut avoir parcouru une surface étendue de connoissances ; il faut avoir étudié & dans les livres & dans votre propre pensée quelles sont les fonctions d'un général , d'un législateur , d'un ministre , d'un prince ; quelles sont les qualités qui constituent ou un grand philosophe , ou un grand poète ; quels sont les intérêts & la situation politique des peuples ; le caractère ou les lumières des siècles ; l'état des arts , des

sciences, des loix, du gouvernement; leur objet & leurs principes; les révolutions qu'ils ont éprouvées dans chaque pays; les pas qui ont été faits dans chaque carrière; les idées opposées ou semblables de plusieurs grands hommes; ce qui n'est que système, & ce qui a été confirmé par l'expérience & le succès; enfin tout ce qui manque à la perfection de ces grands objets qui embrassent le plan & le système universel de la société.

Mais ces connoissances ne sont encore que générales; il vous en faut de plus particulières. Le peintre, avant de manier le crayon, conçoit ses figures, étudie leurs attitudes. Méditez donc sur l'ame & le génie de celui que vous voulez louer; saisissez les idées qui lui sont propres; trouvez la chaîne qui lie ensemble ou ses actions ou ses pensées; distinguez le point d'où il est parti & celui où il est arrivé; voyez ce qu'il a reçu de son siècle & ce qu'il y

a ajouté; marquez ou les obstacles ou les causes de ses progrès; & devinez l'éducation de son génie. Ce n'est pas tout: observez l'influence de son caractère sur ses talens, ou de ses talens sur son caractère; en-quoi il a été original & n'a reçu la loi de personne; en quoi il a été subjugué ou par l'habitude la plus invincible des tyrannies, ou par la crainte de choquer son siècle, crainte qui a corrompu tant de talens, ou par l'ignorance de ses forces, genre de modestie qui est quelquefois le vice d'un grand homme. Mais sur-tout démêlez, s'il est possible, quelle est l'idée unique & primitive qui a servi de base à toutes ses idées; car presque tous les hommes extraordinaires dans la législation, dans la guerre, dans les arts, imitent la marche de la nature, & se font un principe unique & général dont toutes leurs idées ne sont que le développement. Cette connoissance, cette méditation profonde vous

donnera le plan & le dessein de votre ouvrage. Alors, il en est temps, prenez la plume. Faites agir ou penser les grands hommes ; vous verrez naître vos idées en foule ; vous les verrez s'arranger, se combiner, se réfléchir les unes sur les autres ; vous verrez les principes marcher devant les actions, les actions éclairer les principes, les idées se fondre avec les faits, les réflexions générales sortir ou des succès, ou des obstacles, ou des moyens ; vous verrez l'histoire, la politique, la morale, les arts & les sciences, tout ce système de connoissances liées dans votre tête, féconder à chaque pas votre imagination, & joindre par-tout aux idées principales une foule d'idées accessoires. Croit-on en effet que dans toutes les beautés ou de la nature ou de l'art ce soit l'idée d'un seul & même objet, ou une sensation simple qui nous attache ? Nos plaisirs, comme nos peines, sont composés. L'idée

principale en attire à elle une foule d'autres qui s'y mêlent, & en augmentent l'impression. Celui qui, sans s'écarter, & en remplissant toujours son but, saura donc le plus semer d'idées accessoires sur sa route, sera celui qui attachera l'esprit plus fortement. C'est là le secret de l'orateur, du poëte, du statuaire & du peintre. Consultez les hommes de génie en tout genre; voyez les grandes compositions dans les arts. Un artiste est appelé à six cents lieues de Paris; il va dans Pétersbourg élever un monument au fondateur de la Russie. Se contentera-t-il de fondre la statue colossale d'un héros, & d'imiter parfaitement ses traits? Non sans doute; il tâchera encore de réveiller dans l'âme de la postérité qui doit contempler ce monument, l'idée de tous les obstacles qu'un grand homme eut à vaincre, l'idée de son courage & de sa vigilance, l'idée de l'envie & de la haine, qui dans tout

pays s'acharnent après les grands hommes. Il ne placera donc point son héros sur un froid piedestal ; on le verra sur un rocher escarpé qui lui sert de base , pouffant à toute bride un cheval fier & vigoureux qui gravit au sommet du rocher ; & delà il paroîtra étendre sa main sur son empire. La partie du rocher qu'il aura parcourue , offrira l'image d'une campagne cultivée ; celle qui lui restera à franchir , sera encore brute & sauvage. Cependant un serpent à demi-écrasé & ranimant ses forces , s'élancera pour piquer les flancs du cheval , & tâcher , s'il le peut , d'arrêter la course du héros. Peintres des grands hommes , voilà votre modèle. Qu'une foule d'idées se joigne à l'idée principale , & l'embellisse. Indiquez souvent plus que vous n'exprimerez. L'esprit aime surtout les idées qu'il paroît se créer à lui-même. Plus vous ferez penser , & plus l'espace qu'on parcourra avec

vous s'aggrandira. C'est par le nombre de ses idées que l'ame vit, qu'elle existe : en lisant l'ouvrage le plus court, elle peut donc avoir un sentiment plus vif & plus répété d'elle-même, qu'en parcourant des volumes entiers.

Mais le nombre des idées ne suffit pas pour l'éloquence : il en fait la solidité & la force ; c'est le sentiment qui en fait le charme. Lui seul donne à l'ouvrage cet heureux degré de chaleur qui attire l'ame & l'intéresse, & la précipite toujours en avant sans qu'elle puisse s'arrêter. Vous n'ignorez point qu'il y a entre les idées deux espèces de liaison, l'une métaphysique & froide, & qui consiste dans un enchaînement de rapports & de conséquences ; celle-là n'est que pour l'esprit : l'autre est pour l'ame, & c'est elle seule qui en a le tact ; elle est produite par un sentiment général qui circule d'une idée à l'autre, qui les

unit, qui les entraîne toutes ensemble comme une seule & même idée, & ne permet jamais de voir ni où l'esprit s'est reposé, ni d'où il a repris son élan & sa course. Cette liaison intime, cette rapidité qui fait une grande partie de l'éloquence, ne peut naître que d'une ame ardente & sensible, & fortement affectée de l'objet qu'elle veut peindre. Mais il faut savoir quels sont les objets qui ont le droit d'affecter l'ame, & jusqu'où elle doit l'être. Si on se passionne pour ce qui ne le mérite pas, on est froid; si on passe le but, on est ridicule. Comment poser ces barrières? qui fixera la limite où le sentiment doit s'arrêter pour être vrai? Nous avons déjà vu qu'il y a des peuples moins susceptibles de sentiment que d'autres. Ce qui eût transporté d'admiration & fait palpiter de plaisir un habitant de Lacédémone, n'eût pas même fixé l'attention d'un Sybarite. Il y a la même

différence entre les hommes. En général, l'être vertueux & moral s'affectera bien plus que celui qui est sans principes ; le malheureux, plus que celui qui jouit de tout ; le solitaire, plus que l'homme du grand monde ; l'habitant des provinces, plus que celui des capitales ; l'homme mélancolique, plus que l'homme gai ; enfin ceux qui ont reçu de la nature une imagination ardente qui modifie leur être à chaque instant, & les met à la place de tous ceux qu'ils voient ou qu'ils entendent, bien plus que ceux qui toujours froids & calmes, n'ont jamais su se transporter un moment hors de ce qui n'étoit pas eux. Dans ce contraste & d'organisation & de caractère, chacun cependant prend pour la nature ce qui est lui. Nos passions ou nos faiblesses, voilà la règle de nos jugemens. Quelle sera donc celle de l'orateur ? Qu'il ne consulte ni un particulier, ni une ville, ni même une na-

tion & un siècle, dont les mœurs & les idées changent, mais la nature de tous les pays & de tous les temps, qui ne change pas. Il y a dans toutes les âmes bien nées des impressions que rien ne peut détruire, & qu'on est toujours sûr de réveiller; ce sont pour ainsi dire des cordes toujours tendues qui frémissent de siècle en siècle & de pays en pays: c'est celles-là qu'il faut toucher. Qu'ainsi dans l'ordre politique l'orateur se pénètre des grands rapports du prince avec les sujets, & des sujets avec le prince; qu'il sente avec énergie & les biens & les maux des nations; que dans l'ordre moral il s'enflamme sur les liens généraux de bienfaisance qui doivent unir tous les hommes; sur les devoirs sacrés des familles; sur les noms de fils, d'époux & de pères; que dans ce qui a rapport aux talens, il admire les découvertes des grands hommes, la marche du génie, ces grandes idées

qui ont changé sur la terre la face du commerce , ou celle de la philosophie , de la législation & des arts , & qui ont fait sortir l'esprit humain des filons que l'habitude & la paresse traçoient depuis vingt siècles. Que sur tous ces objets , s'il a une ame sensible & forte, il ne craigne pas de s'y abandonner ; la nature est pour lui. Qu'il oublie alors & les idées rétrécies d'un cercle , & les préjugés d'un moment , & les systèmes de l'indifférence ou de l'erreur. Alors sa marche sera souvent impétueuse. Né avec un sentiment vigoureux & prompt , il s'élancera avec rapidité & par saillies d'un objet à l'autre ; semblable à ces animaux agiles , qui placés dans les Pyrénées ou dans les Alpes , & vivant sur la cime des montagnes , bondissent d'un rocher à l'autre , en sautant par-dessus les précipices : l'animal sage & tranquille , qui dans le vallon traîne ses pas &

mesure lentement, mais sûrement, le terrain qui le porte, les observe de loin, & ne conçoit pas cette marche, qui pourtant est dans la nature comme la sienne. Mais que l'orateur prenne garde. Tout a ses défauts & ses dangers. Plus une telle éloquence est noble, quand elle est appliquée à de grands objets, & qu'elle naît d'un sentiment vrai & profond, plus un faux enthousiasme & une fausse chaleur sont ridicules aux yeux de tout homme sensé. Il en est des ouvrages d'éloquence comme d'une pièce de théâtre. Si l'illusion ne gagne, le ridicule perce, & l'on rit. C'est ce qui arrive toutes les fois que le sentiment est faux; & il ne peut manquer de l'être, si on peint ce qu'on ne sent pas. Voyez dans le monde tous ceux qui, par système, veulent paroître sensibles; car (aujourd'hui sur-tout) il y a des hypocrites de sensibilité, comme des hypocrites de vertu. Tout

les trahit. Ils parlent avec glace de leur tendre amitié. Ils vantent avec un visage immobile leur douleur profonde. Eh ! croient-ils qu'on puisse en imposer sur le sentiment ? Le sentiment a ses regards, son ton, ses mouvemens, son langage, qu'on ne devine pas, qu'on n'imité point. O vains acteurs, vous tromperez tout au plus l'ame indifférente & glacée qui n'a pas le secret de cette langue : mais l'ame sensible, vous la repoussez ; elle démêle votre jeu, vos systèmes, vous voit arranger vos ressorts ; votre ton n'est pas le sien, & vos ames ne sont pas faites pour s'entendre. On ne joue pas plus la sensibilité dans les ouvrages que dans le commerce de la vie. Que celui donc à qui la nature l'a refusée, n'aspire point à imiter ce qu'il n'a pas. Mais soit que vous soyez éloquent, ou que vous ne le soyez point, soit qu'en célébrant les grands hommes vous preniez pour modèle ou la

gravité de Plutarque , ou la vigueur de Tacite , ou la sagesse piquante de Fontenelle , ou de temps en temps l'impétuosité & la grandeur de Bossuet , n'oubliez pas que votre but est d'être utile. Quoi , ne vous proposeriez-vous que de louer une froide cendre ? Qu'importe vos vains éloges pour les morts ? C'est aux vivans qu'il faut parler ; c'est dans leur ame qu'il faut aller remuer le germe de l'honneur & de la gloire. Ils veulent être aimables, faites les grands. Présentez-leur sans cesse l'image des héros & des hommes utiles. Que cette idée les réveille. Osez mêler un ton mâle aux chansons de votre siècle. Mais surtout ne vous abaissez point à d'indignes panégyriques. Il est temps de respecter la vérité. Il y a deux mille ans que l'on écrit , & deux mille ans que l'on flatte. Poètes , orateurs , historiens , tout a été complice de ce crime. Il y a peu d'écrivains pour qui

l'on n'ait à rougir. Il n'y a presque pas un livre où il n'y ait des mensonges à effacer. Les quatre siècles des arts, monumens de génie, sont aussi des monumens de bassesse. Qu'il en naisse un cinquième, & qu'il soit celui de la vérité. La flatterie, dans tous les siècles, l'a bannie des cours ; la mollesse de nos mœurs la bannit de nos sociétés ; l'effroi la repousse de nos cœurs quand elle y veut descendre. O écrivains ! qu'elle ait un asyle dans vos ouvrages. Que chacun de vous fasse le serment de ne jamais flatter, de ne jamais tromper. Avant de louer un homme, interrogez sa vie. Avant de louer la puissance, interrogez votre cœur. Si vous espérez, si vous craignez, vous serez vils. Etes-vous destinés par vos talens à la renommée ? Songez que chaque ligne que vous écrivez, ne s'effacera plus. Montrez-la donc d'avance à la postérité qui vous lira ; & tremblez qu'après avoir lu ,
elle

elle ne détourne son regard avec mépris. Non le génie n'est pas fait pour trafiquer du mensonge , avec la fortune. Il a dans son cœur je ne fais quoi qui s'indigne d'une foiblesse ; & sa grandeur ne peut s'avilir sans remords. Juger de tout , apprécier la vie , peser la crainte & l'espérance , voir & l'intérêt des hommes , & l'intérêt des sociétés , s'instruire par les siècles & instruire le sien , distribuer sur la terre & la gloire & la honte , & faire ce partage comme Dieu & la conscience le feroient , voilà sa fonction. Que chacune de ses paroles soit sacrée. Que son silence même inspire le respect , & ressemble quelquefois à la justice. Un conquérant qui aimoit la gloire , mais plus avide de renommée que juste , s'étonnoit de ce qu'un homme vertueux & que tout le peuple respectoit , ne parloit jamais de lui. Il le manda. Pourquoi, dit-il , les

hommes les plus sages de mon e
pire se taisent-ils sur mes conquêt
Prince, dit le vieillard, les sages
siècles suivans le diront à ta postér
& il se retira.

Fin du second Volume.



TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

- C**HAPITRE XXIV. *Siècles de barbarie. Renaissance des Lettres. Eloges composés en latin moderne, dans le seizième & le dix-septième siècles.* Page 1
- CH. XXV. *De Paul Jove & de ses Eloges.* 25
- CH. XXVI. *Des Oraisons funèbres, & des Eloges dans les premiers temps de la Littérature Françoisé, depuis François I, jusqu'à la fin du règne de Henri IV.* 42
- CH. XXVII. *Des Panégyriques ou Eloges adressés à Louis XIII, au Cardinal de Richelieu, & au Cardinal Mazarin.* 84
- CH. XXVIII. *Des obstacles qui avoient retardé l'Eloquenee parmi nous, de sa renaissance, de sa marche & de ses progrès.* 105
- CH. XXIX. *De Mascaron & de Bossuet.* 158
- CH. XXX. *De Fléchier.* 183
- CH. XXXI. *Des Oraisons funèbres de Bourdaloue, de la Rue, & de Massillon.* 206
- CH. XXXII. *Des Eloges des Hommes illustres du dix-septième siècle, par Charles Perraut.* 228
- CH. XXXIII. *Des Eloges ou Panégyriques adressés à Louis XIV. Jugement sur ce Prince.* 241
- CH. XXXIV. *Des Panégyriques depuis la fin*

T A B L E.

- du règne de *Louis XIV* jusqu'en 1748. D'un
Eloge funèbre des Officiers morts dans la
guerre de 1741. 276
- CH. XXXV. *Des Eloges des Gens de Lettres*
& des Savans. De quelques Auteurs du sei-
zième siècle qui en ont écrit parmi nous. 300
- CH. XXXVI. *Des Eloges académiques ; des*
Eloges des Savans par M. de Fontenelle , &
de quelques autres. 320
- CH. XXXVII. *Des Eloges en Italie , en Espa-*
gne, en Angleterre, en Allemagne , en Russie.
345
- CH. XXXVIII & dernier. *Du genre actuel des*
Eloges parmi nous ; si l'Eloquence leur con-
vient , & quel genre d'Eloquence. 377

Fin de la Table.



